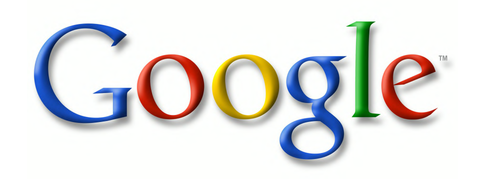





Crus 780.12.
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE





JOSEPHUS VALERGA,

Patriarche de Jérusalem et grand-maître de l'ordre du St-Sépulchre.

HISTOIRE

DE

L'ORDRE DU SAINT SÉPULCHRE,

SON ORIGINE, SON BUT ET SA DESTINATION,

AVEC APPENDICES, RELATIFS A LA FONDATION DE L'ORDRE ET SA RÉORGANISATION

PAR S. S. LE PAPE PIE IX,

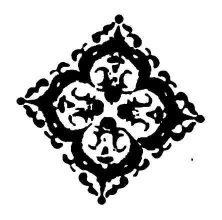
PAR

LESSURIOS.

D'apres la 2e édition de l'ouvrage allemand sur l'ordre précité

par M. J. HERMENS,

Chevalier de l'ordre prussien de l'aigle rouge de 4e classe, de l'ordre impérial de François Joseph d'Autriche, de l'ordre de Léopold de Belgique, de l'ordre de François I de Naples, de l'ordre papal de St. Sylvestre et de l'ordre du St. Sépulchre



MAESTRICHT,

TYPOGRAPHIE DE JOS. RUSSEL.

1872.

AVANT PROPOS.

Il n'existe pas d'ouvrage proprement dit, soit ancien ou moderne, sur l'ordre du St-Sépulchre, comme on en trouve plusieurs sur l'ordre des Templiers, celui de St-Jean et autres, hormis un ouvrage allemand de M. J. Hermens, chevalier de l'ordre, ouvrage qui à cause de la langue dans laquelle il est écrit, n'est pas entre les mains de la plupart des lecteurs des autres pays. Nous ne trouvons réellement hors de ce travail que des notices concises, laissées par d'anciens auteurs, et acceptées plus tard sans examen sur leur valeur historique. La cause de cet état de choses peut provenir, de ce qu'on regardait l'ordre du St-Sépulchre comme éteint, que par conséquent ces notices étaient trouvées suffisantes; d'autre part aussi, parce qu'il y a peu de matière pour un travail scientifique sur la matière.

Dans plusieurs écrits s'occupant de l'ordre, on rencontre même tant de contradictions, tant de choses obscures, tant de sustenus, que l'essai paraît utile, de jeter quelque lumière dans ce chaos de renseignements par les pages suivantes, dans lesquelles nous tâcherons de trancher la question : qu'est-ce qui a été reconnu comme fait historique, ou qu'est-ce qui doit être regardé comme douteux.

Nous espérons d'autant mieux arriver à ce résultat, d'abord puisque nous avons pu recueillir des renseignements sur la réception des chevaliers de l'ordre du St-Sépulchre, aux siècles passés, et en second lieu par suite de la nouvelle organisation de l'ordre par S. S. le Pape Pie IX, dont le bref est reproduit à la fin de ce volume.

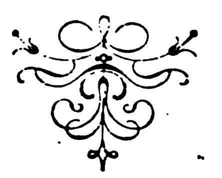
Peut-être aussi la publication est désirable, parce que, d'une part, peu de personnes qui s'intéressent à l'objet, sont à même, ou désireuses, de se procurer les rares et précieux ouvrages qu'il faut consulter pour en faire une étude de goût, d'autre part aussi, parce que quelques personnes seulement auraient le loisir de faire les recherches.

En publiant ces pages nous croyons donc faire chose agréable au public, et notamment aux chevaliers du St-Sépulchre, en demandant de l'indulgence pour un ouvrage, que malgré beaucoup de peines, on n'a pu réussir à rédiger de manière qu'il offre en tous cas une sécurité absolue quant à l'histoire de l'ordre.

Nous procédons du reste de la conviction, que l'ordre ne peut que gagner aux yeux de tous les bons catholiques, lorsque son histoire sera délivrée de ses légendes et contes non-historiques, et lorsqu'il sera connu dans tous sa véritable simplicité.

Puisse cet ouvrage trouver sous cet égide des amis lecteurs et des juges bienveillants.

MAESTRICHT, DÉCEMBRE 1871.



ORIGINE.

De tous temps les catholiques ont eu une estime et un amour particuliers pour les villes de Palestine, et surtout pour le St-Sépulchre de N. S. J. C. Ces sentiments ont encore augmenté, depuis que de pieux pélérins, malgré les fatigues du long voyage, se rendirent dans les endroits sanctifiés par la présence du Dieu-Homme, dont tant de lieux portent les pas et les saintes traces.

Bien souvent les visiteurs de la terre sainte furent arrêtés dans leur entreprise : ils succombèrent aux fatigues, au changement de climat, ou aux persécutions des païens. Ils tombèrent surtout sous les coups des ennemis du christianisme sous Hakem, de 996 à 1021. Cet homme se crut lui-même plus grand et plus fort que qui que ce soit; il était cruel comme Néron, et voulut abattre et détruire en 1010 toutes les églises catholiques dans la Palestine.

Pendant de longues années il arrêta les pélérinages à Jerusalem, persécuta les chrétiens de manière, qu'exténués de fatigues et de privations, sans secours, sans appui, un grand nombre de ces malheureux moururent de la manière la plus cruelle et la plus misérable.

Après la mort de Hakem, les églises catholiques furent reconstruites, et les pélérinages recommencèrent, même plus nombreux qu'auparavant. Néanmoins ces voyages lointains restèrent toujours très périlleux. A preuve le pélérinage qu'entreprirent en 1065 l'archevêque Siegfried de Mayence, et les évêques Guillaume d'Utrecht, Otto de Regensbourg et Gunther de Bamberg, avec une suite de 7000 personnes. Seulement 2000 de ces pélérins revirent leur patrie. Leurs plaintes émurent tellement les cœurs, que l'idée d'entreprendre une croisade trouva bientôt de nombreux adhérants, tous désireux d'aller porter des secours à leurs frères souffrants en Orient.

C'était le siècle, où la Chevalerie compta comme le premier et plus saint de ses devoirs, la défense de la religion catholique. A la voix du Pape Victor III, une armée catholique était allée combattre les Turcs en Afrique, et les avait refoulés. En Espagne les incrédules furent également battus coup sur coup. Le vœu devint général, à l'appel de Pierre l'Ermite, d'aller conquérir le tombeau du Seigneur, et on résolut de l'arracher des mains des païens.

Le projet de Pierre fut approuvé par le Pape Urbain, et entrepris avec le concours de ce pontife et l'appui de ses lettres aux princes catholiqués, chez lesquels se rendit l'Ermite, pour leur demander de le secourir au moyen de leurs armes. Il parcourut la France, l'Italie, et partout il entraina des milliers par son éloquence mâle et convaincante. Toute l'Europe fut embrasée comme par une flamme, qui envahit les cœurs, et les alluma en faveur d'une croisade, laquelle par le concours de l'église et de la chevalerie, créa les chevaliers ecclésiastiques.

C'est à cette époque même que nous devons la naissance de l'ordre du St-Sépulchre.

Il est des auteurs, qui veulent donner une origine beaucoup plus ancienne à l'ordre ; les uns parlent de l'an 69 après J. C., sous St-Jacques, — d'autres attribuent sa fondation à Ste-Hélène. Ces assertions sont dénuées de fondement, pour ne pas les qualifier de fausses.

L'ordre du St-Sépulchre n'existe réellement que depuis Godfroid de Bouillon, premier Roi de Jerusalem, (1099-1100,) ou depuis son successeur Baudouin I, qui règna de 1100 à 1118.

En effet, nous trouvons que les *Sépulchrites* ou *frères du Sépulchre* se sont constitués en 1099

sous le Pape Urbain II; ils étaient les gardiens du St-Sépulchre, et portaient un costume blanc foncé, avec une croix sur la poitrine.

Un poëte dit à ce sujet:

« Dieu en dispose souvent miraculeusement, qu'au milieu de ses ennemis, Sa Majesté et Sa » Grandeur sont maintenues avec gloire et louées. L'on voit en Turquie, le St-Sépulchre, qui est » conservé par de pieuses personnes à la chrétienté. »

Cependant Lonicer ne parle pas précisément de chevaliers, malgré qu'au premier abord, on pourrait le supposer, mais de moines. Car il ne donne pas aux sépulchrites la qualification de *chevaliers*, qu'il accorde aux Templiers, chevaliers de Rhodes, chevaliers de l'ordre teutonique et autres.

Un autre auteur, Wilken, dans son « Histoire des Croisades », dit ce qui suit:

« L'organisation intérieure de l'Etat, tant religieuse que temporelle, approcha toujours davantage de la perfection. Bientôt on adjoignit au Patriarche, après que son église fut couronnée de la très Sainte Croix, vingt *Chanoines*, afin qu'ils célébrassent la Messe avec lui, distribuassent les aumônes entre les pauvres, et remplissent les devoirs incombant aux chanoines de l'autre côté des mers. Par de riches dotations, le duc Godfroid eut soin de leurs traitements, et on leur construsit des maisons convenables aux abords de l'église. »

Cet arrangement eut lieu immédiatement après la prise de Jérusalem en 1099.

La nomination de ces vingt chanoines, — que nous appellerions peut-être mieux des *bénéficiaires*, — ne doit cependant pas être regardée comme regardant des moines réguliers, mais comme ayant trait à des ecclésiastiques séculiers.

Comme telle aussi beaucoup de personnes y trouvent la première création de l'ordre du St-Sépulchre.

Avant de continuer cet examen, citons l'opinion, quant à la date de la création de l'ordre, de quelques auteurs de nos jours.

Dans son « Histoire des ordres religieux », Henrion assure, que l'ordre du St-Sèpulchre fut établi l'an 1120, pour garder le St-Sépulchre et le préserver de la profanation des infidèles.

Nous trouvons dans le « Dictionnaire universel et classique d'histoire et de géographie », publié en 1854 à Bruxelles par F. Parent, (vol. 4 pag. 235), ce qui suit:

« Chanoines du St-Sépulchre, chanoines réguliers institués par Godfroid de Bouillon en 1099 pour desservir à Jérusalem l'église du St-Sépulchre; il se répandirent dans la suite par toute l'Europe. Innocent VIII les supprima en 1484. En 1492 Alexandre VI les remplaça par l'ordre militaire des chevaliers du St-Sépulchre, ordre que Paul V réunit à celui de St-Jean de Jérusalem au commencement du 17e siècle.

M. l'abbé Terwecoren, publie dans les « Précis Historiques », d'Octobre 1870, une notice sur les *Ordres Pontificaux*, de M. Frantz Robijns d'Inkendale, dans laquelle il est dit:

« L'ordre du St-Sépulchre de Jérusalem, conservé et honoré par les Papes à titre de souvenir et comme répondant aux circonstances actuelles, est contemporain d'origine avec l'ordre de St-Jean ou de Malte; et il a été créé pour les mêmes causes, à la suite des croisades, auxquelles les Belges prirent une part si glorieuse. Cet ordre d'une si haute antiquité sert aujourd'hui à récompenser les preuves de dévouement et de zèle pour la cause de la religion, et surtout, comme son nom l'indique, celles qui ont particulièrement rapport à la Palestine. C'est pourquoi les personnes de distinction qui font le pélérinage spécial de la Terre-Sainte peuvent le recevoir des mains du Patriarche latin. »

Plusieurs auteurs aussi ont fait fausse route dans leurs recherches. Favin entre autres, regarde

l'ordre du St-Sépulchre comme le plus ancien, de tous les ordres de la Palestine, parce que, lorsque Jérusalem avait été arraché par les Sarrasins aux empereurs grecs, la garde du St-Sépulchre a été confiée à un certain nombre de chanoines réguliers de l'ordre de St-Augustin, se trouvant sous la direction du Patriarche de Jérusalem.

Mais supposons que le St-Sépulche ait été placé sous la garde de ces religieux, jusqu'à la prise de Jérusalem, pourrions-nous alors regarder les membres d'une communauté religieuse comme des chevaliers? Nous croyons que non, et devons donc conclure que l'on ne peut faire remonter la naissance de l'ordre chevaleresque à cette époque. Du reste il est avéré, que les ordres de chevalerie religieux ne datent que du temps des croisades.

Favin nous apprend aussi, que ces chanoines et leur Patriarche furent favorisés largement par Godfroid de Bouillon, à cause de leur nationalité, et dans son testament, le premier Roi de Jérusalem ordonna, que lui et ses successeurs devaient être enterrés dans l'église attenante au St-Sépulchre, et que les Rois de Jérusalem fussent sacrés et couronnés par le Patriarche.

Il est clair, que le sacre du Roi de Jérusalem, dut être fait par le Patriarche de la ville sainte, comme premier dignataire ecclésiastique. Il est prouvé aussi, que Godfroid de Bouillon et ses successeurs furent ensevelis non loin du Calvaire en l'église du St-Sépulchre. Wilken dit à ce sujet: « le 17 août mourut le courageux soldat dans le Seigneur; on déposa son cadavre, dans l'église du St-Sépulchre au Mont-Calvaire, où avait souffert le Sauveur. Les successeurs de Godfroid au trône de Jérusalem, y trouvèrent également leur lieu de repos. » Mais il est douteux que cela aît eu lieu, ensuite des dernières volontés du vaillant et magnanime Roi. Toutefois Baudouin I, Baudouin II, Foulques d'Anjou, Baudouin III, Amaury, Baudouin IV et Baudouin V, furent enterrés à côté de Godfroid de Bouillon, au pied du Calvaire, où on leur érigea aussi des monuments funéraires.

Un très ancien auteur, *C. d'Osterhausen*, s'exprime au sujet de l'ordre du St-Sépulchre en ces termes.

« Cet ordre a été fondé sous le gouvernement du premier Roi Godfroid de Bouillon. Les membres portaient sur un manteau blanc, cinq croix noires, et gardaient l'église du St-Sépulchre. Ils vivaient d'aumônes, et rachetaient les chrétiens faits prisonniers par les incrédules. C'est pourquoi l'un d'eux résidait toujours à la cour du Sultan d'Egypte, et ils étaient tenus de maintenir toujours cent chevaliers bien armés, auprès de la personne du Roi, comme garde-de-corps. Ils allèrent résider, lorsque les chrétiens furent chassés de la terre sainte, à Perugia, et furent incorporés en 1479 dans l'ordre de St-Jean. Leur dernier grand maitre fut Aubisson. »

Ces lignes contiennent de précieux renseignements. Chaque mot est une indication nette et précise, à laquelle on peut se fier avec raison.

On a aussi publié des statuts concernant l'ordre du St-Sépulchre, sous le titre de: « STATUTA ET LEGES A CAROLO MAGNO IMPER. LUDOVICO VI, PHILIPPO SAPIENTE, LUDOVICO SANCTO, FRANCIAE REGIBUS ET GODOFRIDO BOUILLONIO, SUMMIS ORDINIS EQUESTRIS SANCTISSIMI DOM. NOSTRI J. C. PRINCIPIBUS AC MAGISTRIS LATAE, QUAE ETIAMNUM IN ARCHIVIS EJUSDEM ORDINIS JEROSOLOMITANA IN URBE ADSERVANTUR. » Mais ces statuts ne sont pas dignes de croyance, ils sont faux, comme il a été prouvé par plusieurs auteurs. D'autres n'y attachent aucune valeur, et en font mention à peine, comme Lablée, qui dit: « L'Empereur Charlemagne, Louis VI, surnommé le Pieux, Philippe, dit le Sage, Saint Louis et Godfroid de Bouillon, dressèrent et signèrent les statuts de l'ordre du St-Sépulchre en 31 articles. »

Citons *Heliot*, pour preuve que les statuts sont l'œuvre d'un faussaire. Il dit:

« L'abbé Giustiniana regarde ces statuts comme faux; car la date du I Janvier 1099 ne s'accorde, ni avec l'époque à laquelle eut lieu la prise de Jérusalam, ni avec celle à laquelle vécurent les signataires. On doit s'étonner, qu'il y est question des Rois de France Louis VI, Philippe II et

de Saint Louis, vu que Louis VI ne règna qu'en 1108, Philippe II en 1180, et Saint Louis en 1226. »

Le même auteur appelle ensuite l'attention sur le fait, que l'on fait concourrir les dits princes à la signature des statuts, tandis qu'ils ont vécu à des siècles de distance. Comment pouvaient-ils donc s'entendre, comme dit l'art. IV, pour fonder l'ordre du St-Sépulchre, et en arrêter les statuts? »

Nous trouvons dans l'*Histoire des ordres militaires* une table des grands maîtres de l'ordre, commencant en 1099 par Godfroid de Bouillon, et continuant jusqu'à Philippe V, Roi d'Espagne, qui fut le 35me grand-maître en 1701. Cette liste de grands-maîtres (et grandes-maîtresses), ne mentionne en majeure partie que des souverains. Preuve que l'ordre a été de tout temps glorieux et en haute considération, ou que l'auteur du tableau a voulu le faire paraître comme tel, et a rédigé la liste en conséquence. C'est pourqui il est des écrivains qui doutent de son authenticité.

Ce qui est souvent regardé comme un fait avéré, c'est que des rapports très-réels existent entre la création de chanoines du St-Sépulchre, et celle de chevaliers de ce nom, et à preuve nous citons Favin, (Le théâtre d'honneur et de chevalerie), qui dit ce qui suit :

« Baudouin, premier de ce nom, successeur de son père Godfroid, nomma ces chanoines réguliers, de moines qu'ils étaient, des hommes d'armes et chevaliers du St-Sépulchre. Il ordonna qu'ils conservassent, leur costume blanc, sur lequel ils porteraient sur la poitrine, à un cordon noir, une croix en forme de béquille, ornée de pareilles petites croix sans émail, comme la portaient les rois de Jérusalem dans leurs armoiries. Une même croix piquée en jaune devait se trouver au côté gauche de leur habit blanc ou de leur manteau. Cette organisation eut lieu de par le roi Baudouin en l'an de grâce mil cent et trois. Il leur donna pour chef et grand-maître le patriarche de Jérusalem, auquel il concéda le droit et le pouvoir de conférer cet ordre, et de recevoir les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, des chevaliers. Personnellement ils n'auraient pas de propriété, et ils devaient vivre en communauté. En particulier il accorda au patriarche le prévilége, de sceller les lettres de l'ordre de cire blanche, comme le firent le roi Godfroid, Baudouin et ses successeurs. Car les Templiers scellaient leurs lettres de cire rouge, les hospitaliers de St-Jean de Jérusalem de cire noire, l'ordre teutonique de Ste-Marie de même, l'ordre de St-Lazare de cire verte, l'ordre de l'apôtre St-Thomas de cire bleue, et l'ordre de Ste-Cathérine du mont Sinaï de cire rouge.

» Du reste il ne faut pas s'étonner, que ces moines faisaient le métier des armes, au lieu de lire leur bréviaire; car dans ces temps-là, et aussi longtemps que durèrent les croisades au-delà des mers, les prêtres qui s'y rendaient, de quelque dignité qu'ils fussent, poussés et guidés par l'ardeur de la piété qui les animait, se servaient tout aussi bien de leurs bras que ceux qui étaient soldats de métier, pour combattre les non-croyants. On peut s'en convaincre dans l'histoire de la guerre sainte, de Guillaume de Saumur, archevêque de Tyr, et dans la vie de St-Louis, de Jean Villehardouin sire de Joinville. »

Les lignes que nous venons de transcrire, constitueraient les renseignements les plus exacts sur la première nomination de chevaliers du St-Sépulchre, comme ordre religieux, tout comme d'autres ordres religieux et de chevalerie pareils, si l'on pouvait s'y fier.

Toutefois les premières stipulations, telles que les mentionne Favin, ont été modifiées, ou cet auteur a été induit en erreur. Car on ne peut pas indiquer de cas, dans lequel un chevalier du St-Sépulchre se soit servi des armoiries du Roi de Jérusalem, et d'autre part, on trouve des chevaliers, appelés à cette dignité en qualité de pélérins en Terre-Sainte, qui à leur retour dans la patrie se sont immédiatement mariés. Que croire donc de l'affirmation concernant les vœux, que devaient faire ces chevaliers, d'après Favin? Nous le répétons, pour ces particularités cet auteur a été mal renseigné, ou les statuts premiers ont été changés après quelque temps.

Malgré que des erreurs aient ainsi pu se glisser dans la narration de Favin, nous ne nous rallierons pas à un auteur allemand moderne, qui s'évertue à critiquer tous les auteurs français qu'il

gine et la fondation sont attribuées au temps des apôtres, mais en examinant bien, on trouve qu'il n'a été fondé qu'en 1110. Lorsque les sarrasins étaient maîtres de Jérusalem, les chanoines réguliers de St-Augustin étaient gardiens du St-Sépulchre. Quand la ville fut prise par les chrétiens, Godfroid de Bouillon accorda des dons considérables et des prévilèges à ces chanoines, et désigna leur église comme tombeau pour lui et ses successeurs. Baudouin, frère dudit Godfroid, et son successeur au trône, promut ces gardiens du St-Sépulchre, chevaliers, et nomma le patriarche de Jérusalem leur chef. Mais lorsque plus tard les sarrasins eurent repris Jérusalem, ces chevaliers se rendirent d'abord à Ptolomais, et de là à Perugia en Italie. En l'an 1484 Innocent VIII réunit cet ordre à celui de St-Jean, quoique cette réunion ne durât pas longtemps. Le Pape Alexandre VI se déclara lui-même grand-maître de l'ordre en 1496, et il institua le gardien des Conventuels Franciscains son vicaire général, et celui-ci avait le pouvoir de nommer par lui-même, ou par un autre qu'il y autorisa, des chevaliers.

» Ils portaient un habit blanc, sur la poitrine une croix rouge, entourée de quatre petites croix rouges, représentant, d'après l'opinion de certaines personnes, les plaies du Sauveur. Ils font les vœux de chasteté, d'obéissance, et de conserver le St-Sépulchre et la foi catholique. Ils sont aussi tenus de quêter des aumônes pour les prisonniers chrétiens auprès des incrédules.

» En Angleterre le Roi Henri II avait institué en 1174 un ordre chevaleresque pareil, auquel il avait accordé d'immenses biens.

» Particulièrement ceux-là étaient nommés chevaliers de cet ordre, qui s'obligeaient à passer deux ans à Jérusalem et à y protéger le St-Sépulchre. Mais cet ordre a entièrement disparu de l'Angleterre avec la religion catholique. »

Nous trouvons enfin dans le « grand dictionnaire historique » de Moreri ce qui suit :

« SÉPULCRE (Chanoines Réguliers, Chanoinesses Réguliéres, et Chevaliers du Saint-). On a débité sur les uns et sur les autres beaucoup de fables, que nous ne rapporterons pas, nous contentant d'établir la vérité en ce qui les regarde. L'an 1114, Arnoul, patriarche Latin de Jérusalem, engagea les Chanoines séculiers du Saint-Sépulchre à vivre régulièrement, en leur donnant plusieurs églises, et de grands biens : et la piété de ces Chanoines, qui se répandirent bientôt dans presque toute la Palestine, charma plusieurs Princes d'Europe, qui en revenant dans leurs Etats, en amenèrent avec eux, et leur donnèrent des établissements. Ce fut Louis *le Jeune*, qui en mit dans l'église de saint Samson d'Orléans, qu'Etienne de Tournay appela pour cette raison *fille de Sion*. Les Comtes de Flandre suivirent son exemple. L'an 1162, un Gentilhomme de Pologne leur fonda à Miechow, à huit lieues de Cracovie, un couvent qui en a produit plusieurs autres, et qui est présentement Chef d'une Congrégation, dont le Supérieur a le titre de Général. Il comprend une vingtaine de maisons, tant dans le Royaume de Pologne, que dans la Silésie, la Moravie et la Bohême. Il y eut aussi en peu de temps des Chanoines Réguliers du Saint-Sépulcre en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et il y eut aussi des Religieuses; mais elles ne commencèrent à avoir des maisons en France qu'en 1622, Dame Claude de Mouy, veuve de George de Joyeuse, et ensuite de Henri de Lorraine, Comte de Chaligny, ayant fondé cette année-là le couvent de Charleville, dont quelques Religieuses furent détachées en 1635, pour prendre possession de celui de Belle-Chasse dans le faubourg Saint-Germain à Paris. L'an 1459, le Pape Pie II, ayant institué un Ordre Militaire, sous le nom de Notre-Dame de Bethléem, y unit les biens des Chanoinss du Saint-Sépulcre, lesquels il supprima; mais ce nouvel Ordre n'ayant pas subsisté, cette suppression n'eut lieu que l'an 1484, où le Pape Innocent VIII incorpora de nouveau ces Chanoines à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de Rhodes; ce qui ne fut pourtant pas exécuté en Pologne, non plus qu'en Sicile, où il y a encore deux ou trois maisons qui ne sont plus que des Prieurez en commande, à la nomination du Souverain. Il est certain qu'il n'y avait point encore alors des Chevaliers du Saint-Sépulcre, puisqu'il n'en est pas fait mention dans la Bulle

d'Innocent VIII ; mais on peut croire ce que Favin a avancé, qu'en 1496, le Pape Alexandre VI, permit au Gardien du couvent de Saint-François à Jérusalem de créer de ces Chevaliers, puisqu'en 1516 Léon X, et en 1525 Clément VII, permirent de vive voix à ce Gardien de faire des Chevaliers, comme avaient fait ses prédécesseurs. Ces Chevaliers devaient être nobles, et ils font serment qu'ils le sont, et qu'ils ont assez de bien pour vivre sans faire trafic ; cependant il n'y en a guère que des roturiers, Marchands de profession. L'an 1558, ceux d'entre eux qui étaient établis en Flandre, pour donner du lustre à leur Ordre, élurent pour Grand-Maître Philippe II, Roi d'Espagne, et déférèrent aussi cette dignité à Dom Carlos son fils, et à ses successeurs ; mais le Grand-Maître de l'Ordre de Malte fit tant d'instance auprès de Philippe II, qu'il renonça à cette Grande-Maîtrisse. Depuis cela, Charles de Gonzague, Duc de Nevers, voulut se déclarer Grand-Maître de cet Ordre, et n'y réussit pas, Henri IV s'y étant opposé, à la prière de l'Ordre de Malte. Ainsi ce sont toujours les Cordeliers qui disposent de cet Ordre : ceux qui en sont, ne se sont point encore accordés sur la croix qu'ils devaient porter : il y en a qui portent la croix de Jérusalem, en or, au bout d'un ruban, et en broderie rouge sur leurs manteaux ; les autres la portent d'or, émaillée de rouge, et cantonnée de quatre croisettes de même. Pour les Religieuses elles portent une croix double de taffetas cramoisie, et un anneau d'or, où est gravé le nom de Jésus, avec la croix double. »

Ajoutons que nous pourrions citer d'autres auteurs encore, qui ont écrit sur le même sujet, mais qui aussi ont puisé à une même source, sans se donner la peine de vérifier si ses eaux étaient pures, et si l'on pouvait sans crainte se fier aux données fournies sur la matière dont il s'agissait. Toutefois nous croyons que les citations qui précèdent suffisent.

Voyons si elles pourront nous guider, pour arriver à une conclusion qui puisse contenter nos lecteurs et nous-même.

Il nous semble que l'affirmation, que l'ordre *chevaleresque* du St-Sépulchre a été institué sous les Rois de Jérusalem, est très hasardée. Nous ne trouvons de données sures et méritant une foi entière concernant son existence, que sous Innocent VIII. Tout ce qui est relatif aux siècles antérieurs à la bulle de ce Pape, n'est signalé que dans des phrases générales.

La transformation des chanoines du St-Sépulchre, en chevaliers, n'est guère probable. Ces chanoines étaient, d'après Héliot, des prêtres séculiers jusqu'en 1114, comme il le prouve par une lettre écrite en 1111 par le Patriarche Gibelin, quelques jours avant sa mort, au Roi Baudouin, et dans laquelle il se plaint, de ce qu'il n'a pu lui parler avant de mourir. Il prie le roi d'appuyer de sa considération ce qu'il avait ordonné aux chanoines, à savoir, que selon la coutume de plusieurs églises, notamment de Lyon et Rheims, ils prissent ensemble leur nourriture.

Le successeur de Gibelin, le Patriarche Arnold, invita en 1114 ses chanoines, à suivre l'exemple des apôtres, à vivre en communauté, et à se conformer à la règle de St-Augustin. Pour leurs besoins, il leur céda la moitié de toutes les offrandes qu'on apporte au St-Sépulchre, et en totalité celles de la Sainte Croix, qu'ils conservaient, à l'exception de celles qui étaient faites le vendredi Saint, ou quand le Patriarche, pour quelque nécessité, porta lui-même la Ste-Croix. Il leur céda aussi deux tiers de la cire, les dîmes de la ville et des environs, (excepté des terres qui appartenaient au patriarche,) et tout ce que le Roi avait fait en don au St-Sépulchre, pour rémunérer cette église patriarchale en retour du droit de justice qu'elle avait sur Bethleem, avant que celle ville fut créée ville épiscopale. Il leur donna en outre les églises de St-Pierre à Joppe et de St-Lazarre, avec tout ce qui y appartenait. Tout cela pour améliorer les mœurs des chanoines, et malgré qu'il eut été le premier à leur donner le mauvais exemple.

Cet acte fut confirmé par une bulle du Pape Calixte II de l'an 1122, adressée aux prieur Gérard, et aux autres chanoines du St-Sépulchre.

Ce renseignement est confirmé aussi par Moreri, cité ci-dessus, qui, comme on aura vu, ajoute, que ces *chanoines* furent incorporés à l'ordre de St-Jean de Jérusalem.

« *Il est certain*, dit-il encore, qu'il n'y avait point encore alors de *chevaliers* du St-Sépulchre, puisqu'il n'en est pas fait mention dans la bulle d'Innocent VIII. »

S'il en est ainsi, — et la preuve des faits que Héliot avance, se trouve dans les pièces citées, — comment Baudouin pouvait-il transformer en 1103 en chevaliers des moines dont l'ordre n'a existé que depuis 1114.

Le 14 septembre 1143 mourut le Pape Innocent, et il fut remplacé par Célestin II, qui confirma les prévilèges de l'ordre de St-Jean, confirmation dans laquelle fut compris l'ordre du St-Sépulchre.

Un ancien auteur italien écrit à ce sujet:

« Malgré que l'excellent Pape Célestin II ne regnât que pendant 5 mois et 13 jours, il confirma néanmoins les règles et les prévilèges des Hospitaliers, par sa bulle datée de St-Jean Latran le 10 janvier 1144, et il prit sous sa protection les chevaliers et les hommes d'armes de l'ordre du St-Sépulchre de Jérusalem, qui demeuraient alors aux abords du temple du St-Sépulchre, et combattaient sous la règle de St-Augustin et la bonne conduite des chanoines réguliers du dit ordre de St-Augustin.

» Par la même bulle il confirma les mêmes chevaliers et religieux du St-Sépulchre dans les donations et biens fonds qui leur avaient été légués jusqu'à cette époque depuis Godfroid de Bouillon et du second Roi Baudouin, et des Patriarches de Jérusalem. car il indiqua dans sa bulle toutes les propriétés qui se trouvent encore en possession dudit ordre et de l'illustre ordre de St-Jean de Jérusalem, en vertu de la réunion de l'ordre militaire du St-Sépulchre à ce dit ordre, réunion qui a eu lieu de par le Pape Innocent VIII, de concert et avec le consentement de tout le collége des cardinaux. »

Il faut remarquer que l'auteur que nous venons de citer, fait un distinction, entre les chevaliers et les chanoines de l'ordre du St-Sépulchre. Il indique notamment, que les chevaliers se trouvaient *sous la conduite* des chanoines réguliers, qui autrefois étaient des prêtres séculiers, placés postérieurement sous la règle de St-Augustin. C'est comme s'il voulait dire, que c'était le métier des chevaliers de combattre, tandis que le service religieux restait dévolu aux chanoines.

Il y a cependant encore lieu de douter, que ces indications soient parfaitement exactes, car d'après Héliot, la bulle de Célestin II n'était adressée qu'au prieur et aux chanoines du St-Sépulchre, et point aux chevaliers.

Beaucoup d'écrivains ont confondu les chanoines réguliers du St-Sépulchre et les chevaliers de l'ordre de ce nom, et c'est à cette erreur aussi qu'il faut attribuer l'assertion, que les derniers se seraient établis à Pérugia, après la rentrée des sarrasins à Jérusalem. Bosio, entre autres, écrit à ce sujet:

» Après que les chrétiens eussent été chassés de la Terre Sainte, les chevaliers religieux retournaient en Italie, et établirent la résidence fixe de leur couvent dans la ville de Pérugia, où leur maître demeura dans la maison de St-Lucas. Ils le nommèrent archiprieur, et c'est aujourd'hui un commandeur de l'ordre. Ils y restèrent jusque sous Innocent VIII; mais alors sous certaines stipulations, eut lieu la réunion de ces chevaliers religieux, avec la Sainte et illustre Milice de St-Jean de Jerusalem. A cette fin le grand-maître de l'ordre, le Frère Pierre d'Aubusson, et le couvent de

Rhodes, déléguèrent quelques chevaliers, pour arrêter la réunion avec le dernier maître de l'ordre du St-Sépulchre, le Frère Battista de Marini, lequel reçut plus tard comme distinction personnelle, la dignité de grand'croix de cet St-Ordre. Cette réunion fut approuvée et reconnue par ledit Pape Innocent. »

Faisons déjà l'observation ici, qu'il n'est question que de chanoines lors du départ pour Pérugia. Héliot a mis en lumière cette question, en nous apprenant, que les chanoines n'ont pas possédé longtemps en Palestine leurs propriétés; car lorsque les sarrasins se furent emparés de nouveau de la Terre-Sainte, en 1187, sous Guido, ces chanoines furent forcés de quitter leurs cloîtres, et de se rendre dans ceux qu'ils possédaient en Europe, où leur ordre florissait en France, en Espagne, en Pologne, et ailleurs.

Ces renseignements ont été épousés par un auteur moderne, qui les a fait siens, et avec celuici, nous les regardons comme exacts et fondés. Mislin de son côté, fait une distinction entre les chanoines et les chevaliers du St-Sépulchre, car il dit dans son ouvrage sur *les Saints Lieux* : « Les chanoines du St-Sépulchre quittèrent la ville sainte, après qu'elle fut prise en 1187 par Saladin, et se retirèrent avec le Patriarche à Ptolemais. Aprés que cette dernière ville fut aussi tombée en 1291, ils s'embarquèrent pour l'Italie. Ils furent supprimés par le Pape Innocent VIII, qui donna leurs propriétés aux chevaliers de Rhodes. »

Citons maintenant un auteur moderne, le baron Hody, qui dans son ouvrage : « Godefroid de Bouillon et les Rois latins de Jérusalem [1]) », écrit ce qui suit :

« Le plus illustre des princes fut Adolphe de Jérusalem, (on peut bien l'appeler ainsi, à cause de ses pélerinages reïtérés en Palestine). Pour faire pénitence de ses péchés, et apaiser Dieu, il se rendit deux fois en Palestine, d'abord avec l'empereur Frédéric Barberousse en l'an 1189. Mais à peine eut-il atteint Tyr, qu'il reçut la nouvelle, que tout le Holstein était occupé par Henri le Lion, duc de Saxe. Sur le Conseil de ses amis, il retourna immédiatement parmi les siens, mais comme en conscience il crut, qu'il n'avait pas accompli entièrement son vœu, il prit part à un second pélerinage, entrepris par l'empereur Henri IV, lequel fut cependant empêché par la mort de commander dans cette sainte guerre. Ce second pélerinage eut lieu en 1197.

» J'ai lu dans certaine chronique écrite d'un anonyme, mais non dénué de moyens, qu'Adolphe de Schawenbourg fut promu chevalier, lors de ce deuxième pélerinage par certains dignitaires ecclésiastiques, et sur leurs instances, il aurait augmenté les insignes de ses aïeux de manière, qu'il ajouta aux feuilles d'ortie trois clous pareils, à ceux qu'on employa, d'après notre foi, pour les souffrances de J. C., tandis qu'il plaça sur le cimier une couronne d'épines. Ces distinctions lui auraient été accordées pour sa piété, et en même temps pour son courage, parce qu'il avait voulu, avant ses autres entreprises guerrières, délivrer du joug tyrannique des sarrasins la Terre-Sainte, dans laquelle le fils unique de Dieu fut couronné d'épines par les juifs ennemis de notre salut, et attaché par des clous de fer à la croix honteuse.

» Après son retour dans la patrie, Adolphe de Schawenbourg ordonna, que ses villes, tant dans le Holstein que dans le comté de Schawenbourg, devaient se servir dans l'avenir de ces nouvelles insignes. »

S'il est question ici de la dignité de chevalier de l'ordre du St-Sépulchre, ce qui n'est pas parfaitement clair, mais peut être accepté, comme le fait le baron Hody, il en résulte clairement qu'il ne faut attacher aucune valeur, à ce que dit Favin, quant aux armoiries que Baudouin aurait con-

[1]) Paris, 1859.

cédé aux chevaliers du St-Sépulchre, et qui auraient été, d'après lui, les mêmes que celles des rois de Jérusalem.

D'après Hody, un homme noble, du nom de Guillaume de Baldensel, se rendit en Orient en 1318, et y visita le Caire, Dumas, Jérusalem et autres lieux. Il a donné un récit de son voyage, dans lequel on lit : « Je faisais lire la messe de la résurrection sur le St-Sépulchre, et plusieurs de mes compagnons de voyage y reçurent la Sainte Communion. Après la Messe *Je reçus deux nobles comme chevaliers*, en leur ceignant le glaive et en accomplissant les autres formalités qui sont d'usage à l'occasion de la réception de chevaliers. »

Cet extrait indique, que le patriarche de Jérusalem, ou le gardien du mont Sion, n'auraient pas seuls été autorisés à recevoir des chevaliers. Mais un auteur s'en tire à sa façon, pour combattre cette idée, en soutenant, que Baldensel, en disant : *feci*, « je reçus deux nobles comme chevaliers », a voulu faire entendre, qu'il les fit recevoir par sa puissante intervention.

On ne peut pas mieux se tirer d'affaire.

A la fin du 14e siècle est mort un abbé de l'abbaye de St-Bertin, nommé Jean d'Ypres, qui nous a laissé une chronique de cette abbaye dans lequelle il est fait mention de *chevaliers* du St-Sépulchre. Il les compte parmi les ordres de chevalerie, et les désigne parfaitement par leur qualité, à deux reprises différentes, avec indication d'un costume laïque chargé d'une croix.

Le chroniqueur les nomme : « MILITES *Sancti Sepulchri, qui cruces vestibus suis laïcalibus apponunt*.

Faut-il maintenant entendre par ces lignes, que chaque chevalier portait *des croix* (cruces), sur son habit, ce qui pourrait se dire des cinq croix constituant la décoration de l'ordre, ou ce mot se rapporte-t-il aux chevaliers (milites), dont il est fait mention au pluriel? Voilà encore une obscurité à résoudre. Hody a traduit la phrase latine par les mots : « Ce sont des confrères, des chevaliers, qui portent une croix sur leurs habits laïcs. »

La chronique ne fait pas mention non plus, si la croix dont il s'agit était l'ancienne armoirie des rois latins de Jérusalem, point qui méritait cependant d'être relevé et élucidé.

Mais nous croyons qu'il n'est guère douteux, qu'une croix fut le signe distinctif des chevaliers, comme il le fut des croisés. Plustard, quand les chrétiens ne furent plus maîtres de Jérusalem, la mémoire y restait néanmoins bien vivace des entreprises guerrières de tant d'hommes courageux et pieux, qui s'étaient dévoués à la délivrance du tombeau de N. S. J. C., et ceux qui après eux firent le pélérinage de la Terre Sainte, durent s'estimer heureux d'accepter l'égide des croisés, comme signe de récompense de leurs longs voyages.

Ceux qui furent reçus chevaliers du St-Sépulchre, reçurent incontestablement en souvenir la croix, signe de victoire et d'amour d'un Dieu parmi les catholiques.

Ces considérations nous amènent naturellement à nier l'existence d'un ordre de chevalerie du St-Sépulchre, vivant sous une règle commune, et assujettie aux vœux ordinaires des ordres religieux. Nous croyons d'autant moins pouvoir accepter cette version, qu'il était permis aux chevaliers du St-Sépulchre de se marier.

Hemricourt, dans son *Miroire des nobles de la Hesbaie*, nous apprend en effet, que Guillaume de Waroux fut créé chevalier au St-Sépulchre, et qu'il se maria à son retour dans la patrie.

Un autre auteur raconte, qu'en l'an 1400, le Duc Albert IV d'Autriche entreprit le voyage de Jérusalem, malgré les larmes de sa mère, et malgré les conseils de ses amis, et qu'il fut reçu chevalier en Terre Sainte.

Hemricourt nous apprend aussi, que parfois des pélérinages à Jérusalem furent entrepris, par

Un bourgeois de Nurenberg, nommé Jean Tucher, qui visita Jérusalem en 1479, raconte, que le 6 Août de cette année, il assista à la réception de neuf chevaliers, en l'église du St-Sépulchre. Il dit « Le Frère Jean, de l'ordre des Frères Mineurs, reçut d'abord comme chevalier le Duc Balthazar de Mecklenbourg, puis celui-ci fit la réception des huit autres personnes, au moyen de l'épée que je portais. Cette cérémonie doit se faire en secret, à cause des incrédules. C'est pourquoi on y procéda, avant que tout le monde ne put entrer à l'église. Les Frères dirent la Messe au St-Sépulchre, et au Mont Calvaire; puis on nous laissa sortir.

Nous trouvons ensemble à Jérusalem en 1483, le comte Solms, accompagné de Bernard de Breidenbach, Philippe de Bickes et autres, et le baron de Waldpurg avec Werli Zimmer, Henri de Stoffel, Bernard de Rechberg, etc.

Breidenbach a laissé une description du voyage du premier, qu'accompagnait aussi un artiste d'Utrecht, nommé Erhard Rewich.

Un dominicain d'Ulm, nommé Félix Faber (maréchal), qui était compagnon des derniers, a laissé une narration de leurs aventures.

D'après Breidenbach, presque tous les nobles de leur caravane, furent créés chevaliers : « A la pointe du jour, dit-il, du 16 Juillet 1483, la plupart de nos compagnons nobles, obtinrent l'honneur de la chevalerie, en ceignant la ceinture de chevalier, et en accomplissant les autres cérémonies, mais à l'insu des païens, qui ne permettent pas cela facilement. »

Le manuscrit que l'on doit au Dominicain Faber, fut trouvé en 1840, dans la bibliothèque d'Ulm. Nous en faisons suivre ici les passages les plus intéressants, concernant la réception de chevaliers sur le Sépulchre du Dieu-Sauveur :

« Après que tous se furent réunis (le 16 Juillet 1483) Messieurs les Maures ouvraient les battants des portes de l'église, et nous faisaient entrer, comme il a été dit. Les frères du Mont-Sion, (franciscains), entraient aussi avec nous, et parmi eux se trouvait un homme respectable, nommé Jean de Prusse, procurator des frères du Mont-Sion, laïque il est vrai, mais moine par son costume et sa vie; car il s'est assujetti de sa propre volonté à l'habit du tiers ordre de St-François, auquel toutefois il ne s'est pas lié par un vœu. »

« Cet homme est de naissance noble, a le titre de comte, et est un allemand de la Prusse, il a la stature haute, une longue barbe, et est orné de cheveux gris qui inspirent le respect; c'est un homme mur et de beaucoup d'expérience, de mœurs austères, consciencieux et pieux. Je n'accorde pas ces louanges à cet homme vertueux d'ouï-dire, mais de science certaine. Il a le pouvoir du Pape et de l'Empereur, et la faveur des Rois et Princes de la chrétienté, d'élire et de créer chevaliers des pélerins nobles, qui visitent le tombeau du Seigneur. Il est aussi connu du Sultan, qui le respecte beaucoup. En outre il est estimé de *Naydon*, le gouverneur de Jérusalem, de *Sabathytanco* et d'*Elphahallo*, les conducteurs et traducteurs, tous le connaissent et l'aiment. C'est pourquoi il a été autorisé par le Seigneur du pays, d'orner les lieux saints de haies et autres clôtures; seulement il n'ose pas les entourer de murailles. Cet homme a soin, que les endroits faibles de l'église du St-Sépulchre et à Bethléem soit restaurés, et il a une telle autorité à Jérusalem, que même les sarrasins et les Juifs le craignent, et que les enfants se cachent pour lui. Et j'atteste, qu'il y a à Jérusalem deux hommes, tous deux vieillards, et très-âgés, hautement utiles aux Saints Lieux et aux Pélerins, et je ne sais que penser, comment les Pélerins existeront à Jérusalem après leur mort. Je ne voudrais pas être pélerin à Jérusalem, s'ils n'y étaient pas.

» L'un est le Frère Jean, prénommé, l'autre est *Elphahallo*, un sarrasin, second conducteur de pélerins, un brave homme, dont je parlerai à l'occasion.

» Après que la procession fut ordonnée et faite, dans l'ordre indiqué, le précité Frère Jean convoqua, une heure avant minuit, tous les pélerins nobles, qui désiraient être reçus chevaliers, dans

» Mais s'il arrive des Princes, des Marquis, des Comtes, des Barons et des nobles, alors Jean reçoit lui-même le plus distingué, et celui-ci le premier qui le suit, et ainsi de suite jusqu'aux derniers, qui aiment à être reçus chevaliers par les Seigneurs qu'ils indiquent, auxquels ils sont attachés, ou dont ils sont les vassaux. Mais s'il y a des personnes pieuses, qui par piété acceptent la dignité de chevalier, et ne désirent néanmoins pas d'en porter les insignes dans leur patrie, alors ils ne sont pas reçus par des Princes, ni par d'autres chevaliers, mais ils se soumettent au frère Jean.

» C'est ainsi qu'à ladite heure, tous les nobles furent créés chevaliers, et chacun remit au Frère Jean, en acceptant la dignité, d'après sa fortune, un cadeau important, les uns 10 ducatons, les autres 8, encore d'autres 6 ou 5, pour la restauration du St-Sépulchre et de l'église, pour orner les Saints Lieux, pour l'entretien des Frères qui gardent le St-Sépulchre, pour allumer les lampes et autres besoins, comme le frère Jean le juge utile. »

A côté de cette narration de Faber concernant la réception de chevaliers du St-Sépulchre, dàtant de 1483, nous en placerons une autre de date récente, et que nous ne pouvons passer sous silence, puisqu'elle est due à un des écrivains les plus recherchés de notre époque, dont elle constitue l'une des nombreuses pages brillantes qu'a produites à ce génie chrétien.

On aura déjà deviné que nous voulons parler du vicomte de Chateaubriand, qui écrit dans son « *Itinéraire de Paris à Jérusalem* », ce qui suit :

« J'avais tout vu à Jérusalem, je connaissais désormais l'intérieur et l'extérieur de cette ville, et même beaucoup mieux que je ne connais le dedans et les dehors de Paris. Je commençai donc à songer à mon départ. Les Péres de terre sainte voulurent me faire un honneur que je n'avais ni demandé ni mérité. En considération des faibles services que, selon eux, j'avais rendus à la religion, ils me prièrent d'accepter l'ordre du St-Sépulchre. Cet ordre, très-ancien dans la chrétienté, sans même en faire remonter l'origine à Ste-Hélène, était autrefois assez répandu en Europe. On ne le retrouve plus guère aujourd'hui qu'en Pologne et en Espagne : le gardien du St-Sépulchre a seul le droit de le conférer.

» Nous sortîmes à une heure du couvent, et nous nous rendîmes à l'église du St-Sépulchre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux Pères latins : on en ferma soigneusement les portes, de peur que les Turcs n'aperçussent les armes, ce qui coûterait la vie aux religieux. Le gardien se revêtit de ses habits pontificaux ; on alluma les lampes et les cierges ; tous les frères présents formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni Creator*, le gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du St-Sépulchre les éperons et l'épée de Godfroid de Bouillon : deux religieux, debout à mes côtés, tenaient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée, en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum*, tandis que le gardien prononçait cette oraison sur ma tête :

» » Seigneur, Dieu tout-puissant, répands ta grâce et tes bénédictions sur ce tien serviteur, etc. » »

» Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus. Mais que l'on songe que j'étais à Jérusalem, dans l'église du Calvaire, à douze pas du tombeau de Jésus-Christ, à trente du tombeau de Godfroid de Bouillon ; que je venais de chausser l'éperon du libérateur du St-Sépulchre, de toucher cette longue et large épée de fer qu'avait maniée une main si noble et si loyale ; que l'on se rappelle ces circonstances, ma vie aventureuse, mes courses sur la terre et sur la mer, et l'on croira sans peine que je devais être ému. Cette cérémonie, au reste, ne pouvait être tout à fait vaine : j'étais Français ; Godfroid de Bouillon était Français : ses vieilles armes, en me touchant, m'avaient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. Je n'étais pas sans doute *sans reproche ;* mais tout Français peut se dire *sans peur.*

RÉORGANISATION DE L'ORDRE.

Avant de continuer nos investigations, il faut jeter un coup d'œil sur l'ordre des hospitaliers de St-Jean, auquel fut réuni, comme nous avons vu, l'ordre du St-Sépulchre, par une bulle de S. S. le Pape Innocent VIII.

Cet ordre était né d'un hôpital, fondé à Jérusalem en 1048, par des marchand d'Amalfi, afin d'offrir un asile dans la Ville Sainte aux pélerins d'Europe. Les voyageurs épuisés, fatigués et malades, y trouvaient un refuge et une protection contre les mahomédans, qui nourrissaient toujours une haine violente contre tout celui qui portait le nom de chrétien.

Après la prise de Jérusalem, l'hôpital primitif devint le berceau d'une communauté religieuse, et de l'ordre si puissant des hospitaliers, dont les membres, outre les trois vœux ordinaires, fesaient celui de combattre les infidèles et de faire la charité aux nécessiteux.

L'ordre, qui réunit aux devoirs du moine, ceux du chevalier, s'accrut bientôt d'une manière extraordinaire, il devint puissant, et l'un des boulevards du royaume de Jérusalem. Mais par la guerre meurtrière contre Saladin, et après la reprise de Jérusalem par les infidèles, en 1187, le nombre des chevaliers fut réduit à un petit nombre. Ceux-ci se réfugièrent dans la forteresse de Margat, plus tard à Acre, qu'ils défendirent vaillamment en 1290, et enfin ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurèrent jusqu'en 1310.

« Cette même année, dit Moreri, ils prirent Rhodes, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, sous la conduite de leur Grand-Maître Foulques de Villaret, un français, et la suivante ils la défendirent contre une armée de Sarrasins, avec le secours d'Amé IV, comte de Savoie. »

Pendant 213 ans, l'ordre des hospitaliers se maintint à Rhodes, et c'est pour cela que ses membres reçurent le nom de *Chevaliers de Rhodes*. Aussi avaient-ils pour devise les quatre lettres F. E. R. T., qui signifient *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*.

Mahomet II assiéga inutilement Rhodes, en 1480, pendant trois mois. Après un siége de 89 jours, le fier Pacha dut se retirer avec les débris de son armée sur ses galères, et put à peine échapper au glaive du courageux grand-maître Pierre d'Aubusson et de ses compagnons. Malheureusement cette défense avait brisé les forces et la puissance de l'ordre. Beaucoup de chevaliers étaient héroïquement tombés, la ville de Rhodes était en ruines, et il ne restait qu'un petit nombre de cheliers pour la rebâtir et la défendre ensuite.

C'est pourquoi le Pape Innocent VIII, désireux de conserver un ordre qui avait rendu des services éminents à la religion, rechercha les moyens de le réorganiser et de lui procurer de nouvelles forces vitales, tant sous le rapport des membres, que quant à ses revenus. Il déclara par une bulle du 28 Mars 1489, — que nous reproduisons ci-après, — que l'ordre ayant beaucoup souffert dans les guerres des turcs, et subi de grandes pertes, et vu l'utilité de son existence future, il trouva nécessaire d'y réunir, d'accord avec le collége des cardinaux, *l'ordre du St-Sépulchre de Notre Seigneur de Jérusalem*.

Remarquons ici, qu'il n'est point encore question dans cette bulle papale de *chevaliers* du St-Sépulchre, et s'il y en avait eu, sans doute Innocent VIII, dans une pièce de l'importance de la

l'ordre de St-François n'en parlent pas. Seul le Père Quaresmius, qui a été supérieur du couvent du St-Sépulchre, en fait mention, sur le témoignage de Favin. »

Nous avons vu ci-dessus l'opinion de Moreri sur cette question. Burke, de son côté, prétend, que le Pape Alexandre VI a visé à l'honneur d'être regardé comme le fondateur de l'ordre, et à encourager l'ardeur pour la religion et les pélerinages.

Un autre auteur, Wippel, regarde Alexandre VI comme le premier grand-maître de l'ordre, tandis que Daubreville prétend, que ce Pontife a créé l'ordre de chevaliers, sur les ruines de celui des chanoines, et qu'il en a été le fondateur. Lablée aussi soutient, que les chevaliers sont nés, 400 ans après la fondation des religieux, chargés de la garde des Saints Lieux, et sur les débris de ces chanoines, dont les biens avaient été donnés à l'ordre des Hospitaliers.

Hody croit, qu'en ne regardant pas le Pape Alexandre VI comme étant personnellement le fondateur de l'ordre de chevaliers du St-Sépulchre, il faut au moins adopter, que ce souverain Pontife a autorisé depuis 1496 leur nomination, coutume qui a été plus tard consacrée par Leon X en 1516, par Pie IV en 1561, par Alexandre VII en 1665, par Benoit XIII en 1727, par Benoit XIV en 1746, et en dernier lieu par S. S. Pie IX.

D'autres auteurs encore se sont occupés d'éclaircir cette question, et tous l'expliquent, mais diversément, à leur point de vue. Cela vient, de ce que chacun en appelle à une bulle papale, que personne n'a lue et qu'on a cherchée en vain.

M. Hermens a également fait des recherches, pour trouver cet acte important, mais en vain, et il déduit de sa non-réussite, que la bulle du Pape Alexandre VI *n'existe pas et n'a jamais existé*. Il y a bien une bulle de ce Pape du 13 Août 1496, (*cum sicut accipimus*,) traitant des prévilèges des Franciscains dans la Terre Sainte, mais elle ne parle que de l'autorisation d'importer et d'exporter du fer et du bois pour les besoins de leur couvent. Or, ajoute-t-il, Quaresmius a recherché tout ce qui avait rapport à leurs prévilèges et grâces; comment pourrait-on supposer qu'il eut passé sous silence une bulle aussi importante, surtout pour les Franciscains, si elle existait.

La décision d'Alexandre VI, aurait été consacrée, affirme-t-on aussi, comme nous voyions ci-dessus, pas d'autres Papes. Mais on ne trouve guère une pareille bulle de Leon X. Celle de Pie IV, du 17 Juillet 1561, parle en termes généraux des prévilèges, que les gardiens et frères des Saints Lieux avaient reçus, de vive voix ou par écrit, des Papes de Rome. La bulle d'Alexandre VII, du 3 Août 1655, ne constitue qu'une approbation générale des droits des Franciscains en Terre Sainte, en tant qu'ils ne sont pas en contradiction avec les décisions du Concile de Trente. La bulle de Benoit XIII est conçue en termes presque identiques. En vain l'on cherche dans ces actes des données précises, sur le droit de conférer la dignité de chevalier de l'ordre du St-Sépulchre.

Seulement il en est autrement de la bulle du Pape Benoit XIV, du 7 Janvier 1746, *In supremo militantis ecclesiæ*, qu'on trouve dans la *Chronologiæ historico-legalis Seraphici Ordinis,* qui tend à réviser et à compléter les statuts d'une bonne administration des Lieux Saints. Elle comprend huit chapitres et 97 articles, parmi lesquels se trouvent les suivants:

Cap. I art. 20.

Renovantur statua generalia quoad equites Sanctissimi Sepulcri ex concessione Apostolica per patrem Guardianum instituendos; et eidem præcipitur in virtute sanctæ obedientiæ et sub poenis ad Superioris Generalis arbitrium infligendis, ut nullum instituat talem Equitem, nisi prævio consensu unanimi omnium Discretorum ac nisi adhibitis consuetis solemnitatibus ad talem institutionem, et nisi latis in eleemosynam centum zecchinis Venetis per Equitem instituendum iisque ad conservationem Sanct. Sepulcri unice applicandis. In solemnitatibus autem talis institutionis ab Equite instituendo vel

non exigat solitum juramentum, aut si exigendum duxerit, a formula juramenti clausulam illam de Turcis oppugnandis deleat, ne avaniis gravibus sancta loca graventur et familia Hierosolymitana ejiciatur.

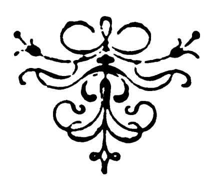
Art. 21. Præcipitur ad hoc, ut sigillum, quo Patentes dictorum Equitum muniri solent, asservetur in Capsula seu Arca trium clavium, in qua reponuntur eleemosynæ pecuniariæ; nec possit extrahi, nisi Discretorio præsente, ad cujus etiam præsentiam patentes Sigillo muniri debebunt ac statim in Arca Sigillum iterum reponi.

Ce que nous traduisons comme suit :

« 20. Seront renouvelés les statuts généraux ayant rapport à la nomination de chevaliers du St-Sépulchre par le père Gardien, en suite d'autorisation apostolique; et il est prescrit à ce dernier en vertu de l'obéissance et sous les peines à infliger par le supérieur général, qu'il n'admettra personne comme chevalier de l'ordre, avant qu'il n'y ait le consentement unanime de tous les Discrets, et avec l'observance de toutes les cérémonies accoutumées lors de pareille institution, et seulement si le chevalier fait une aumône de cent zecchines de Venise, qui seront consacrées à l'entretien du St-Sépulchre. Lors de la solemnité de telle nomination, il ne recevra pas le serment ordinaire du chevalier qui a été nommé, ou, s'il croit devoir le faire prêter, il omettra la clausule qui concerne la promesse de combattre les Turcs, afin que les Lieux Saints ne soient pas aggravés par des charges lourdes, et que la famille de Jérusalem (les Franciscains), ne soient pas exilés. »

« 21. A cette fin il est prescrit, que le sceau, dont les patentes des dits chevaliers sont scellés, soit conservé dans un coffre ou armoire à trois clefs, dans lequel on garde les aumônes en argent, et il n'en sera pas retiré, qu'en présence des Discrets, en présence desquels on scellera aussi les diplômes, pour remettre immédiatement après le sceau dans le coffre. »

Voilà la première bulle papale qui soit connue, dans laquelle il est positivement question de l'ordre chevaleresque du St-Sépulchre.



CONCLUSIONS.

Nous avons relaté les renseignements les plus divers, puisés dans des auteurs anciens et de notre époque, pour arriver à jeter du jour sur les obscurités règnant dans la question dont nous nous sommes occupés dans ces pages. Nous ne prétendrons pas avoir pleinement réussi dans notre œuvre, cependant nous croyons qu'un grand pas est fait vers la solution, et nous arrivons de nos recherches aux conclusions suivantes:

Depuis le milieu du 14ᵉ siècle a existé la coutume, de recevoir chevaliers au St-Sépulcre des pèlerins nobles, ayant fait le voyage à Jérusalem par piété, fait qui nous est prouvé par des récits authentiques et dignes de foi, ainsi que par la tradition. Comme nous le disions déjà ci-dessus, ces nobles n'étaient pas reçus chevalier *du* St-Sépulchre, ils ne recevaient pas le titre conféré aujourd'hui par S. G. le Patriarche de Jérusalem, mais leur réception se faisait *sur* le Tombeau du divin Sauveur, et c'est pour cela qu'ils recevaient le nom, sinon la dignité, de chevaliers du St-Sépulchre. Cette coutume paraît déjà avoir été adoptée du temps des croisades, s'il faut en croire la chronique du comte de Schawenbourg.

Ajoutons, que pour la haute distinction qui venait à échoir aux chevaliers, reçus sur le Saint Tombeau, il leur était imposé des devoirs spéciaux, des charges ou missions particulières, hors les autres incombant à la chevalerie. Ils devaient être prêts à prendre les armes pour la défense des Saints Lieux, ou pour les protéger, ou au moins ils devaient à ces mêmes fins et à leurs frais se faire remplacer par un solide tenant-lieu, C'est là aussi le seul devoir que les chevaliers du St-Sépulchre ont de commun avec les membres des communautés religieuses, mais on ne peut guère les assimiler avec ces derniers, parce qu'ils ne vivaient pas en commun, et n'étaient astreints à aucuns vœux. Pendant plusieurs siècles ils ne se distinguaient pas même par un signe commun, ou un même costume. Aucun auteur du moins n'en fait mention sérieusement, et ceux qui en ont parlé n'ont émis que des suppositions.

Un point surtout appuie notre sustenu : chaque ordre de chevalerie a son histoire, de faits accomplis par lui, ou avec son concours. Nous citerons les chevaliers de Malte comme exemple. Mais on n'a pas la moindre relation regardant des actes héroïques exécutés par l'ordre des chevaliers du St-Sépulchre. C'est qu'ils ne vivaient pas en commun, étaient distincts des chanoines du même nom, et que leur titre était honorifique, sans les soumettre à aucune règle ou à aucune mission active.

Quand on a voulu écrire l'histoire de l'ordre chevaleresque du St-Sépulchre, on les a assimilés aux chanoines réguliers du même nom, et l'on a appliqué aux chevaliers les faits historiques, qui ne regardaient que les chanoines. Cela vient de ce que les chanoines étaient de l'ordre de St-Dominique du St-Sépulchre, tandis que s'il s'agissait de chevaliers, on aurait parlé d'un ordre *militaire* ou *équestre* du même nom.

Les chanoines du St-Sépulchre n'ont rien de commun avec les chevaliers de ce nom, et la supposition que les derniers se seraient constitués sur les débris des premiers, n'a aucune raison d'être.

Dans l'ouvrage *Delitiœ Ordinum equestrum*, l'auteur, Megiser, qui regarde aussi comme chevaliers les chanoines du St-Sépulchre, ne sachant comment les mettre d'accord avec les chevaliers

créés par les Franciscains sur le Saint Tombeau, prétend que les chanoines ont formé les *anciens* chevaliers, et les autres, qui furent reçus par les Franciscains, les *nouveaux*.

A ce sujet il écrit :

« Lorsque les chrètiens furent entièrement chassés de Jérusalem, le Pape de Rome, a, du consentement et avec la permission du Sultan, nommé en l'an de N. S. 1336, huit moines de l'ordre de St-François, pour garder le St-Sépulchre, et pour montrer aux pélerins la Ville Sainte. Il leur a donné un père Gardien comme chef, lequel, par l'Autorité et le Pouvoir du Pape, a le droit de créer chevaliers sur le Tombeau du Christ, les pélerins catholiques qui y arrivent. Ils portent le signe de la Sainte Croix du St-Sépulchre et du chevalier St-George, et chaque jour ils doivent prier quarante-neuf *Pater* et autant de *Ave Maria.* »

Jusqu'à la fin du 15e siècle, les Franciscains de la Terre-Sainte se bornaient à faire les cérémonies religieuses lors de la réception de chevaliers au St-Sépulchre, c'est-à-dire, quand des souverains ou des nobles de haute distinction, recevaient des chevaliers, après le pélerinage accompli, sur le saint Tombeau. Mais par la grande influence du frère Jean de Prusse, la réception de chevaliers passa exclusivement aux mains des Franciscains. Car ce frère Jean était comte, il avait reçu des pouvoirs du Pape et de l'Empereur, et il prit l'initiative dans l'accomplissement de ces cérémonies à tel point, que lorsque plusieurs réceptions se devaient faire, lui reçut les personnages les plus considérables, puis il autorisa ceux-ci à faire la réception, en sa place, de ceux qui suivaient en rang et dignité.

Le droit exclusif des nobles de haute naissance d'autrefois, était ainsi modifié complètement. Car d'abord ce droit n'était que de la compétence du frère Jean en sa qualité de comte, mais après lui il resta à l'ordre des Franciscains, avec lequel le comte était en telles connexions, qu'il en avait adopté l'habit et la règle. En outre les cérémonies et les exhortations dont le frère Jean accompagna la réception, sont comme le module, sur lequel on a formé le rituel adopté plus tard. On peut donc regarder ce beau vieillard dont nous avons donné le portrait ci-dessus, comme représentant l'époque, à laquelle la dignité chevaleresque du St-Sépulchre fut soumise à des règles et des formalités indiquées.

Le Frère Jean vécut du temps du Pape Alexandre VI, mais celui-ci ne fut, ni le fondateur, ni le réformateur des règles de l'ordre, - dont il s'est réservé la grande maitrise, pour lui et ses successeurs, - sans cela cette particularité eut été déposée dans un acte, et on l'aurait rendue publique, comme cela se fait en tous cas pareils. Mais il n'y en a pas de traces, il faut donc croire que la chose n'existe pas.

Ce que Favin raconte quant aux dispositions prises par Alexandre VI, concernant l'ordre, ne se rapporte donc qu'à des dispositions orales, et ne peut être regardé comme ayant trait à sa fondation.

Hermens entend l'objet comme suit :

« A l'époque où les fonctions des franciscains se bornaient, lors de la réception de chevaliers, à accomplir les cérémonies réligieuses, ils n'avaient besoin à cette fin, ni de l'autorisation de leur supérieur général, ni de celle du Pape. Mais lorsque la réception de chevaliers du St-Sépulchre fut devenue, par l'intervention du frère Jean, un droit exclusif des franciscains de la Terre-Sainte, passé à leur chef ou gardien, il leur fallait, — vu que leur action s'était étendue sur un terrain situé tout-à-fait en dehors des prévilèges qui leur avaient été accordés, — une autorisation du chef suprême de l'église pour confirmer leurs pouvoirs.

« A cette fin ils s'adressèrent à Alexandre VI, qui de vive voix leur accorda la permission demandée. Peut-être qu'Alexandre VI a eu en vue, en cette occurrence, un but indirect : d'engager les nobles et les riches à visiter les Saints Lieux, dans la perspective d'obtenir cette distinction. »

Cette supposition est appuyée par le fait, cité par Quaresmius, que le Pape Léon X, en 1516, a

autorisé de vive voix le gardien du mont Sion, à créer des chevaliers du St-Sépulchre, *comme l'avait fait son prédécesseur*. Donc les franciscains jouissaient de cette faveur, déjà avant 1516.

Dans un autre acte cité par Quaresmius, de 1525, le droit de réception de chevaliers du St-Sépulchre, par le gardien, est cité comme une ancienne coutume. Cet acte contient des préviléges, que le Pape Clément VII a confirmés à la demande du Pére Franciscain Jerôme de Valentia, qui revenait comme commissaire de la curie romaine d'une visite aux Saints Lieux, en faveur des Franciscains.

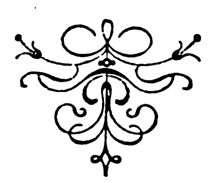
L'art. 3 de cet acte est de la teneur suivante :

« Secundo (supplicavi), quod (Sua Sanctitas) approbet consuetudinem faciendi Milites in Sancti » Sepulchro per Guardianum Montis Sion, vel eius vicarium in sua absentia, cum consensu tamen » quatuor Patrum Discretorum, cum quibus bene examinentur tales instituendi Milites, et seruentur » conditiones requisitæ in forma suæ institutionis, nec faciliter concedatur talis dignitas nisi personis » idoneis, ut conseruetur in bona reputatione sicut decet. »

Ce qui veut dire :

En second lieu j'ai prié Sa Sainteté de confirmer la coutume, de faire faire la réception de chevaliers sur le St-Sépulchre par le gardien du Mont-Sion ou son vicaire, en son absence, avec le consentement de quatre Pères discrets, par lesquels seront examinés sévèrement ceux qui veulent être reçus chevaliers, que les conditions mises dans le formulaire de l'institution seront accomplies, et que la dignité ne soit pas accordée à la légère, mais à des personnes aptes, afin qu'elle conserve sa bonne réputation, comme il convient.

De tout cela nous concluons, que l'ordre du St-Sépulchre doit son origine aux croisades, c'est-à-dire, à la coutume de se faire recevoir chevaliers sur le Saint-Tombeau du Sauveur. Le droit exclusif de faire la réception, accordé aux Franciscains de la Terre-Sainte, provient de l'autorisation orale du Pape Alexandre VI, confirmée par écrit par Benoît XIV, et accordée définitivement en dernier lieu par S. S. le Pape Pie IX au Patriarche de Jérusalem.



dien des Franciscains à Jérusalem, en date du 24 Juillet 1549. Cette copie, ajoute-t-il, serait scellée des armoiries des chevaliers du St-Sépulchre en cire blanche, et par l'ambassadeur en cire rouge.

Il paraît, que par les statuts en question, Louis VII a eu en vue de transplanter l'ordre du St-Sépulchre, de Jérusalem en France. Car dans l'article I il déclare, qu'il a décidé de fonder en France l'ordre chevaleresque du St-Sépulchre, et d'ajouter aux qualités du Roi très Chrétien, celle de Chef dudit ordre, en exemptant les chevaliers et défenseurs du St-Sépulchre de tout impôt.

L'auteur précité dit aussi, que Louis VII, pour compléter l'exécution de ses volontés, avait amené en France vingt frères de l'ordre du St-Sépulchre, auxquels il avait, par patente de l'an 1152, indiqué Saint-Samson d'Orléans comme lieu de résidence.

Mais ces vingt fréres étaient des chanoines réguliers, ce n'étaient point des chevaliers, comme en doit convenir Allemand lui-même, malgré que cette particularité ne prouve pas en faveur de son système. François Lemaire, dans l'*histoire des antiquités de la ville et du duché d'Orléans*, assure au surplus, que Louis VII avait fait venir des religieux du mont Sion, auxquels il donna l'abbaie de St-Samson d'Orléans, où ils vivaient sous la règle de St-Augustin, depuis 1152.

On lit au surplus à ce sujet dans l'*ordre des chanoines réguliers du St-Sépulchre* par Bar :

« Louis le Jeune, Roi de France, les Comtes de Flandre et d'autres Princes et Seigneurs qui s'étaient croisés, ou qui, par dévotion, avaient été visiter la Palestine, amenèrent avec eux, à leur retour, de ces chanoines qu'ils établirent chacun chez soi; de sorte qu'on les vit s'étendre, non-seulement en Orient, mais encore dans les différents royaumes d'Occident, tels que la France, l'Espagne, la Pologne, l'Italie, etc. »

La première origine de l'ordre français du St-Sépulchre, est donc encore couverte d'un voile, et il est tout aussi difficile de prouver l'existence d'un ordre religieux chevaleresque en France, que cela pourrait l'être pour la Palestine.

Allemand, en s'occupant de la création d'une archiconfrérie du St-Sépulchre, en France, s'exprime comme suit:

« Pendant que les fidèles et les chevaliers de l'ordre de Jérusalem, par suite de persécutions étaient forcés de quitter les Saints Lieux, Louis IX, Roi de France, s'occupa, à son retour de la croisade en 1251, de fonder en son royaume l'archiconfrérie royale du St-Sépulchre. Elle fut déjà formée en 1130, et adhéra à l'ordre, dont réellement elle fit partie, comme il fut arrêté dans une bulle d'Innocent II de 1130, par laquelle le St-Père accorde des indulgences aux membres de l'ordre du St-Sépulchre de Jérusalem.

» Sans doute Louis VII avait eu en vue, par le premier article de ses statuts de 1149, en déclarant qu'il a décidé de fonder en France l'ordre chevaleresque du St-Sépulchre, de créer également l'archiconfrérie qui en dépend. Son arrière-petit-fils Louis IX, nommé Saint-Louis, exécuta en entier son désir, à son retour de la première croisade, lorsqu'il rapporta en France les précieuses reliques, qu'il avait rachetées des mains des infidèles.

» En la même année ce souverain fit bâtir dans son palais l'église dite *la Sainte Chapelle*, qui en forme deux, la haute et la basse. Il déposa les reliques dans la chapelle haute, et nomma des chanoines, pour y faire le service divin, comme dans l'église du St-Sépulchre à Jérusalem. Dans l'église basse il institua en l'an 1254 l'archiconfrérie royale des chevaliers hospitaliers de l'ordre du St-Sépulchre de Jérusalem, qui étaient inhérents à l'ordre de telle sorte, que les chevaliers-pélerins devaient s'y faire enregistrer lors de leur départ pour, et à leur retour de la Terre-Sainte. »

Nous voyons donc que St-Louis a institué en 1254 en France une archiconfrérie du St-Sépulchre, à laquelle il confia la surveillance des pélerinages, aux Saints Lieux. Elle devint par suite

Monseigneur VALERGA.

L'ORDRE ACTUEL DU ST-SÉPULCHRE.

Le royaume de Jérusalem, acheté par les Princes catholiques de l'Europe au prix de tant de sacrifices et tant de sang, ne devait pas longtemps durer. Peu à peu toutes les conquêtes faites lors des croisades se perdirent. Ptolemaïs, aussi dit St-Jean d'Acre, en était le dernier reste, car la capitale était déjà retombée précédemment au pouvoir des infidèles. Enfin la dernière ville fut également enlevée, et la chute du royaume entraîna en même temps celle du Patriarchat de la ville Sainte. Le Patriarche Nicolas se sauva avec peine sur un navire et put ainsi se soustraire aux chaînes de l'esclavage.

Depuis lors jusqu'en 1847 les catholiques de la Palestine étaient sans chef spirituel. Il est vrai que le Saint-Siége nomma des Patriarches « in Partibus infidelium », mais le soin des intérêts religieux était laissé à l'ordre des Franciscains, de manière que le gardien de Jérusalem et du St-Sépulchre, remplaça le Patriarche.

En 1219, douze pauvres religieux, sous la conduite de François d'Assise, arrivaient à Ptolemaïs, et malgré que les premiers qui se rendirent à Jérusalem, y fussent assassinés par les sarrasins en l'église de la résurrection, ils se sont maintenus jusqu'à notre époque, au milieu de persécutions, tribulations et souffrances, sur les lieux, où le Sauveur du monde a souffert la mort pour le salut du genre humain.

Le règne glorieux de S. S. le Pape Pie IX, marqué par tant de faits éminents et mémorables, devait voir relever aussi le Patriarchat de Jérusalem, après qu'il eut être supprimé pendant 450 ans. Il fut rétabli par le Bref *Nulla celebrior* du 23 Juillet 1847.

Le dernier Patriarche titulaire de Jérusalem, Mgr Paul Auguste Foscolo, fut relevé solennellement des liens qui l'attachaient à l'église de Jérusalem, le 4 Octobre 1847, et Sa Sainteté nomma Patriarche de la même église, dans un consistoire secret tenu au Quirinal, Sa Grandeur Monseigneur Joseph Valerga, en mettant sous sa juridiction les pays et contrées, qui appartenaient jusqu'à là à la juridiction des Franciscains, gardiens des Saints Lieux et du St-Sépulchre.

Le 17 Decembre 1847 le Patriarche entra pour la première fois dans sa nouvelle résidence, et à l'occasion de cette cérémonie il se vit entouré de ses ouailles, heureuses de trouver au milieu d'elles un pasteur, dont l'église avait été privée depuis quatre et demi siècles.

Nous ne pouvons manquer de faire ici le portrait, — que nous reproduisons du reste en face du titre, d'après une photographie, — du dignitaire qui occupe aujourd'hui le siége patriarchal de Jérusalem, tel que nous le trouvons dans une revue ou écrit périodique sur la Terre-Sainte, de 1866.

« Mgr Valerga est un phénomène marquant et viril de forte stature : ses longs traits et sa barbe

à l'ordre, pour relever son prestige et sa dignité. Des tentatives, faites en 1862, pour modifier les statuts, restèrent toutefois sans résultat.

Jadis, celui qui était reçu chevalier, était pourvu en même temps du diplôme, mais il n'avait aucune indication sur la décoration qu'il lui fallait adopter. Le nouveau chevalier, qui, comme pour presque tous les ordres des pays du midi, devait se procurer lui-même sa décoration, s'adressa à un bijoutier, lequel lui fabriqua une croix à sa guise et conforme à sa vanité. De cette manière on voyait les décorations les plus variées et les plus diverses. On ne s'en tint plus à la croix primitive, on la surmonta d'une couronne, et d'aucuns portaient même un crachat en forme d'étoile. On alla aussi jusqu'à porter une chaîne d'or, dans le genre de celle dont nous donnons le dessin, et qui fut adoptée généralement.

On crut trouver le droit de porter cette chaîne, dans les paroles suivantes du diplôme : « et nous t'avons, dans la personne de ton tenant-lieu, pendu solennellement au cou la chaîne d'or avec la croix de l'ordre », mais le grand-maître a déclaré formellement dans une lettre du 11 janvier 1868, que « le port de cette chaîne d'or n'appartient nullement à l'ordre, et si quelques personnes s'en servent, il faut regarder cela comme un abus, comme nous avons déclaré plus souvent, en d'autres occasions, et jamais nous n'avons autorisé personne à porter cette chaîne. »

Grâces aux peines incessantes du Patriarche, une réorganisation entière de l'ordre eut lieu en 1868, laquelle fut approuvée et confirmée par le Saint-Siége, *dans le but de former une milice nombreuse, intelligente, active et pieuse*, dont le premier devoir est, d'allumer et d'entretenir partout l'ardeur pour les Saints Lieux, d'éclairer l'opinion publique sur les droits des catholiques, sur les pertes qu'ils subissent et sur les dangers qui les menaçent:

Le bref papal, dont nous donnons le texte latin ci-dessous, est de la teneur suivante:

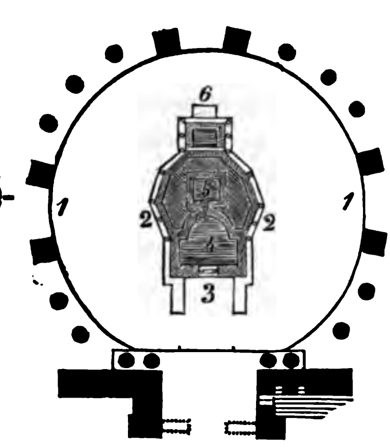
Pie IX, Pape.

EN MÉMOIRE ÉTERNELLE.

Parmi les nombreuses institutions qui ont été établies par nos prédécesseurs les Papes dans l'intérêt de notre Sainte religion, comptent aussi ces dispositions qui tendent à récompenser et à relever la vertu, et à encourager les hommes catholiques, d'augmenter leurs mérites envers la chrétienté.

En considération d'exemples si excellents, Nous avons cru de notre devoir de Pasteur suprême, de prendre des dispositions pareilles, surtout en ce siècle, si fertile en calomnies, mais si fertile aussi en grandes et éclatantes vertus. Tel que Nous avons fondé la première année de notre pontificat, de Notre autorité apostolique, l'ordre équestre de Pie, Nous voulons augmenter l'ordre chevaleresque du St-Sépulchre de nouvelles distinctions, plein de confiance, que par suite la religion catholique dans les Saints Pays de la Palestine, n'en recueillera pas peu de fruits et de bienfaits. Car cet ordre si respectable par l'âge de son origine, qui s'est développé par sa dignité et les soins de Nos prédécesseurs, a pour but dans toute son organisation, d'enflammer l'ardeur, de défendre et de favoriser la foi catholique en la Terre Sainte dans le cœur des hommes, et d'orner leurs mérites par des honneurs mérités.

1. Grande Coupole.
2. Monument du St-Sépulchre.
3. Chœur des latins.



4. Chapelle de l'ange.
5. St-Sépulchre.
6. Chapelle des Copthes.

Plan de la Chapelle du St-Sépulchre.



Chaîne de fantaisie de l'ordre.

Les chevaliers de deuxième classe, ou commandeurs, portent les insignes de l'ordre en grand format, et à un cordon pareil, au cou.

Les chevaliers de troisième classe enfin portent les insignes en plus petite dimension, de la manière usitée, au dit cordon sur la poitrine à gauche.

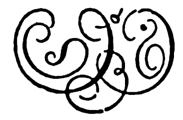
Comme les chevaliers du St-Sépulchre, conformément à l'organisation primitive, portent un costume distinctif, de couleur blanche, Nous arrêtons, que les ornements en différeront d'après les diverses classes, et comme cela est indiqué lors de la réception de chevaliers. Nous avons la confiance, que des hommes de distinction, animés d'une grande ardeur, prêteront de grands services à la religion dans la Terre Sainte, et que tous ceux qui recevront les insignes de cet ordre, en augmenteront la dignité et l'excellence par leurs capacités.

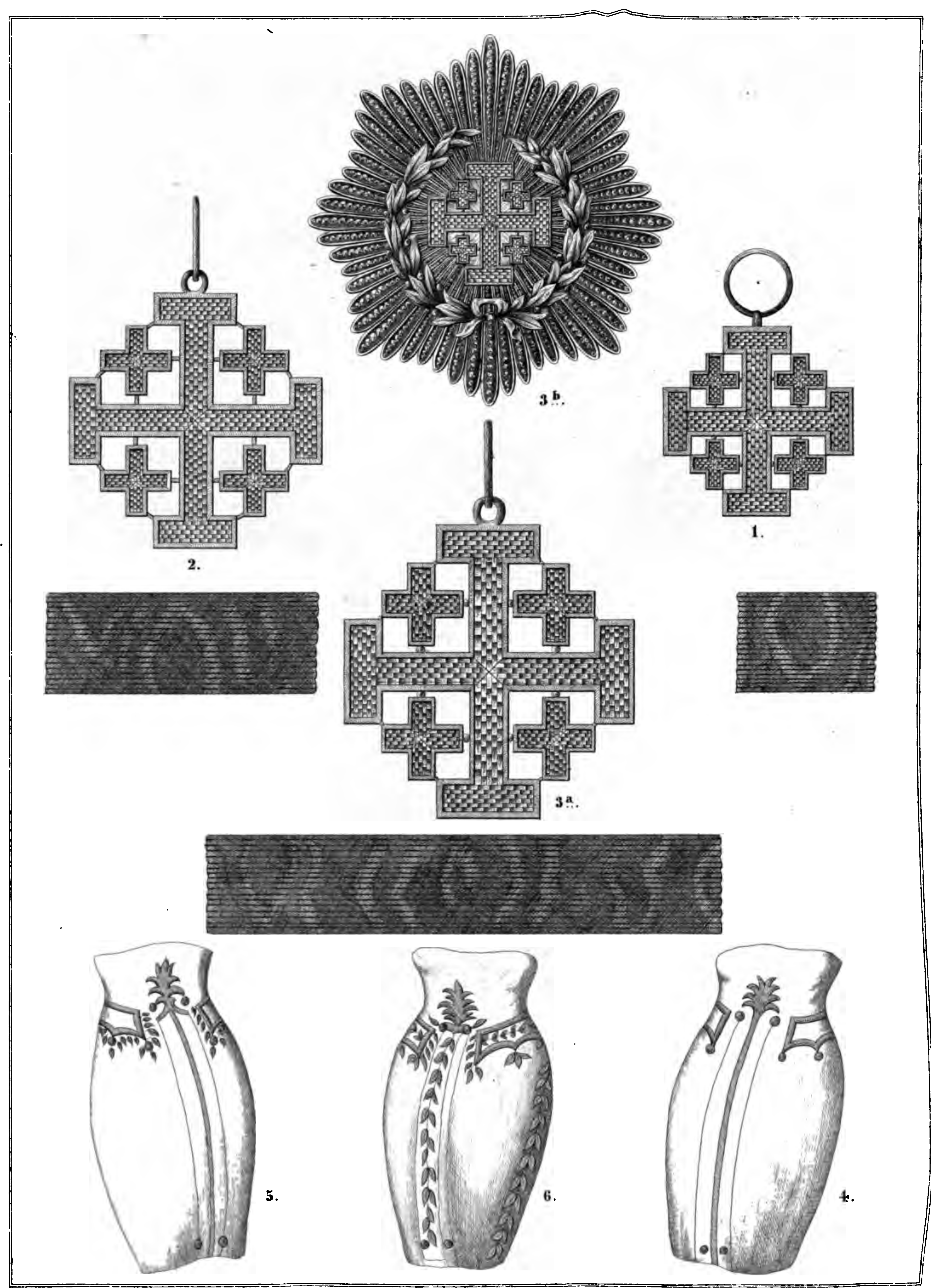
Nous confirmons le droit de choisir et de nommer des chevaliers à notre vénérable Frère le Patriarche latin de Jérusalem, et à ses successeurs, persuadé, que la dignité et la valeur de cet ordre sont toujours très estimés d'un chacun, parce que les insignes sont accordées par un délégué spécial de ce Siége Apostolique, et en son nom. Nous exigeons toutefois que le dit Patriarche de Jérusalem du rite latin et ses successeurs, en accordant l'ordre, suivent sans faute les prescriptions et dispositions par Nous arrêtées, et que Notre secrétaire des Brefs lui enverra de par Notre volonté.

Cette ordonnance ne sera empêchée par aucune disposition contraire, ni par les règles de la chancellerie concernant l'inaliénabilité de droits acquis, ni par aucune autre ordonnance apostolique du dit ordre, même sous serment, ni par des décisions sanctionnées ou des coutumes, ni par quelque autre prescription apostolique digne d'être mentionnée, ou par qui que ce soit, dans son entière exécution.

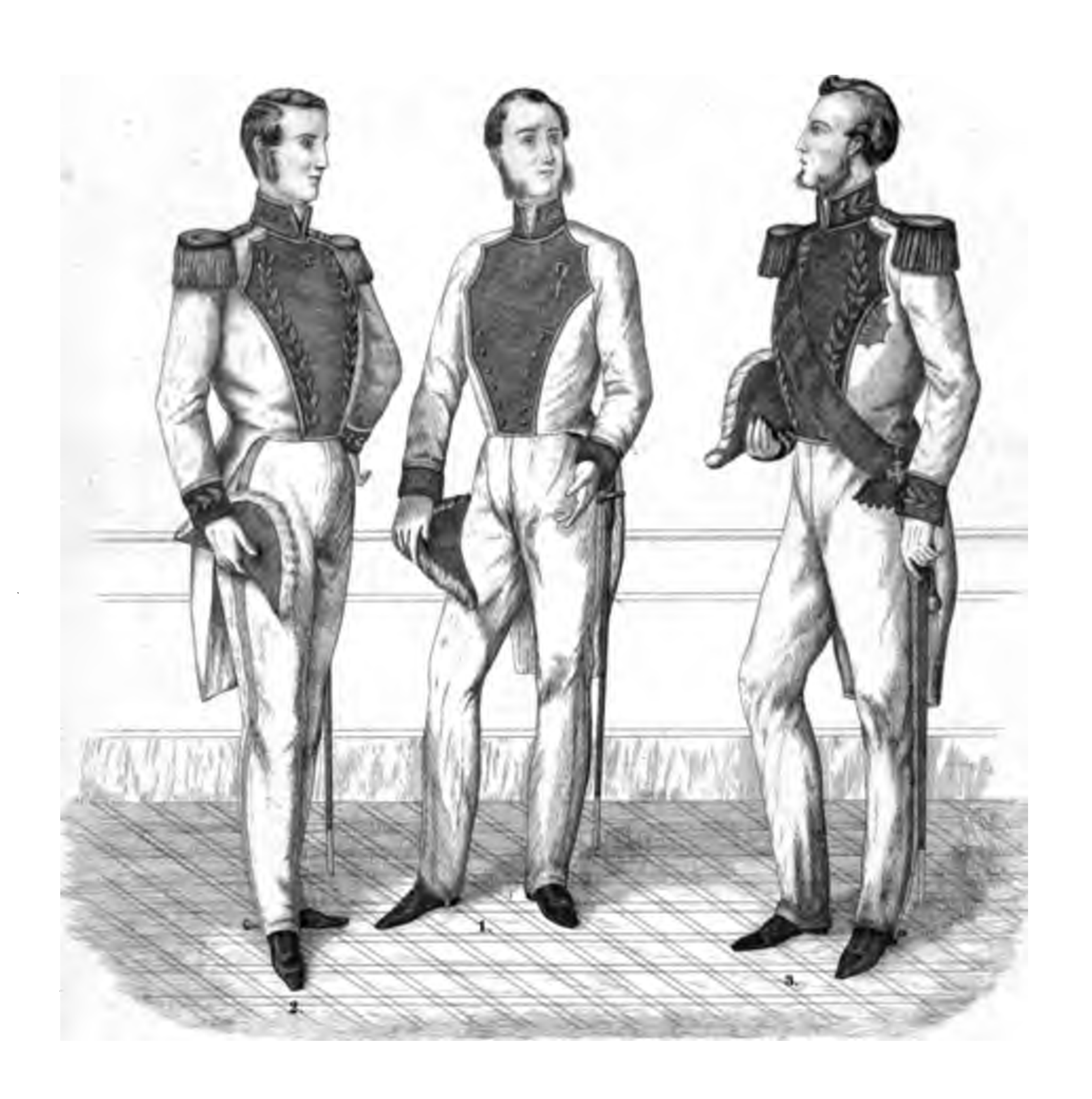
Donné à Rome, près St-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 24 Janvier 1868, le 22e de notre Pontificat.

(Signé) N. Cardinal PARACCIANI CLARELLI.





Lith. et Phot. v. L. Schl Maastr.


2.
1
3.

4° faire une offrande destinée uniquement au maintien du Patriarcat, à ses missions et aux œuvres pies, à la disposition du Patriarche. Le chiffre de cette offrande est fixé par le St-Siége à au moins frs. 1000 pour les chevaliers, frs. 2000 pour les Commandeurs, et frs. 3000 pour les grand'croix, y compris les frais de chancellerie.

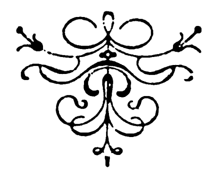
Les chevaliers du St-Sépulchre doivent vivre en bon catholiques, et se tenir éloignés de tout ce qui pourrait jeter des taches sur un chevalier de J. C. Ils doivent s'adonner à l'exercice des vertus, pour se montrer dignes de l'honneur qui leur est échu.

Ils doivent en outre faire tout leur possible pour favoriser le catholicisme dans la Terre Sainte, surtout pour défendre et augmenter les droits des catholiques aux Lieux Saints.

La réorganisation de l'ordre, a dû lui faire subir quelques modifications, devenues nécessaires dans la manière de le conférer, mais on a maintenu autant que possible les anciennes formes.

Chaque chevalier reçoit avec son diplôme, un dessin colorié du costume et des insignes de son grade. La réception se fait toujours au St-Sépulchre, comme jadis, mais les nouveaux récipiendaires peuvent obtenir le coup de chevalier en personne au St-Sépulchre à Jérusalem, ou par procuration.

Les offrandes des décorés de l'ordre sont employées, comme il appert d'une lettre du Patriarche. de l'an 1867, à la construction et à l'entretien d'institutions religieuses en la ville sainte, et à d'autres besoins du culte. Ainsi l'on a construit un palais pour le Patriarche, qui peut être regardé comme une fondation des décorés de l'ordre du St-Sépulchre, et dans lequel demeure en même temps le clerge, et est installé le séminaire. Une église y est attachée, suffisante pour les cérémonies des grandes fêtes, puisque l'église du St-Sépulchre n'est pas toujours accessible aux latins, pour y officier pontificalement.



OBJECTIONS ET RÉFUTATIONS.

Certains auteurs ont cherché à jeter comme un blâme, sur la manière dont on a accordé autrefois la dignité de chevalier de l'ordre dont nous nous occupons. C'est ainsi que Favin raconte, qu'à cause des besoins des Franciscains, gardiens du Saint Tombeau, ils auraient conféré l'ordre à tous ceux qui le demandaient, sans examiner si le candidat était noble, pourvu qu'il comptat trente zechines d'or au couvent. » De cette manière, ajoute-t-il, la plupart des chevaliers sont des bourgeois faisant trafic, ayant obtenu l'ordre de chevalerie au moyen d'un faux serment, et ne comprenant pas le latin. »

Cette accusation est refutée par Quaresmius, qui soutient, que la véritable noblesse ne provient pas de la naissance, mais de qualités personnelles. Mais en dehors de cette défense, il est positif, que dans tous les cas par nous cités de réceptions de chevaliers au St-Sépulchre, il n'a jamais été question que de personnes, réellement nobles par leur naissance. Plus tard, cela est possible, des personnes d'origine bourgeoise, mais de haute position, ont pu été admises dans l'ordre.

Dans les ordres de chevalerie religieux, la stricte observance de la règle, de n'accepter que des nobles, s'était aussi peu à peu ralentie, et l'on y recevait des bourgeois. Raison de plus pour déroger à la coutume ancienne concernant l'ordre du St-Sépulchre. Le but de l'ordre serait manqué du reste, si l'on s'y était tenu rigoureusement. Il était: de récompenser des pélerins de leur piété, de faire renaître l'intérêt qu'il faut porter aux Lieux Saints, et de rappeler en la mémoire les Saintes entreprises en faveur des contrées sanctifiées par les pas et la mort de l'Homme-Dieu. S'il avait fallu se borner à ne conférer la dignité chevaleresque du St-Sépulchre qu'aux nobles se rendant en Terre Sainte, le nombre des décorés serait sans doute resté bien minime.

Il n'est guère vrai, qu'on ait accordé l'ordre, comme s'il s'agissait d'un objet à vendre, et qu'un chacun pouvait obtenir à prix fixe, sans qu'on s'occupat de ses titres ou de sa position. Loin de là, il fallait que celui qui reçevait l'ordre, produisit des témoignages écrits et dignes de foi, avant d'être admis, et le cas s'est vu plus d'une fois, que des hommes méritoires ont été refusés, puisqu'on doutait de la véracité de leurs papiers.

Cependant, comme il n'était pas toujours possible de vérifier les titres des étrangers, qui désiraient être admis à la dignité, on leur fit prêter serment, pour ce qui regarde leur naissance et leur position sociale. C'est là le dernier moyen, et qui déchargea en même temps le gardien de toute responsabilité.

De nos jours aussi quelques auteurs ont cherché à ravaler l'ordre, en soutenant, que celui qui sait se mettre en communication avec la chancellerie du Patriarche de Jérusalem, peut obtenir le diplôme de chevalier de l'ordre du St-Sépulchre, en se conformant à certaines formalités.

Cette accusation est toujours dénuée de fondement. Aujourd'hui comme autrefois, pour être admis dans l'ordre, il faut produire des lettres de bon témoignage, et avoir des recommandations de son chef spirituel paroissial, et du chef diocésain. Même pourvues de ces lettres, plusieurs personnes ont été refusées ces derniers temps, et la chancellerie de Jérusalem ne leur a pas voulu octroyer un diplôme, pour l'obtention duquel toutes les formalités requises avaient été remplies.

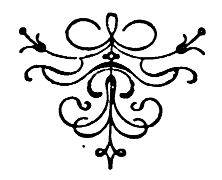
On a aussi prétendu, que des personnes non Catholiques auraient été admises dans l'ordre, par les gardiens des Franciscains. Cette accusation n'a aucune apparence de vérité. L'on ne pourra jamais, sans preuves bien certaines, croire, que les gardiens aient ainsi abusé de leur pouvoir et de leur prévilége, afin de toucher quelques pièces d'or. La haine seule peut faire inventer de pareilles calomnies, qui n'ont aucun fond de vérité.

On a au contraire des exemples, que l'ordre a dû être refusé à des protestants qui s'étaient rendus méritoires, et auxquels on l'aurait sans cela volontiers conféré, puisqu'il est strictement défendu, de recevoir des personnes ne professant pas la religion Catholique.

Ajoutons, qu'autrefois, des prévilèges assez étendus étaient attachés à la dignité de l'ordre du St-Sépulchre.

Les chevaliers avaient le pas sur tous les autres chevaliers, excepté sur ceux qui portaient la Toison d'or, — il pouvaient légitimer des enfants naturels, changer les noms de baptême et conférer des armoiries, — ils avaient le droit de nommer des notaires, — ils osaient jouir, même étant mariés, de bénéfices ecclésiastiques, — ils étaient libres de réquisitions, et n'avaient pas à payer de droits de barrières, de bière, de vins et d'autres denrées alimentaires, — ils pouvaient couper de leur sabre la corde du pendu, qui se trouvait au gibet le long de la route, et le faire enterrer; — ils avaient le droit de porter la soie et le velours, comme les autres chevaliers et les docteurs.

Ces droits, on le sait, se sont perdus comme la coutume de recevoir les chevaliers sur le Saint Tombeau. Les temps ont changé, les us des siècles passés ont dû suivre le torrent qui emporte tout, la vertu et le bien exceptés, qui aujourd'hui restent ce qu'ils étaient sous nos aïeux : l'espoir et le moyen unique sur lequel nous devons fonder notre gloire éternelle.



tatis terrore perculsum, ad foedus sibi ignominiosum, eidem vero Ordini, et Fidei Catholicae gloriosum percutiendum, et Pensionem tributariam, nummum auri quadraginta millium exoluendam, donec in eorum potestate quietus degeret, compulerunt; ipsorumque suasu, eo ipso Germani pauore intercedente, Tyrannus ipse, quosdam Captiuos diuersi generis, a seruitutis iugo liberauit; Classesque duas continuis Aestatibus, in Christicolas, et Latinos, ab eo magna impensa instructas, atque paratas; cum iam iam ipsas deducere destinaret; ingentes expensas easdem paruipendens; vt Magistro, et eius Commilitionibus propensior videretur, et morem gereret; intra Helesponti Fauces continuit. Quae profecto illustria facinora, preconio, permagnaque commendatione, et condigno prosequenda praemio existunt.

Nos igitur attendentes, quod Militum, et Fratrum ipsius Hospitalis numerus, pariter, et facultates, ad supportandum tanti Belli Infidelium molem, et illorum tam grandi potentiae resistendum, plurimum tenues existunt; cauendum quoque esse, ne ob virium imparitatem, nephandi hostes, non sine maximo, et pernicioso Chatholicae Fidei dedecore, ac detrimento praeualeant: Pariter et sperantes, quod si Sancti Sepulchri Dominici Jerosolymitani, Ordinis Sancti Augustini; et Militae Sancti Lazari in Bethleem, et Nazareth etiam Jerosolymitanorum Ordinum, ipsorumque Prioratus. Praeceptoriae, et Membra; nec non et Domus de Monte Morillon, dicti Ordinis Sancti Augustini, vulgo dicti Picant, Pictauensis Diocaesis; et alia dependentia ab eis Membra quaecunque, suppressis, et penitus extinctis dictis Ordinibus, et Militia, ac eorum Nominibus, Titulis, atque Dignitatibus, dicto Hospitali Jerosolymitano; pro eius Membris, concederentur, assignarentur; et ex eis, Prioratus, Baiuliuae, et Praeceptoriae, iuxta stabilimenta Hospitalis eiusdem, imposterum regendae ordinarentur; et Personae ad praesens illa obtinentes de illorum Ordinibus praedictis, ad ipsum Hospitale transferrentur; et illum gestarent Habitum, qui in Hospitali geritur, et habetur; ac eiusdem Hospitalis institutis se conformarent, et illius Communi Thesauro, ad instar eorum, qui nunc sunt Fratrum ipsius Hospitalis, pro perferendis illius oneribus, opportuna subsidia de eorum Ecclesiasticis prouentibus, annis singulis exhiberent: Exinde profecto numerus Fratrum, et facultates dicti Communis Thesauri, tantum incrementum susciperent, quod Magister, et Fratres ipsi, non solum eorum Infidelium potentiae, et oppressionibus resistere, sed illos inuadere, Diuina fauente Clementia, cum aliorum Fidelium auxilijs, durante praesertim Petro Magistro praefato, in cuius magnanimitate, et singulari prudentia, suis robustissimis Commilitionibus succincto, plurimum confidimus; occupatas ab eisdem Terras, Insulas, et Loca plurima, in Orientis Partibus, recuperare, et Fidei Catholicae Cultoribus replere possent; et eorumdem, qui sic supprimerentur Ordinum Prioratus, Praeceptoriae, et Membra, Magistri, et Fratrum praedictorum, quorum Ordo, Deo gratus, et Christi Fidelibus plurimum est acceptus directione; laudabilis reformationis votiuae, successibus congratularentur.

Ac volentes eiusdem Fidei opportunitatibus salubriter, vt tenemur, prouidere; habita super his cum Venerabilibus Fratribus Nostris, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalibus infrascriptis, deliberatione matura; de illorum consilio; Sancti Sepulchri Dominici Jerosolymitani, ac Militiae Sancti Lazari in Bethleem, et Nazareth etiam Jerosolymitanorum; Nec non Domus Dei de Monte Morillon, cum eorum iuribus, et proprietatibus, etiam de quibus fit mentio; Bethleem, Nazareth, et Domus Dei, vel alij Ordines, etiam si per se distincti non essent; sed aliorum Ordinum Membra; tamen ipsa cuiusuis pertinentiae, a suis Ordinibus, auctoritate Apostolica separantes, Ordines praedictos, et eorumdem Ordinum, et Militiae Archiprioratus, Prioratus, et Magistratus Generales, ac in eorumdem Ordinum Prioratibus, Praeceptorijs, Domibus, et Membris, illorum, quibus denominantur nomina, et dependentia, ac pertinentia, omnino supprimimus, et extinguimus; illaque omnia, et singula per vniuersum Orbem existentia, et constituta; quorum nomina, fructus, redditus, et prouentus pro expressis habemus; dicto Hospitali Sancti Joannis Jerosolymitani, pro illius Membris, et dictam

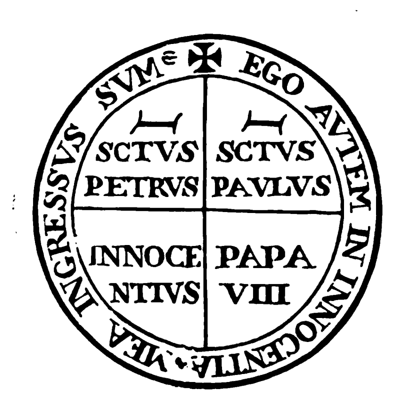
Domum expresse pro Membro Prioratus Aquitaniae dicti Ordinis; de similibus consilio, et auctoritate, vnimus, incorporamus, concedimus, et assignamus; et Personas suppressorum Ordinum eorumdem, ab illorum Regularium Institutorum obseruatione; exceptis tribus substantialibus Votis, per eos forsan emissis, et Habitus eorumdem suppressorum Ordinum gestatione; de eisdem consilio, et auctoritate, absoluimus: et ad Hospitale ipsum, et illius Ordinem transferimus, Et volumus, vt de caetero, illum gestent Habitum, qui per Fratres dicti Hospitalis geritur, et habetur; ac illius Regularibus Institutis se conforment; et tam qui in Titulum, quam qui in Commendam inpraesentiarum illa obtinent; ad aliorum Fratrum dicti Hospitalis instar; iuxta Magistri, et Fratrum praedictorum, aut ab eis auctoritatem Habentium, prouidam moderationem, pro temporis qualitate, de eorumdem Membrorum, quae sic obtinuerint, prouentibus, communi Thesauro praedicto, suffragia, et onera exhibeant annuatim; et Magistri, et Conuentus praedictorum mandatis obtemperent, nec quouis modo clam, vel palam, illi, qui huiusmodi Prioratus, Beneficia, aut Loca dictorum Ordinum suppressorum tenent, eis cedant aut renuncient, vel de his donationem faciant, absque expresso consensu, licentia, auctoritate Magistri, et Conuentus praedictorum.

Quod si secus fecerint, irritum, et inane, quod factum fuerit, et nullius roboris esse decernimus. Et nihilominus, poenam priuationis Beneficiorum, et Excommunicationis latae sententiae, eo ipso incurrere censeantur: Plenam Magistro, et Conuentui praefatis, ac Habentibus ab eis potestatem, ex eisdem sic suppressorum Ordinum Prioratibus, Domibus, Praeceptorijs, et Membris huiusmodi; a Prioratus, Baiuliuas, et Praeceptoris, adinstar aliorum Membrorum dicti Hospitalis; et de Domo Dei de Monte Morillon, cum suis Pertinentijs, ipsius Prioratus Aquitaniae, et eiusdem Hospitalis, et non alterius Prioratus, Auctoritate Nostra ordinandi; et cum pro tempore vacauerint, de eisdem disponendi, concedentes, praesentium tenore, facultatem: Atque decernentes, Prioratus, Domos, Praeceptorias, et Membra suppressorum Ordinum huiusmodi, dicti Hospitali, vt praefertur, applicata, et illa nunc, et pro tempore obtinentes, Priuilegijs, Fauoribus, et Indultis, quibus alia eiusdem Hospitalis Membra, et Fratres potiuntur, et gaudent; vti, potiri et gaudere posse, et debere; et in his, quae Hospitali et Membris eius, ac illa obtinentibus concederentur in posterum, pari modo includi. Irritum quoque, et inane quicquid super his a quoquam, quauis auctoritate, scienter, vel ignoranter contigerit attemptari.

Et nihilominus, omnibus, et singulis in Dignitate Ecclesiastica constitutis Personis, et Cathedralium Ecclesiarum Canonicis, ac Ordinariorum Locorum in Spiritualibus Generalibus Vicarijs, et Officialibus, quos desuper pro parte Magistri, et Conuentus praedictorum, vel Dilectorum Filiorum Guidonis de Blanchefort, Prioris Prioratus Aluerniae, ac Joannis Kendal Turcopilerij dicti Hospitalis Oratorum, pro non nullis arduis negotijs ad Nos destinatorum requiri continget; de similibus consilio, et scientia, per se, aut alium, vel alios, praemissa, vbi, quando et quoties expedire cognouerint, solemniter publicantes, ac eis super his efficacis defensionis praesido assistentes, faciant auctoritate nostra, translatas ad ipsum Hospitale suppressorum Ordinum praedictorum Personas, in Habitu, et Regularium Institutorum dicti Hospitalis obseruantia, Fratribus eiusdem Hospitalis se conformare, et eorumdem Magistri, et Conventus, ac ipsorum Officialium, adinstar aliorum dicti Hospitalis Fratrum obtemperare mandatis; et eiusdem Hospitalis vsus, mores, Stabilimenta, Statuta, et Consuetudines obseruare; et tam illos, quam qui inpraesentiarum aliqua ex dictorum suppressorem Ordinum Membra in Comendam obtinent; aut qui in vim praesentis Vnionis, in futurum obtinebunt; ad respondendum de illorum prouentibus dicto Communi Thesauro, aut illis, qui assignata fuerint, debite satisfaciant, Et onera, ac pensiones reseruatas, seu imposterum reseruandas, iuxta moderationem desuper pro tempore factam, aut faciendam, vt praefertur, eadem auctoritate compellant.

Contradictores per Censuram Ecclesiasticam, appellatione postposita, compescendo: Inuocota ad hoc, si opus fuerit, auxilio Brachij saecularis. Non obstantibus Constitutionibus, et Ordinationibus Apostolicis, ac Ordinum, ac Militiae praedictorum, inramento etiam, et Apostolica Confirmatione, vel quauis firmitate alia roboratis Statutis, et Consuetudinibus, eisdem Ordinibus sic suppressis, concessis per Sedem Apostolicam, Priuilegijs contrarijs quibuscumque. Seu si aliquibus communiter, vel diuisim a Sede Apostolica indultum existat, quod interdici, suspendi, vel excommunicari non possint, per Litteras Apostolicas, non facientes plenam, et expressam, ac de verbo ad verbum de indulto huiusmodi mentionem. Et quia difficile foret praesentes Litteras ad singula Loca, in quibus necessariae erunt, defere; Volumus, quod earum transumptibus, sigillo alicuius Praelati, seu eius Vicarij Ecclastici munitis, et manu publici Notarij subscriptis, eadem prorsus Fides adhibeatur; quae adhiberetur eisdem Originalibus Litteris, si essent exhibitae, vel ostensae.

Nulli ergo omnino hominum liceat hanc Paginam nostrae separationis, suppressionis, extinctionis, vnionis, incorporationis, concessionis, assignationis, absolutionis, translationis, constitutionis, et voluntatis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare praesumpserit; indignationem Omnipotentis Dei, ac Beatorum Apostolorum Petri, et Pauli se nouerit incursurum. Datum Romae, apud Sanctum Petrum, Anno Incarnationis Dominicae, millesimo, quadringentesimo, octuagesimo nono; quinto Kalendas Aprilis; Pontificatus Nostri Anno quinto.



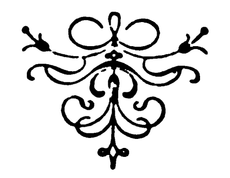
Ego Innocentius Eccles. Cathol. Episc. manu propria.

Ego R. Episcopus Portuensis, et S. Rufinae. S. R. E. Vicecancell. manu propria.
Ego Oliuerius S. R. E. Card. Episc. Sabinen. Neapolit. Archipisc. manu propria.
Ego Marcus S. R. E. Card. Episcopus Praenestin. Aquileien. Patriarcha, manu propria.
Ego Julianus Episc. Ostiensis, S. R. E. Card. S. Petri ad Vincula, manu propria.
Ego Joannes Episc. Albanen, S. R. E. Card. Andegauen. Galliae Protector, manu propria.
Ego G. Tit. S. Mariae in Transtyberim, S. R. E. Presbyter, Card. manu propria.
Ego Hieronimus Tit. S. Grisogoni, S. R. E. Presbyter Card. manu propria.
Ego Do: Tit. S. Clementis, S. R. E. Presbyter Card. manu propria.
Ego Petrus Tit. Sancti Sixti, S. R. E. Presb. Cardinalis manu propria.
Ego Joannes de Comitibus, Tit. Sancti Vitalis, S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ego Joannes Jacobus Tit. S. Steph. in Coelio Monte, S. R. E. Presb. Card. manu propria.

Ergo L. Tit. Sanctae Susannae, S. R. E. Presb. Card. Bene : manu propria.
Ergo A. Tit. SS. Joannis, et Pauli S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ergo A. Tit. Sanctae Anastaciae, S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ergo Petrus de Fuxo, Sanct. Cosmae, et Damiani, Card. manu propria.
Ergo Raphael Card. Sancti Georgij, S. D. N. Camerarius, manu propria.
Ego Jo : Baptista Cardinalis Sabellus, manu propria.
Ego Joannes Cardinalis Columna, manu propria.
Ego Asc : Maria Card. Sfortia Vicecomes, manu propria.

Hieronymus Balbanus, P. de Pirreria.

Registrata apud Hieronymum Balbanum.



II.

INSTRUCTIO

SACRAE CONGREGATIONIS DE PROPAGANDA FIDE

SANCTISSIME DOMINI NOSTRI

PII PAPAE IX.

AUCTORITATE

CONFIRMATA

PRO REGIMINE PATRIARCHALIS ECCLESIAE HIEROSOLYMITANAE LATINI RITUS.

Sanctissimus Dominus Noster Pius Divina Providentia Papa IX. cum Patriarchalis auctoritatis exercitium Hierosolymis restituendum decrevit, Religionis honorem, Fidei Catholicae in illis regionibus incrementum, majorem denique apud eas gentes Ecclesiae utilitatem sibi proposuit. Id vero ut ex voto contingeret per easdem Litteras Apostolicas in forma Brevis Nulla celebrior sub die 23. Julii hujus anni datas, Sacrae Congregationi demandavit ut accurata fieret instructio, quae normam afferret novo huic rerum ordini apprime accomodatam. Cum itaque S. C. pluries ac mature hac de re deliberaverit, atque omnibus rite perpensis sententiam tulerit : approbatio quoque Sanctitatis Suae eidem accesserit, quae sequuntur capita servanda proponuntur.

I. Guardianus conventus S. Sepulcri, qui Superior pariter existit Custodiae terrae Sanctae, duplici fungebatur munere. Prout enim Regularis Superior, praeest cunctis Fratribus Ordinis Minorum Observantium S. Francisci Custodiae praefatae addictis, quorum alii in Palestina, alii in ceteris Syriae locis, in insula Cypri, atque in Eegypto inferiori degunt. Cum tamen Syria atque Aegyptus peculiares habeant pro Latinis Vicarios Apostolicos, qui missionem illarum curam gerunt : deficientibus in Palestina et Cypro Episcopis Latinis ac Vicariis Apostolicis; loco eorum erat idem Custos atque ea de causa plures quoque facultates pro missionem regimine oppertunas obtinebat. Ad praefatas proinde Palestinae ac Cypri regiones pro Latinis patet modo Patriarchae Hierosolymitani auctoritas, cum Vicariorum Apostolicorum Syriae atque Aegypti jurisdictio integra Servetur : Superior vero seu Guardianus conventus S. Sepulcri fratribus omnibus Custodiae addictis, ac per praefatas regiones disseminatis veluti Moderator Regularis praeesse pergat.

II. In suo gerendo munere Patriarcha sacros canones, juris communis regulas, eas praesertim quae in Concilii Tridentini decretis ejusdemque explicationibus continentur, et ipse sectetur; utque ab aliis custodiantur diligenter curabit.

III, Vacante quavis de causa Sede Patriarchali, Vicarius Generalis Patriarchae cum facultatibus Vicarii Capitularis, donec aliter per Apostolicam Sedem provisum fuerit, Hierosolymitanae Ecclesiae et antedictae regioni universae praeerit.

IV. Ex adnotatis articulo primo, Ecclesiae regimen in Palestina et Cypro ad Patriarcham pertinet: Guardianus vero S. Sepulcri non est nisi Superior Regularis Custodiae Franciscalium : is proinde

haud amplius facultates obtinet quae eidem veluti Superiori Ecclesiastico missionum antea deferebantur vt Constitutionum Romanorum Pontificum, vel Decretorum Sacrae Congregationis, vel alia demum quacumque ratione.

V. Quod ad facultatem spectat Sacramentum Confirmationis administrandæ, praesente Patriarcha intra suae jurisdictionis limites supra constitutos, idem, decernitur quod num. 4. de reliquis facultatibus est sancitum: absente vero Patriarcha sacramenti hujus conferendi potestas Custodi relinquitur.

VI. Item relate ad Pontificalium usum, quo potiebatur Custos; donec aliter decretum non fuerit, Patriarcha absente, pro consuetis tantum functionibus eadem obire ipsi licebit: praesente vero Patriarcha, eoque impedito, ut praestare id valeat, licentiam ab illo consequi Custodem oportebit.

VII. Quod vero spectat electionem Custodis seu Guardiani terrae Sanctae et confirmationem ejusdem obtinendam, id servetur quod hactenus ad normam Statuti pro Custodia terrae Sanctae praestabatur.

VIII. Omnibus pariter in suo robere permanentibus, quae circa Equites S. Sepulcri alias fuerunt sancita, quaeque diligentissime erunt observanda: decretum est gradus hujusmodi collationem privative ad Patriarcham spectare. Ipse vero ea potestate utatur in favorem tantum illorum, qui vitae integritate praestiterint, bene de Religione fuerint promeriti, aliaque prae se ferant requisita ad honorem illum obtinendum. Subsidia tamen quae ab Equitibus suppeditantur in capsam Eleemosynarum pro oneribus terrae Sanctae de more conferantur.

IX. Parochi et Regulares quicumque ritus Latini in Palestina et Cypro ea ratione cum Patriarcha se gerant, prout jure communi Parochorum et Regularium officia determinantur relate ad Episcopos, quatenus etiam pro nonnullis causis hi Apostolica Delegatione instruuntur.

X. Id peculiariter constitutum intelligatur tum relate ad Fratres Minores S. Francisci, qui Regularem provinciam seu Custodiam inibi efformant, tum relate ad Fratres Carmelitas Excalceatos, qui Ecclesiam habent in Monte Carmelo, et curam animarum gerunt in oppido Caifae; parique ratione Patriarchae subiiciantur Missionarii Apostolici ex utraque Regulari familia, vel alii quicumque intra limites antedictarum regionum, qui sacro vacant ministerio.

XI. Pro Paroeciis, quas Regulares obtinent sive Fratres Minores sive Carmelitae, Superior Regularis familiae tres idoneos viros Ordinario proponet, ex quibus ipse (quatenus idoneum inter illos repererit) Parochum seliget.

XII. In removendis Parochis, et generatim Regularibus a sacri ministerii exercitio, idem servetur quod s. m. Benedictus XIV. decrevit in sua Constitutione Firmandis, magisque declaravit in altera Apostolicum Ministerium pro Anglicanis Missionibus.

Nimirum 1. jus cumulativum existit tam in Ordinario, quam in Superiore Regulari animadversendi in Regulares, qui curam animarum et sacramentorum administrationem habent. 2. Dissidente Ordinario a Superiore Regulari, prioris sententia debet praevalere. 3. Utrique licet a parochiali munere praefatos Regulares amovere secluso debito causam alteri patefaciendi. Urbanitatis tamen officia serventur, nec umquam fiat ut idoneis pastoribus paroeciae destituantur, quod Ordinario et Regulari Superiori cordi imprimis esse debet.

XIII. Patriarcha valeat Pontificalia aliasque functiones libere exercere in omnibus Ecclesiis Regularium Latini ritus in Cypro et Palestina: Regulares vero Ecclesiis addicti eidem adsistant, ac sacra utensilia atque indumenta praebeant, in urbe praesertim Hierosolymitana, ea ratione qua Ecclesiae Cathedralis Capitulum praestat cum Episcopo, donec aliter provisum non fuerit.

Haec omnia Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa IX. probavit, proindeque ad praefati Apostolici Brevis normam ab omnibus erunt exactissime observanda, quibuslibet non obstantibus Constitutionibus, Decretis, Statutis, Consuetudinibus etiam speciali mentione dignis, iis enim amplissima forma Sanctitas Sua derogatum voluit. Quod peculiariter intelligatur de litteris s. m. Benedicti XIV. In Supremo Militantis Ecclesiae solio, et s. pariter memoriae Gregorii XVI. In Supremo Episcopatus ac demum Sanctitatis Suae Romani Pontifices, quibus omnibus derogatum existit, quatenus novis hisce praescriptionibus repugnent, firmis tamen quoad reliqua permanentibus.

Datum ex aedibus S. Congregationis die X. Decembris anni MDCCCXLVII.

Jacobus Philippus Card. Fransoni Praefectus.

Alexander Barnabò Pro-Secretarius.

III.

ORDO

praeficiendi Equites SS. Sepulchri D. N. J. C.

Ante omnia Eques ordinandus ad devotionem se praeparet, ut valeat percipere gratiam officii sacrae Militiae, ac praemissa Confessione auditaque Missa et percepta s. Communione, intromittatur in Capellam SS. Sepulchri, et statim a fratribus in dicto sacro loco congregatis, dicatur totus Hymnus: Veni Creator Spiritus etc. usque ad finem. Postea:

V. Emitte Spiritum tuum et creabuntur. R. Et renovabis faciem terrae.

V. Domine, exaudi orationem meam. R. Et clamor meus ad te veniat.

V. Dominus vobiscum. R. Et cum Spiritu tuo.

Deinde interrogatus a Rmo. P. Guardiano:

Quid quaeris? R. Eques flexis genibus: Quaero effici Eques SS. Sepulchri D. N. J. C.

Interrogationes. Cujus conditionis es? R. Nobilis genere et ex parentibus generosis natus.

Habesne unde possis honeste vivere et hujus sacrae Militiae dignitatem conservare?

R. Habeo Dei gratia bonorum meorum sufficientem copiam, quibus dignitatem, statumque militarem Equitis sustentare possum.

Esne paratus corde et ore promittere et jurare, imo et pro posse militaria instituta, quae hic sequuntur, servare? Respondeat Miles: Proponantur.

Tunc Guardianus dicit:

1. Miles SS. Sepulchri D. N. J. C. quotidie habita opportunitate, sacrosanctae Missae sacrificio debet interesse in memoriam illius sanctissimi corporis, cujus ad hoc Sepulchrum quoque die, pro muneris debito, custodiam adhibere teneretur, si posset.

2. Quoniam communi animi dolore tanti thesauri possessione privamur, sacrae hujus Militiae expostulat ratio, ut cum bellum universale contra infideles, maxime pro recuperatione Terrae Sanctae demandatur, si ipse Miles personaliter adesse non posset, saltem virum aliquem idoneum suis expensis mittere tenetur.

3. Occasione tam gravi non solum bona temporalia debet pro Christi Dei nostri gloria et Ecclesiae suae sanctae exaltatione tradere; verum et pro fidei Catholicae dilatatione tenetur proprium corpus exponere, vitamque profundere, si opportuerit.

4. Sui muneris est etiam, sanctam Dei Ecclesiam protegere ejusque Praelatos ac fideles ministros ab infidelibus, haereticis et schismaticis et a persecutoribus, quoad est, defendere.

5. Similiter injusta bella, turpia stidendia, lucra mala, hastiludia, duellum et hujusmodi diaboli studia, nisi causa militaris exercitii, et omnino devitare tenetur.

6. Insuper pacem et concordiam inter Christianos Principes et Christifideles, toto cordis affectu procurare bonumque Reipublicae quaerare et conservare debet, Viduas et orphanos defendere, juramenta execrabilia, perjuria, blasphemias, rapinas, usuras, sacrilegia, homicidia, ebrietates, loca suspecta et personas infamas, atque vitia carnis totis viribus vitare et tanquam pestem cavere, imo apud Deum et homines, quantum humana fragilitas patitur, irreprehensibilem se exhibere et non verbis, sed opere et veritate debet semper se tanto honore dignum commonstrare, Ecclesias frequentando, divino cultui serviendo, Deumque super omnia et proximum sicut te ipsum diligendo.

Haec sunt hujus sacrae Militiae instituta servanda.

Respondeat Miles. Ego quidem sum paratus, corde et ore, haec omnia non tantum jurare, verum Deo adjuvante servare et facere toto tempore vitae meae.

Deinde juret, et in Manibus Rmi. P. Guardiani faciat Professionem dicendo: Ego N. profiteor, et promitto Deo omnipotenti et Jesu Christo filio ejus ac beatae Virgini Mariae, haec omnia pro posse ut bonus et fidelis Christi Miles observare.

Professione facta Rms. P. Guardianus ponat dexteram super caput ejus dicens:

Et tu N. esto fidelis et strenuus Miles D. N. J. C. fortis atque robustus Eques sanctisimi ejus Sepulchri, ut cum electis suis militibus in coelesti Curia adscribi et collocari valeas. Amen.

Hoc completo ponit Rms. P. Guardianus in manibus illius calcaria deaurata, quae dum ipse accipit et pedibus apponit, dicit Rms. P. Guardianus:

Accipe calcaria adjutorii in salutem, ut cum his sanctam hanc civitatem calcare, circuire et SS. Sepulchri custodiam adhibere libere possis et valeas. Amen.

Postea Rms. P. Guardianus nudatum Gladium ipsi Militi porrigit, dicens:

Accipe N. sanctum gladium in nomine Patris † et Filii † et Spiritus sancti †. Amen — eoque ad sanctae Dei Ecclesiae et tuimet defensionem, quin imo et ad confusionem inimicorum Crucis Christi ac fidei christianae propagationem semper utaris; sed cave ne eodem aliquem injuste laedas, quod ipse praestare dignetur, qui vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum. Amen.

Deinde ense in vaginam deposito, eo ipso a Rmo. P. Guardino cingitur Miles dicendo:

Accingere N. gladio tuo super femur tuum potentissimi : in nomine Domini nostri Jesu Christi, et attende, quod sancti non in gladio, sed per fidem vicerunt regna.

Gladio igitur accinctus novus Milis et Eques surgit, et eumdem de vagina eductum Rro. P. Guardiano reddit postea statim genua flectit, et caput magna cum reverentia et devotione supra sanctissimum Christi Sepulchrum inclinat, et tunc a Rmo. P. Guardiano ordinatur, ter ipso evaginato gladio in modum Crucis ejus Scapulas leviter percutiendo his verbis:

Ego constituo et ordino N. Militem et Equitem sanctissimi Sepulchri Domini Nostri Jesu Christi — in nomini Patris † et Filii † et Spiritus sancti † Amen. Osculatur hic Equitem in fronte.

Deinde ei torquem auream cum pendenti Cruce ad collum imponit dicens:

Accipe N. torquem auream cum pendenti cruce D. N. J. Ch. ut tali munitus dicas semper, per signum Crucis de inimicis nostris libera nos Deus noster. Amen.

Tunc ordinatus Eques omnia ornamenta restituit, statimque fratres incipiunt Hymnum dicendo:

Te Deum laudamus etc. quo finito Rms. P. Guardianus dicat Antiphonam : Exurgat Deus et dissipenter inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus.

V. Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis.

R. A templo sancto tuo, quod est in Jerusalem.

V. Domine exaudi orationem meam.

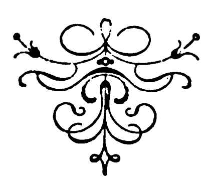
R. Et clamor meus ad te veniat.

V. Dominus vobiscum. R. Et cum spiritu tuo.

Oremus. Domine Deus exercituum, qui in tuorum Militum numerum hodie pro sanctissimi sepulchri custodia fidelem hunc famulum tuum N. per manus nostras in terris aggregare dignatus es : praesta, quasumus, ut ipse per Angelorum mysteria in coelis triumphanti Militiae adscribi meretur. Per Dominum nostrum etc. Amen.

V. Dominus vobiscum. Et cum spiritu tuo.

V. Benedicamus Domino. R. Deo gratias.



mum ipsius moderatorem et magistrum constituit Hierosolymorum Patriarcham Latini ritus, facta et facultate, ut quos huic sacrae militiae idoneos dignoscerit, eos SS. Sepulcri Equites crearet, armaret, et institueret, eisque patentes litteras traderet sigillo ex cera alba confecto munitas, prout in suis litteris et diplomatibus Hierosolymitani Reges uti consueverunt. Verum, proh dolor! capta iteram ab infidelibus Hierosolyma, el pastore una cum grege exulare coacto, sacrorum etiam Equitum Ordo labescere, et pene extingui visus est: unde omnimode facta est vidua domina gentium, et ex omnibus charis ejus jam nullus erat ei solatium praebiturus. Dominus tamen in moestitudine positam aliquantulum, ut ei placuit, consolatus est, cum Roberti devotissimi utriusque Sicilae Regis animum in illud compulit, ut SS. Redemptionis Loca ab Aegypti Sultano pro viribus compararet. Quod quidem, ut laudatus Princeps, Clemente V. Petri cathedram tenente, non sine difficultate magnisque sumptibus obtinuit, SS. Locorum custodia Seraphici S. Francisci Ordinis Fratribus commendata fuit; facta eis potestate, ut tum in celeberrimo Monte Sion, tum in omnium sanctissima Dominicae Resurrectionis Basilica commorarentur. Quocirca SS. D. Alexander Pp. VI. anno 1496 ad servandam non solum Equestris hujusmodi Ordinis memoriam, verum etiam ad augendam fidelium erga Sepulcrum Domini religionem, eorumque animos ad SS. Locorum recuperationem vehementius excitandos per sacrati Montis Sion Guardiano (hoc est totius Terrae Sanctae tunc Praesidi, et ejus Vicario), eorumque successoribus pro tempore existentibus, ejusmodi S. Sepulcri Equites ut olim creare et instituere benigne indulsit. Quam facultatem postea SS. Pp. Leo X. aliique summi Pontifices praefatum S. Francisci Ordinem de SS. hisce Locis tam praeclare meritum speciali favore prosecuti apostolicis Bullis et Constitutionibus confirmarunt. Verum Patriarchali Hierosolymorum Ecclesiae feliciter restituto Pastore, ut nuper SS. D. N. PII, Papae IX. Gratia et sollicitudine contigit, decretum est ut ad Patriarcham ipsum, prout antiquitus mos erat, hujusmodi Equitum SS. Sepulcri creatio et institutio iterum deferretur. Quamobrem Nos, quos licet immeritos ad hujus patriarchalis Cathedrae sublimitatem divinae misericordiae munus evexit, te dilectissimum in Christo *Dominum ...... natione ...... attentis tum tuae conditionis dignitate, tam tua erga D. O. M. ejusque Sanctam Ecclesiam religione ac Studio, tum demum erga SS. haec nostrae Redemptionis monimenta commendabili pietate, de quibus omnibus haud dubia Nobis praebuisti documenta in praefatum Equitum SS. Sepulcri insignem Ordinem accenseri ejusque insignibus exornari dignum existimantes, te, die ut infra, SS. Sepulcri Equitem creavimus, instituimus, nominavimus, insignivimus, armavimus ac condecoravimus, tibique, in persona Procuratoris tui, torquem auream cum pendente ad collum Cruce de more solemniter imposuimus*, utpote per praesentes litteras ita a nobis condecoratum, insignitum, erectum et armatum nominamus, declaramus, et publicamus cum singulari potestate ipsius militiae stemmata ad collum appensa tam publice quam private deferendi, et iisdem pro insignibus utendi; necnon omnibus privilegiis, indultis, gratiis, exemptionibus et praerogativis, quibus caeteri ejusdem Equestris Ordinis Equites gaudent, vel in posterum gaudebunt, perfruendi. In quorum omnium et singulorum fidem hoc Diploma manu nostra subscriptum ac pendenti sigillo majori Resurrectionis Dominicae, ex alba cera confecto, munitum, expedire decrevimus. Vale, Deusque pro defensione et exaltatione SS. Locorum suum tibi praestet auxilium.

Datum Hierosolymis ab Aedibus Patriarchalibus die ..... mensis ..... anno millesimo octingentesimo sexagesimo .....

† *J. Patriarcha ut supra (manu propria).*

De mandato Excelmi. ac. Revmi. Domni

....., Cancellarius (manu propria).



V.

LITTERAE APOSTOLICAE

QUIBUS ORDO EQUESTRIS S. SEPULCHRI

HONORIS INSIGNIBUS DECORATUR.

PIUS PP. IX.

Ad perpetuam rei memoriam.

Cum multa sapienter ad Sanctissimae Religionis nostrae utilitatem a Pontificibus Maximis Praedecessoribus Nostris constituta et perfecta sunt, tum illud profecto quod instituendis deferendisque virtuti honoribus et praemiis catholicos homines ad bene de christiana republica merendum in dies magis omni studio inflammarunt. Illorum praeclara exempla Nos intuentes, Apostolici Ministerii Nostri esse duximus, ut curas illuc nostras intenderemus hac praesertim aetate tum scelerum tum magnarum etiam foecunda virtutum, quae splendorem suum longe lateque protulerunt. Hinc nos, qui a primis Pontificatus Nostri annis equestrem Ordinem Pianum Apostolica Auctoritate constituimus, nunc ultro animum ad Ordinem Equestrem S. Sepulchri novo decore augendum ornandumque adiicimus, ex quo nempe non parvum utilitatis fructum catholicae Religioni in sacratis Palestinae regionis terris obventurum esse confidimus. Hic namque Ordo, originis antiquitate commendatus, ac deinceps Praedecessorum Nostrorum auctoritate curisque excultus, ex institutione sua eo potissimum spectat, ut hominum studia ad defendendam et promovendam catholicam religionem in locis terrae sanctae incendantur, eorumque merita debito honoris praemio cohonestentur. Illud enim Nobis ex certa monumentorum fide compertum est, iam inde a saeculo christiani aevi XV. Custodem, (seu uti vocant) Guardianum Religiosae Familiae Minorum Observantium S. Francisci Hierosolymis degentis, in equestrem Ordinem S. Sepulchri, viros optime de religione meritos ex concessione Apostolica adscivisse, atque ex eo tempore iam viguisse leges ac Statuta quaedam generalia quoad praedictos Equites, quae a fel. rec. Benedicto XIV. Praedecessore Nostro Apostolicis Litteris sub plumbo editis anno MDCCXLVI. incipientibus. — In supremo militantis Ecclesiae — renovata sunt, novisque legibus ac praescriptionibus munita. Iam vero Nos eiusdem equestris Ordinis Dignitatem prae oculis habentes, anno MDCCCXLVII. Litteris a Nostra Congregatione Fidei Propagandae datis die X. Decembris et Nostra auctoritate sancitis, de iis opportune statuimus quae ad regimen Patriarchalis Sedis Hierosolymitanae latini ritus pertinebant, eodemquo anno exercitium iurisdictionis latini Patriarchae Hierosolymis restituimus, iisdemque pariter litteris ius instituendi Equites S. Sepulchri ad commemoratum Patriarcham privative transtulimus, adeo ut ipse deinceps uti legitimus equestris eius Ordinis Administrator et Rector delegatione ac nomine Apostolicae Sedis, equestrem dignitatem conferre posset. His vero de administra-

tione et regimine Ordinis Auctoritate Nostra constitutis, intelleximus deinde, nonnulla esse quae ad ampliorem eiusdem splendorem opportune constituenda viderentur. Nuper enim Venerabilis Frater Iosephus Valerga Hierosolymitanae Ecclesiae Patriarcha Latinus exponendum Nobis curavit, quum unicus dumtaxat Equitum gradus in Ordine S. Sepulchri ab origine sit institutus, necessario fieri ut in remunerandis viris optime meritis nullum haberi possit honoris discrimen, quod dispar meritorum ratio, et maioris fastigii dignitas saepe requirunt, atque inde etiam consequi ut, aut paucis idem honor reservari debeat, aut communicata cum pluribus eius gloria, ipse honor apud maiorum meritorum et ordinum homines obsolescere videatur. Quamobrem idem Venerabilis Frater, ut aliquod remedium huic incommodo afferri possit a Nobis postulavit ut equestrem ordinem S. Sepulchri in tres Equitum gradus divideremus. Nos itaque et eiusdem Venerabilis Fratris postulationibus obsecundare volentes, et amplitudini praedicti Ordinis consulere cupientes, tribus Venerabilibus Fratribus S. R. E. Cardinalibus commisimus, ut de re tota cognoscerent, suamque Nobis sententiam significarent. Perspecta autem sententia eorumdem Cardinalium qui Venerabilis Fratris Patriarchae Hierosolymitani postulationibus annuendum censuerunt, Nos rebus omnibus mature perpensis, Auctoritate Nostra Apostolica tenore praesentium statuimus, atque decernimus, ut deinceps Ordo equestris S. Sepulchri tribus omnino constet distinctis Equitum gradibus, nempe, Equitum primae classis, seu Magnae Crucis, equitum secundae classis, seu Commendatorum, et Equitum tertiae classis, qui omnes insigne, quod proprium est Ordinis, distincta ratione pro suo quisque gradu praeferre debeant. Insigne autem Ordinis, ex vetere eiusdem more Crux erit, quae a Godefrido Bulionio, magno illo celebris expeditionis ad recuperandam terram Sanctam duce, nomen habet; Crux nempe aurea encausto sanguinei coloris illita, quae quatuor inter minores aureasque cruces a lateribus haerentes, eodemque encausto illitas praecellit; quae quidem maior Crux ad exclusionem quatuor minorum, eam formam praeseferat, quae potentiata dici solet. Religionis autem ratio postulat, ut nulla huic Cruci a vertice corona imponatur, nempe in memoriam pientissimi illius Ducis qui regium Diadema ibi accipere noluit ubi Christus Iesus spinea corona praecinctus apparuit. Taenia autem, ex qua Crux pendeat, serica erit undati operis, nigrantisque coloris, qualis in hoc Ordine adhiberi consuevit. Primae Classis Equites proprium Ordinis insigne ita deferent, ut e fascia serica praelonga praedicti coloris a dextero humero ad sinistrum latus sustineatur. Concedimus autem, ut qui in hanc classem cooptati fuerint privilegio item polleant gestandi in sinistro pectoris latere magnum Numisma argenteum insigne Ordinis referens ad instar eorum numismatum quae ab Equitibus primae Classis aliorum ordinum aptata sinistro lateri deferri solent. Equites secundae classis, seu Commendatores insigne Ordinis maioris modali eadem ex taenia e collo appensum deferent. Equites demum tertiae classis, insigne ipsum minoris modali ex praedicta taenia pendens sinistro pectoris latere iuxta communem Equitum morem gerant. Quoniam vero Equites S. Sepulchri ex instituto propria veste utuntur albi coloris, ita volumus ut vestis ornamenta pro vario Equitum gradu differant, iuxta schema cuiusque classis proprium quod viris inter equites cooptatis tradetur. Confidimus autem ut praestantes viri ad egregiam operam religioni navandam in locis terrae Sanctae inflammentur, atque omnes qui hisce insignibus decorati fuerint dignitati Ordinis ipsius sua virtute decus ac splendorem adiiciant. Ius eligendi atque instituendi Equites Venerabili fratri Patriarchae Hierosolymitano latini ritus eiusque successoribus item confirmamus, pro certo habentes magno semper in pretio apud omnes praedicti Ordinis dignitatem et amplitudinem futuram, quippe quod ex speciali ipsius Apostolicae Sedis delegatione et nomine eiusdem insignia conferantur. Volumus autem ut idem Patriarcha Hierosolymitanus latini ritus eiusque successor in praedictis insignibus tribuendis eam omnino normam praescriptionemque sequi debeant, quam Auctoritate Nostra sancitam eidem Patriarchae a Secretario Nostro Brevium tradi praecepimus. Haec volumus et statuimus non obstantibus

quatenus opus est Nostrae et Cancellariae Apostolicae regula de iure quaesito non tollendo, nec non dicti Ordinis etiam iuramento confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis et consuetudinibus, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis speciali etiam mentione dignis caeterisque contrariis quibuscumque.

»Datum Romae apud Sanctum Petrum sub annulo Piscatoris die XXIV. Ianuarii MDCCCLXVIII. Pontific. Nostri anno XXII.»

Loco † Signi.

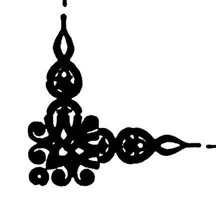
N. Card. Paracciani Clarelli.







INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE
DU
SAINT SÉPULCHRE.



NOTES.

Page 5, 5ᵉ ligne d'en bas, on indique l'an 69 après J. C., comme date, ce qui est une erreur de l'auteur que nous avons suivi, vu que St-Jacques le mineur est mort en 61 ou tout au plus tard en 63.

Page 7, 11ᵉ ligne en bas, ajoutez SEPULCHRI après SANCTISSIMI.

Page 8. Nous laissons l'assertion de Favin, par rapport au métier des armes, exercé par les prêtres, pour compte de cet auteur.

Idem, 14ᵉ ligne, au lieu de *père*, lisez *frère*.

Page 13, 17ᵉ ligne d'en bas, au lieu de *Henri IV*, lisez *Henri VI*.

Page 15, 3ᵉ et 4ᵉ lignes d'en haut. Hemricourt ne parle sans doute ici que d'un baptême métamorphorique, car il va sans dire, qu'un baptême validement administré, ne peut pas être réitéré.

Page 23, 9ᵉ ligne, au lieu de *seront*, lisez *sont*.

Page 24, 7ᵉ ligne d'en bas, au lieu de « St-Dominique », lisez *St-Augustin*.

Page 39, 4ᵉ ligne, au lieu de 1849, lisez 1489.



Quum haec historia nihil visa fuerit continere fidei vel bonis moribus contrarium, imprimi potest.

Ruræmundæ, 23 Decembris 1871.

P. J. HOEFNAGELS,
Can. Sem. Praes., ad hoc delegatus.



Josephus Valerga,

Patriarch von Jerusalem, Großmeister des Ordens vom h. Grabe &c.

Der Orden vom heil. Grabe

von

J. Hermens,

Ritter des K. Preuß. Rothen-Adler-Ordens IV. Classe, des K. K. Oesterr. Franz-Joseph-Ordens, des K. Belg. Leopold-Ordens, des Neap. Ordens Franz I., des Päpstl. St. Sylvester-Ordens, des Ordens v. h. Grabe.

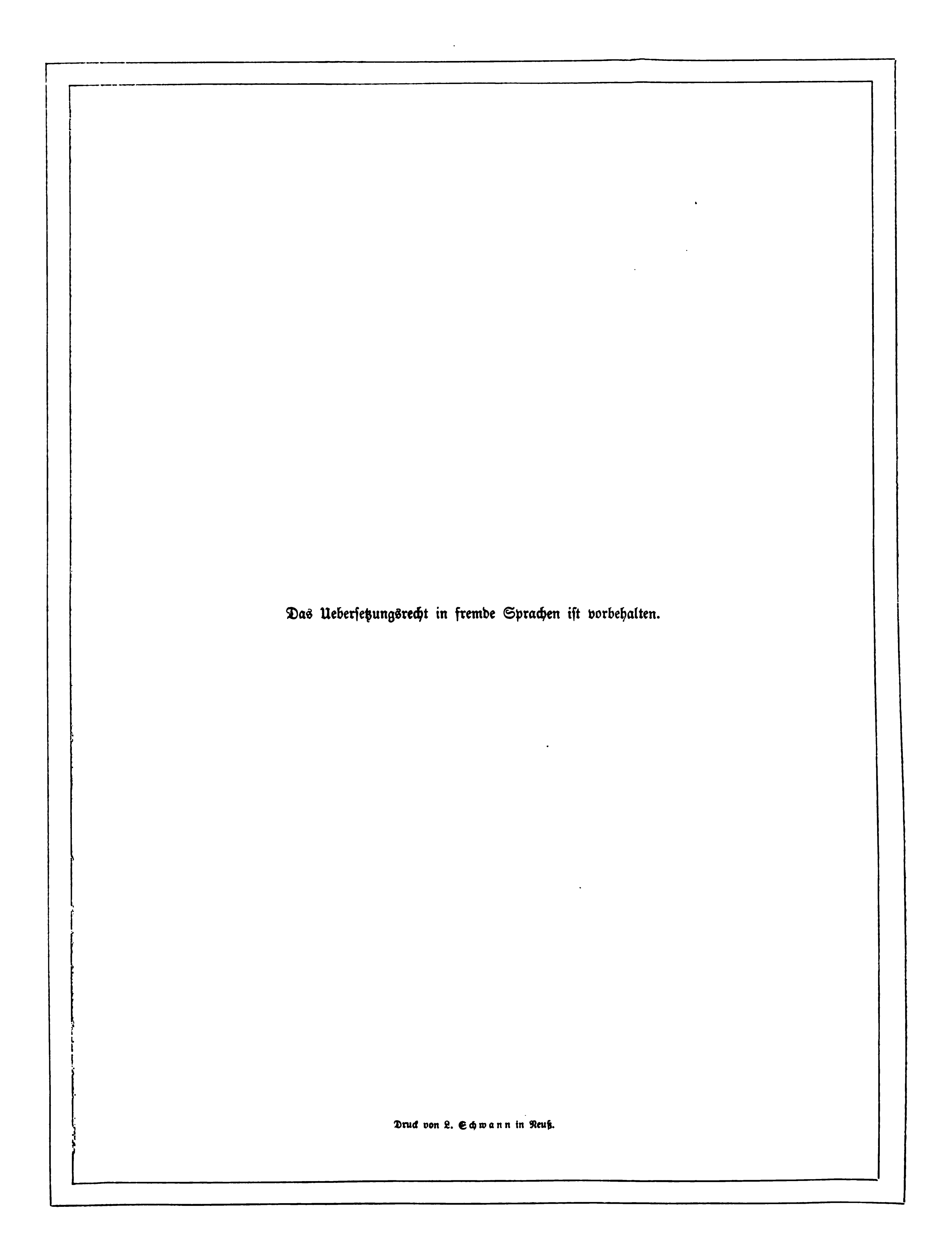
Mit Illustrationen.

II. Auflage.

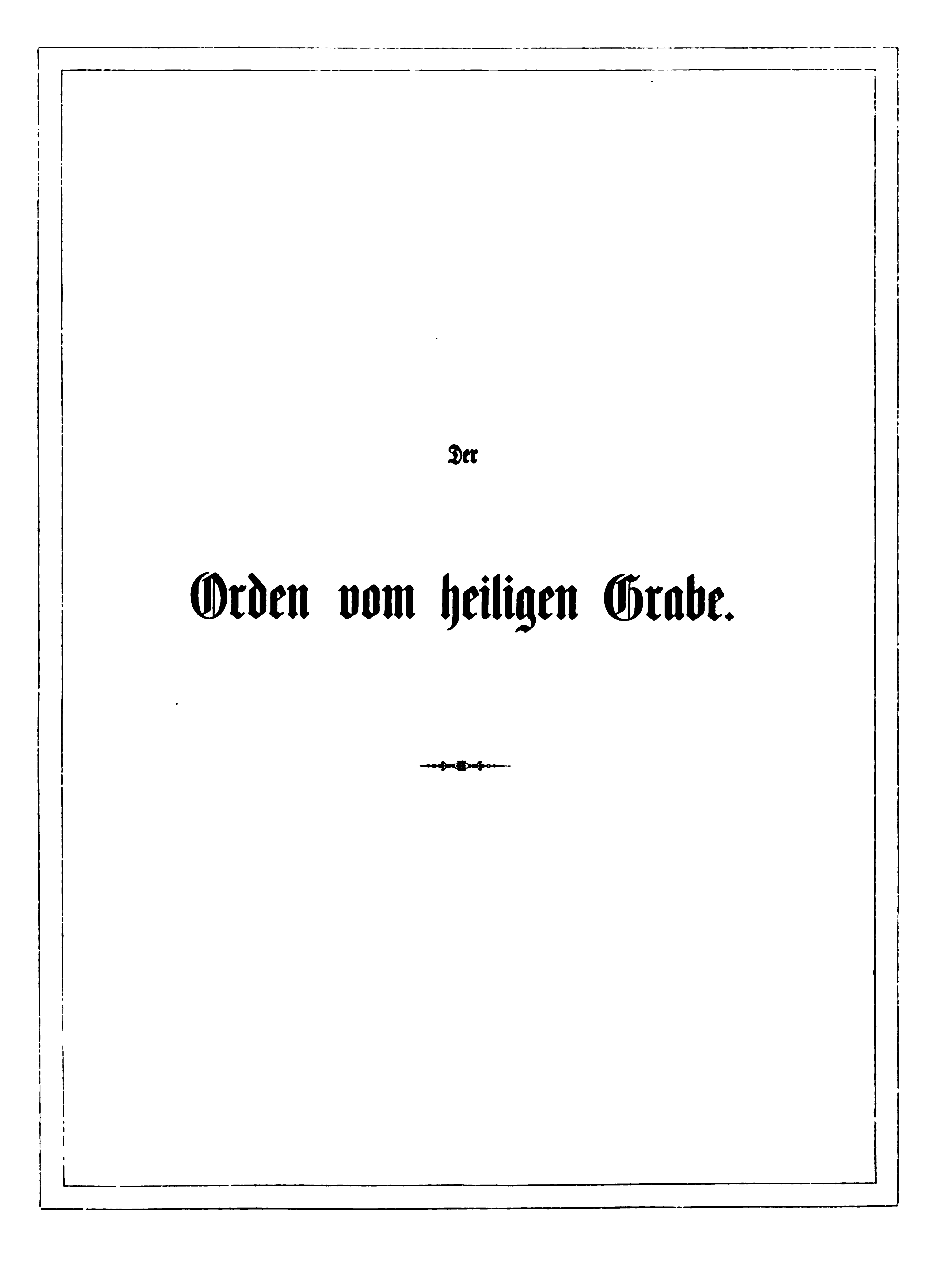
Köln und Neuss.

L. Schwann'sche Verlagshandlung.

1870.

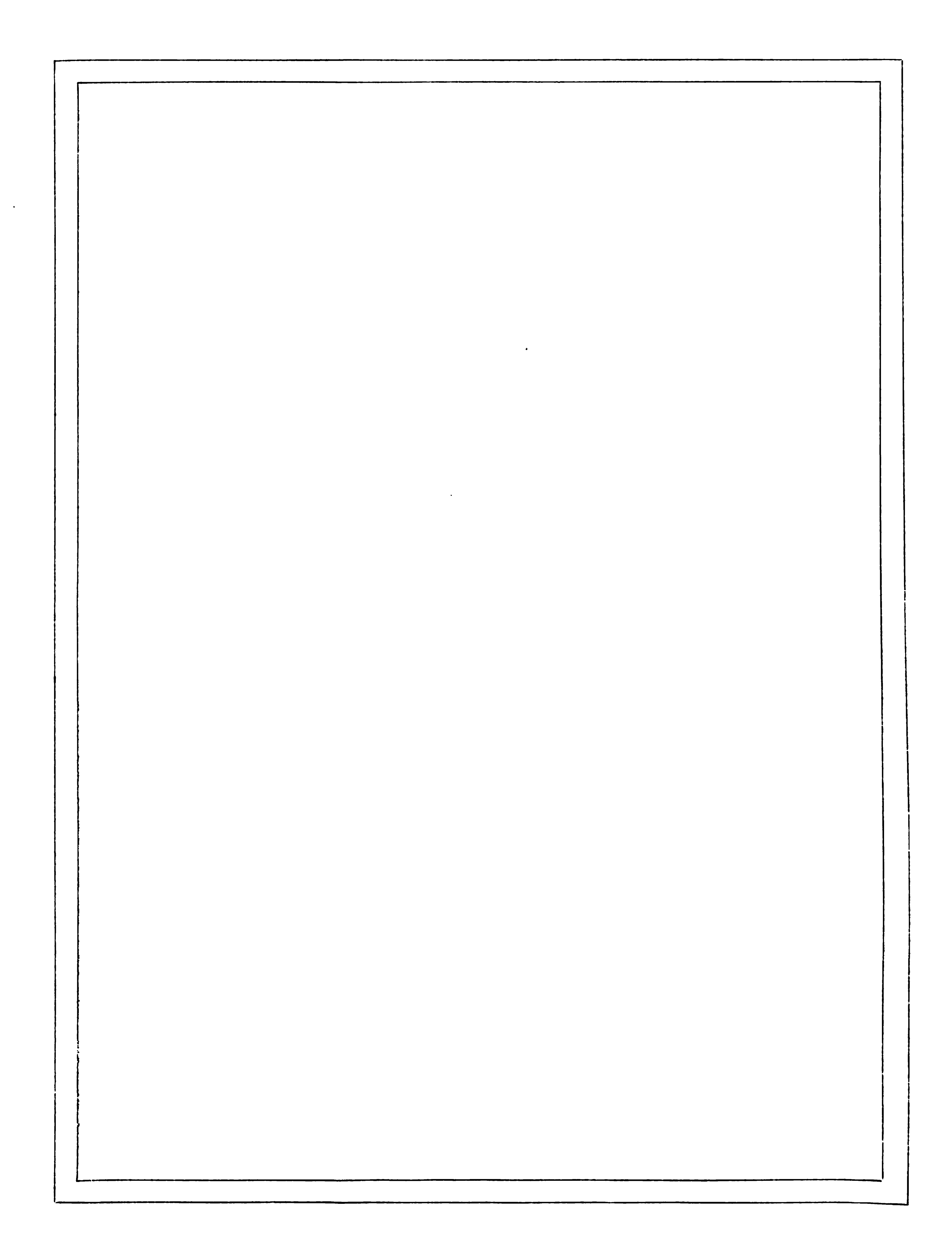


Druck von L. Schwann in Neuß.



Der

Orden vom heiligen Grabe.



Chronologische Uebersicht
derjenigen Werke, in welchen Nachrichten über den Orden vom h. Grabe enthalten sind.

1585. ***J. A. Lonicer, Frankfort.*** Ständ und Orden der h. römischen katholischen Kirchen, darinn aller geistlichen Personen, H. Rittern und dero verwandten Herkommen, Constitution, Regeln, Habit und Kleidung u. s. w. Frankfurt am Mayn 1585. 1 Bd. 4°. Seite 43.

1609. ***Rodolphus Hospinianus,*** De Monachis: hoc est, de origine, et progressu monachatus, ac ordinum monasticorum, equitumque militarium tam sacrorum quam secularium omnium libri VI. Editio secunda. Tiguri 1609. 1 Bd. folium 239.

1609. ***Aub. Miraeus, Bruxelensis.*** Origines equestrium sive militarium ordinum libri duo. Antwerpiae 1609. 1 Bd. 4°. Seite 31.

1613. ***Franciscus Mennenius, Antwerp.*** Deliciae equestrium sive militarium ordinum, et eorundem origines, statuta etc. etc. Coloniae Aprippinae 1613. 1 Bd. 12°. Seite 39.

1620. ***André Favyn.*** Le Theatre d'honeur et de chevalerie, ou l'histoire des ordres militaires etc. avec des figures en taille douce etc. Paris 1620. 2 Bde. 4°. Bd. I. Seite 1594.

1639. ***Franciscus Quaresmius.*** Historica theologica et moralis terrae sanctae elucidatio etc. etc. Antwerpiae 1639. 2 Bde. fol. Bd. I. Lib. II. Cap. 32—66.

1642. ***Jos. Mich. Marquez.*** Tesoro militar de Cavalleria etc, etc. Madrid 1642. 1 Bd. fol. Seite 15.

1650. ***Chr. von Osterhausen.*** Eigentlicher und gründlicher Bericht, dessen was zu einer vollkommenen Kenntnuß und Wissenschaft, deß Hochlöblichen ritterlichen Ordens S. Johannis von Jerusalem zu Malta, vonnöthen. Secunda editio. Augsburg 1650. 1. Bd. 8°. Seite 388 u. 535.

1663. ***Fr. Anselme.*** Le palais de l'honneur etc. etc. Darin l'institution des ordres militaires etc. A. Paris 1663. 1 Bd. 4°. Seite 200.

1668. ***R. P. Andreae Mendo*** de ordinibus militaribus etc. etc. Secunda editio. Lugduni 1668. 1 Bd. fol. p. 6. §. 3.

1672. ***Bernardo Guistiniano.*** Historie, chronologische della vera origine di tutti gl'ordini equestri, e religione cavalleresche etc. etc Venetia 1672. 1 Bd. 4°. Seite 65.

1695. ***Giacomo Bosio,*** Historia della sacra religione et illustrissima militia di S. Giovanni Gierosolimitano. Terza impressione. In Venitia 1695. 3 Bde. fol. t. I. pag. 153 E. u. 162 E. — 164 C.

1697. ***Thomas Fritsch.*** Kurtzer Entwurff der geist- und weltlichen Ritterorden. Leipzig 1697. 1 Bd. kl. 8°. Seite 11.

1698. ***J. A. Rudolphi,*** Heraldica curiosa, Welche der Wappen Ursprung, Wachsthum, Fortgang u. s. w. u. s. w. Nürnberg 1698. 1 Bd. fol. Seite 223.

1699. ***Adrien Schoonebeek.*** Histoire de tous les ordres militaires ou de chevalerie, contenant leurs institutions, leurs cérémonies etc. etc. Amsterdam 1699. 2 Theile in 1 Bd. kl. 8⁰. Seite 30.

1709. ***Christ. Gryphii.*** Kurtzer Entwurff der Geist- und weltlichen Ritterorden. Leipzig und Breßlau 1709. 1 Bd. 8⁰. Seite 15.

1715. ***Elias Ashmole,*** — The history of the most noble Order of the Garter. etc. etc. To which is prefix'd a discourse of Knighthood in General, and the several Orders extant in Europe. London 1715. 1. Bd. 8⁰. Seite 20.

1715. ***P. Coronelli.*** Ordinum equestrium ac militarium brevis narratio, cum imaginibus exposita. Venetia 1715. 1 Bd. fol. Seite 105.

1720. ***P. Philipp. Bonani, Soc. Jesu.*** Verzeichniß der geist- und weltlichen Ritter-Orden, in netten Abbildungen und einer kurzen Erzehlung u. s. w. Nürnberg 1720. 1 Bd. 4⁰. Seite 115.

1721. ***Histoire des ordres militaires*** ou des chevaliers etc. etc. avec des figures qui représentent les differens habillemens de ces ordres. (Avec un traité historique de Mr. Basnage sur les duels). Amsterdam 1721. 4 Bde. kl. 8⁰ Bd. I. S. 71.

1725. ***Hermant,*** Histoire des religions ou ordres militaires de l'eglise, et des ordres de chevalerie. Rouen 1725. 2 Bd. 12⁰. Bd. I. Seite 42 u. 323.

1726. ***Fr. von Flemming.*** Der volkommene teutsche Soldat 2c. 2c. Nebst Anhang über die Ritterorden. Leipzig 1726. 1 Bd. fol. Seite 753.

1730. **Allgemeines historisches Lexicon.** Leipzig Thomas † Fritschens sel. Erben 1730. 6 Bde. fol. Bd. II. Seite 620.

1740. ***Louis Moreri,*** Le grand dictionair historique etc. dix-huitieme et derniere edition. Amsterdam, Leyden etc. 1740. 8 Bde. fol. Bd. VIII. Seite 233.

1744. ***Joh. Wilh. Rammelsberg,*** Beschreibung aller sowohl noch heutigen Tages florirenden als bereits erloschenen geist- und weltlichen Ritter-Orden in Europa, nebst denen Bildnissen, derer Ordens-Zeichen. In 10 Theilen. Berlin 1744. 1 Bd. 4⁰. Seite 96.

1753. ***P. Hippolyt Helyot,*** Ausführliche Geschichte aller geistlichen und weltlichen Klöster und Ritterorden für beiderlei Geschlecht u. s. w. Aus dem Französischen. Leipzig 1753. 8 Bde. 4⁰. Bd. II. Seite 152.

1769. ***Dictionnaire historique-portatif*** des ordres religieux et militaires etc. par Ms. M. C. M. D. P. D. S. J. D. M. E. G. Amsterdam 1769. 1 Bd. 8⁰. S. 252.

1783. ***M. Bar,*** Recueil de tous les costumes des ordres religieux et militaires, avec un abrégé historique etc. Paris 1783—88. 5 Bde. fol. Bd. III.

1786. ***Dr. J. Ludwig Klüber.*** Das Ritterwesen des Mittelalters nach seiner politischen und militärischen Verfassung. Aus dem Französischen des Herrn de la Curne de Saint-Palaye. Nürnberg 1786. 3 Bde. 8⁰. Bd. II. Seite 397.

1793. ***D. Benito Francisco de Castro y Barbetto.*** Diccionario histórico-portatil de las órdenes religiosas y militares, etc. etc. Madrid 1793. 2 Bde. 4⁰. Bd. 2. Seite 424.

1807. ***Et. Dambreville,*** Abrégé chronologique de l'histoire des ordres de chevalerie, etc. etc. Paris 1807. 1 Bd. 8°. Seite 205.

1807. ***J. Lablée,*** Tableau chronologique et historique des ordres de chevalerie, institués chez les différens peuples etc. A. Paris 1807. 1 Bd. 8°. Seite 38.

1815. ***M. le Comte Allemand*** — Precis historique de l'ordre royal, hospitalier militaire du St. Sépulcre de Jérusalem. Paris 1815. 1 Bd. 8°.

1817. ***Wilh. Jak. Wippel.*** Die Ritterorden. Ein tabellarisch-chronologisch-literarisch-historisches Verzeichniß über alle weltlichen Ritterorden u. s. w. Berlin 1817. 2 Bde. 4°. Bd. I. Seite 26.

1819. ***Code des ordres de chevalerie du royaume.*** Orni de gravures représentant les decorations. Paris 1819. 1 Bd. 8°. Seite 506.

1821. ***A. M. Perrot.*** Historische Sammlung aller noch bestehenden Ritterorden der verschiedenen Nationen, nebst einer chronologischen Uebersicht der erloschenen Ritterorden. Mit vielen Kupfern. Aus dem Französischen. Leipzig 1821. 1 Bd. 4°. Seite 82.

1836. ***Gaetano Giucci,*** Iconografia storica degli ordini religiosi e cavallereschi. Roma 1836. 9 Bde. fol. mit 431 Kupfertafeln. Bd. I. Seite 92.

1832—39. ***von Gelbke.*** Abbildung und Beschreibung der Ritterorden und Ehrenzeichen sämmtlicher Souveräne Europas. Berlin 1832—39. Seite 41.

1838. ***Kurt von der Aue.*** Das Ritterthum und die Ritterorden, oder historisch-kritische Darstellung der Entstehung des Ritterthums u. s. w. 2. Ausgabe. Leipzig 1838. 1 Bd. 8°. Seite 26.

1841. ***Ferd. Frhrr. von Biedenfeld,*** Geschichte und Verfassung aller geistlichen und weltlichen, erloschenen und blühenden Ritterorden u. s. w. Weimar 1841. 2 Theile. 4°. Bd. I. Seite 42.

1843. ***Fatris Felicis Fabri,*** Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti peregrinationem edidit C. D. Hassler, Gymnasii regii Ulmani professor. Stuttgardiae. Sumtibus societatis litterariae Stuttgardiensis. 1843. 3 Bde. 8°. Bd. II. Seite 2.

1844. ***Jacques Bresson,*** Precis historique des ordres de chevalerie, décorations militaires et civiles etc. etc. Paris et Londres 1844. 1 Bd. gr. 8°. Seite 235.

1844. ***Aug. Wahlen,*** Ordres de Chevalerie et marques d'honneur. Bruxelles 1844. 1 Bd. 8°. Seite 288 u. Supplement Seite 82.

1853. ***Pietro Giacchieri.*** Commentario degli ordini equestri esistenti negli stati di santa chiesa etc. Roma (Tipografia della s. c. de propaganda fide) 1853. 1 Bd. 4°. Seite 51.

1853. ***H. Schulze,*** Chronik sämmtlicher bekannten Ritter-Orden und Ehrenzeichen, welche von Souverainen und Regierungen verliehen werden, nebst Abbildungen der Decorationen. Aus authentischen Quellen zusammengestellt. 1 Bd. in 2 Abtheilungen. Berlin 1853 u. 1855. fol. In Commission bei W. Moeser u. Kühn. 2 Abth. Seite 566.

1855. ***Gust. Ad. Ackermann.*** Ordensbuch sämmtlicher in Europa blühender und erloschener Orden und Ehrenzeichen. Annaberg 1855. 1 Bd. 8°. Seite 222.

1856. **Das Buch der Ritterorden und Ehrenzeichen.** Geschichte, Beschreibung und Abbildungen der Insignien aller Ritterorden u. s. w. Neue bis zum Jahre 1855 fortgesetzte Ausgabe. Brüssel, Gent und Leipzig 1856. 1 Bd. 8°. Seite 370 u. 422.

1858. ***Bern. Burke.*** The Book of ordres of Knighthood and decorations of honour of all nations etc. etc. London 1858. 1 Bd. gr 8°. Seite 347.

1858. ***D. Bruno Rigalt Y. Nicolás.*** Diccionario histórico de las ordenes de caballeria religiosas, civiles y militares de todas las naciones del mundo; etc. etc. Barcelona 1858. 1 Bd. 8⁰. Seite 217.

1859. ***Baron de Hody.*** Godefroid de Bouillon et les rois latins de Jérusalem, etc. etc. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris et Tournai 1859 1 Bd. 8⁰. Seite 163.

1860. ***E. von Groote.*** Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff &c. &c. Cöln 1860. 1 Bd. 8⁰. Seite 173, 10.

1860. Storia degli ordini equestri romani di Ercolano conte ***Gaddi Hercolani*** etc. Roma 1860. 1 Bd. 4⁰. Seite 81.

1861. ***W. Maigne.*** Dictionnaire encyclopédique des ordres de chevalerie civils et militaires etc. etc. Paris 1861. 1 Bd. 8⁰. Seite 206.

1862. ***Msgr. Mislin.*** Die heiligen Orte. Pilgerreise nach Jerusalem &c. &c. Nach der 2. Auflage des französischen Originals umgearbeitete und vermehrte Ausgabe. Mit vielen Karten und Plänen. Wien 1860—62. 3 Bde. Bd. I. Seite 308.

1867. ***F. F. Steenackers.*** Histoire des ordres de chevalerie et de distinctions honorifiques en France. Paris 1867. 1 Bd. 4⁰. Seite 97.

NB. Bei den im Texte angezogenen Werken ist immer die in dieser Uebersicht angegebene Ausgabe verstanden.

Verzeichniss

der vom hochwürdigsten Patriarchen **Msgr. Jos. Valerga**

ernannten Ritter des Ordens vom heiligen Grabe zu Jerusalem,

denen als preussischen Unterthanen die Allerhöchste Genehmigung zur Anlegung desselben ertheilt wurde.

Nr.	Namen.	Stand zur Zeit der Verleihung.	Datum der Allerhöchsten Genehmigung.
1.	**Baron Philipp de la Valette St. George,**	Kreis-Deputirter in Cöln.	26. September 1849.
2.	**Graf v. Hoverden,**	Kammerherr und General-Landschafts-Repräsentant von Mittelschlesien, zu Breslau.	10. Oktober 1853.
3.	**Graf Emmo v. Schaffgotsch,**	Schloßhauptmann von Breslau, dienstthuender Kammerherr bei der Prinzessin Carl von Preußen.	28. November 1853.
4.	**Wilhelm Prisac,**	katholischer Pfarrer zu Rheindorf, Kr. Solingen.	17. Januar 1855.
5.	**Blesson,**	Ingenieur-Major a. D. zu Berlin.	10. Februar 1855.
6.	**Dr. Sedlag,**	Bischof von Culm.	26. Februar 1855.
7.	**Graf v. Renard,**	Attaché bei der Gesandtschaft in Constantinopel.	5. März 1855.
8.	**Joseph Benedict Polednik,**	Rittergutsbesitzer und Kreis-Deputirter zu Lissek, Kreis Rybnik.	7. April 1855.
9.	**Graf Friedrich zu Westerholt und Gysenberg,**	auf Schloß Arenfels bei Coblenz.	23. Mai 1855.
10.	**Freiherr Wilhelm Georg v. Warburg,**	auf Hohen-Landin, Kreis Angermünde.	6. December 1856.
11.	**Freiherr v. Caels v. d. Brueghen,**	Sekonde-Lieutenant im 17. Infanterie-Regiment.	19. September 1857.
12.	**v. Steffens,**	Legations-Sekretair.	27. März 1858.
13.	**v. Wulffen,**	Rittmeister im 8. Husaren-Regiment.	21. Mai 1858.
14.	**Strauß,**	Domkapitular zu Cöln.	29. Juni 1858.
15.	**v. Donat,**	Hauptmann im 22. Inf.-Regiment.	8. Juli 1858.
16.	**Graf Nesselrode zu Ehreshoven,**	Landrath des Kreises Wipperfürth.	11. December 1858.
17.	**Freiherr Raitz v. Frentz,**	Kammerherr und Landrath des Kreises Düsseldorf.	21. November 1859.

Nr.	Namen.	Stand zur Zeit der Verleihung.	Datum der Allerhöchsten Genehmigung.
18.	Dr. **Vill,**	Domkapitular und Dompfarrer zu Cöln.	4. Juli 1860.
19.	**Freiherr Raitz v. Frentz,**	Kammerherr und Regierungsrath zu Düsseldorf.	14. September 1860.
20.	**Haß,**	Regierungs-Assessor zu Breslau.	26. Oktober 1860.
21.	**Freiherr v. Saurma-Jeltsch,**	Regierungs-Referendarius zu Breslau.	9. März 1861.
22.	**Jakob Hermens,**	Premier-Lieutenant a. D. und Rentner zu Düsseldorf.	4. Mai 1861.
23.	**Freiherr v. Kerckering-Borg,**	Geheimer Regierungsrath und Kammerherr zu Coblenz.	4. Januar 1862.
24.	**Anton Weidenhaupt,**	zu Düsseldorf.	10. März 1862.
25.	**Joseph Weidenhaupt,**	zu Düsseldorf.	10. März 1862.
26.	**Zweigert,**	Sekonde-Lieutenant a. D. zu Berlin.	18. März 1862.
27.	**Jakob Hubert Müller,**	Rentner zu Cöln.	18. Juni 1862.
28.	**Franz v. Olfers,**	Banquier zu Münster.	17. Juli 1862.
29.	**Landmesser,**	Pfarrer zu Danzig.	15. October 1862.
30.	**Henry,**	Militair-Intendant beim 1. Armee-Corps.	14. December 1862.
31.	**Marcinek,**	Pfarrer zu Benkowitz, Kreis Ratibor.	5. August 1863.
32.	Dr. **v. Sośt,**	practischer Arzt zu Ehrenbreitstein, Kreis Coblenz.	27. Januar 1864.
33.	**Thomas Philipp Gustav v. d. Hagen,**	Besitzer des Rittergutes Langen, zu Berlin.	16. März 1864.
34.	**v. Essen,**	Geistlicher aus Crefeld, in Rom.	19. März 1864.
35.	**Landmesser,**	Feld-Geistlicher von der combinirten Garde-Infanterie-Division.	12. April 1864.
36.	**Graf Alfred v. Hompesch,**	zu Rurich, Kreis Erkelenz.	11. Juli 1864.
37.	**Hennes,**	Pfarrer zu Rothberg, Kreis Düren.	19. August 1864.
38.	**Andr. Joh. Hennes,**	Landdechant, Oberpfarrer zu Jülich.	14. September 1864.
39.	**Wurzer,**	Friedensrichter zu Bitburg.	28. August 1865.
40.	Dr. **Baudri,**	Weihbischof und Erzbisthums-Verweser zu Cöln.	8. September 1865.
41.	**Karl Gustav Eduard Kelch,**	Kaufmann u. Fabrikbesitzer zu Berlin.	13. September 1865.
42.	**Joseph Heydgen,**	Pfarrer zu Rheincassel, Landkreis Cöln.	10. Februar 1866.
43.	**Karl Damian Disch,**	Hôtel-Besitzer zu Cöln.	5. September 1866.
44.	**Karl Joseph Schmitz,**	Kaufmann zu Cöln.	4. Mai 1868.
45.	**Nikolaus Neukirchen,**	Oberpfarrer zu Aachen.	2. Mai 1868.
46.	**Thaddäus Dzierzykraj,**	Kammerherr zu Chomęcice der Morawski auf Lubenia, Kr. Fraustadt.	26. September 1868. (1. Kl., Großkreuz.)
47.	**Schmitz,**	Hof-Glasmaler zu Aachen.	19. April 1869.
48.	Dr. **Baudri,**	Bischof von Arethusa, Weihbischof zu Cöln.	1. Juli 1869. (1. Kl., Großkreuz.)

Vorwort.

Ueber den Orden vom h. Grabe gibt es keine ausführlichen Werke, weder in der älteren, noch in der neueren Zeit, wie wir deren über die Templer, Johanniter u. s. w. in großer Auswahl besitzen. Meistens finden wir nur kurze Notizen, die von älteren Schriftstellern gegeben, von den neueren ohne Untersuchung über den historischen Werth derselben aufgenommen wurden. Der Grund dieser Erscheinung mag wohl einestheils darin zu suchen sein, daß man den Orden vom h. Grabe vielfältig für einen erloschenen hielt, und deßhalb die kurzen vorgefundenen Notizen über denselben für hinreichend ansah, andererseits aber auch, weil sich in der That für eine größere wissenschaftliche Arbeit nur wenig gediegenes Material finden läßt.

Nachdem der Verfasser zu dem Zwecke, sich über die Geschichte des Ordens zu belehren, verschiedene Werke gesammelt, und deren Berichte über diesen Gegenstand unter einander verglichen hatte, entdeckte er so viele Widersprüche, so manche Dunkelheiten, so verdächtige Behauptungen, daß ihm der Versuch nicht unzweckmäßig erschien, einiges Licht in diese seltsame Verwirrung der verschiedensten Ansichten zu bringen, und nach treuer Erforschung aller Quellen und Aktenstücke, die er zur Aufhellung dieser Frage auftreiben konnte, festzustellen, was als historische Thatsache anerkannt, was als zweifelhaft bezeichnet werden müsse. Zwar war es ursprünglich des Verfassers Absicht nicht, diese Forschungen der Oeffentlichkeit zu übergeben; aber viele seiner Freunde, denen er Einiges von dem Resultate seiner Forschungen mitzutheilen Gelegenheit hatte, ermunterten ihn wiederholt dazu. Es mochte ihnen diese Veröffentlichung vielleicht auch darum wünschenswerth erscheinen, weil einestheils wohl die Wenigsten unter denen, die sich für diesen Gegenstand interessiren, in der Lage oder geneigt sein möchten, sich so seltene und deßhalb meistens kostbare Werke, wie Verfasser bei Gelegenheit dieses Lieblingsstudiums gesammelt hatte, zu verschaffen, anderntheils auch nur Einzelne zu einer so speziellen und eingehenden Untersuchung die hinreichende Muße finden dürften.

Indem daher der Verfasser nicht nur ihren Wünschen willfahrt, sondern auch voraussetzen zu dürfen glaubt, einem größeren Theile des Publikums und namentlich den Rittern des h. Grabes mit seiner Abhandlung nicht ganz unwillkommen zu sein, bittet er

für seine Arbeit insofern um Nachsicht, als es ihm trotz aller Mühe nicht immer gelingen wollte, alle die Dokumente herbeizuschaffen, die nothwendig waren, um in allen Fällen über die Geschichte dieses Ordens zu absoluter Gewißheit zu gelangen. Er glaubte sich jedoch für solche Fälle berechtigt, seine durch Combination des Gegebenen erzielten Vermuthungen mit dem jedesmaligen Bemerken zu substituiren, daß sie eben blos seine persönlichen Conjecturen seien, über die der Leser selbst urtheilen möge, in wiefern sie seine Zustimmung verdienen.

Von der Ueberzeugung endlich ausgehend, daß der Orden in den Augen aller wohlmeinenden Katholiken nur gewinnen kann, wenn seine Geschichte von allen unhistorischen, märchenhaften Legenden und Zusätzen befreit, in seiner einfachen wahren Gestalt dem Leser vorgeführt wird, würde es dem Verfasser zu großer Genugthuung gereichen, wenn in Folge seiner vorliegenden Arbeit ein Anderer in demselben Sinne sich veranlaßt sähe, das von ihm gesammelte Material zu bereichern, und durch neue Dokumente und Belege die Geschichte des Ordens zu klären und zu vervollständigen.

Möge dies Werkchen freundliche Leser und nachsichtige Beurtheiler finden.

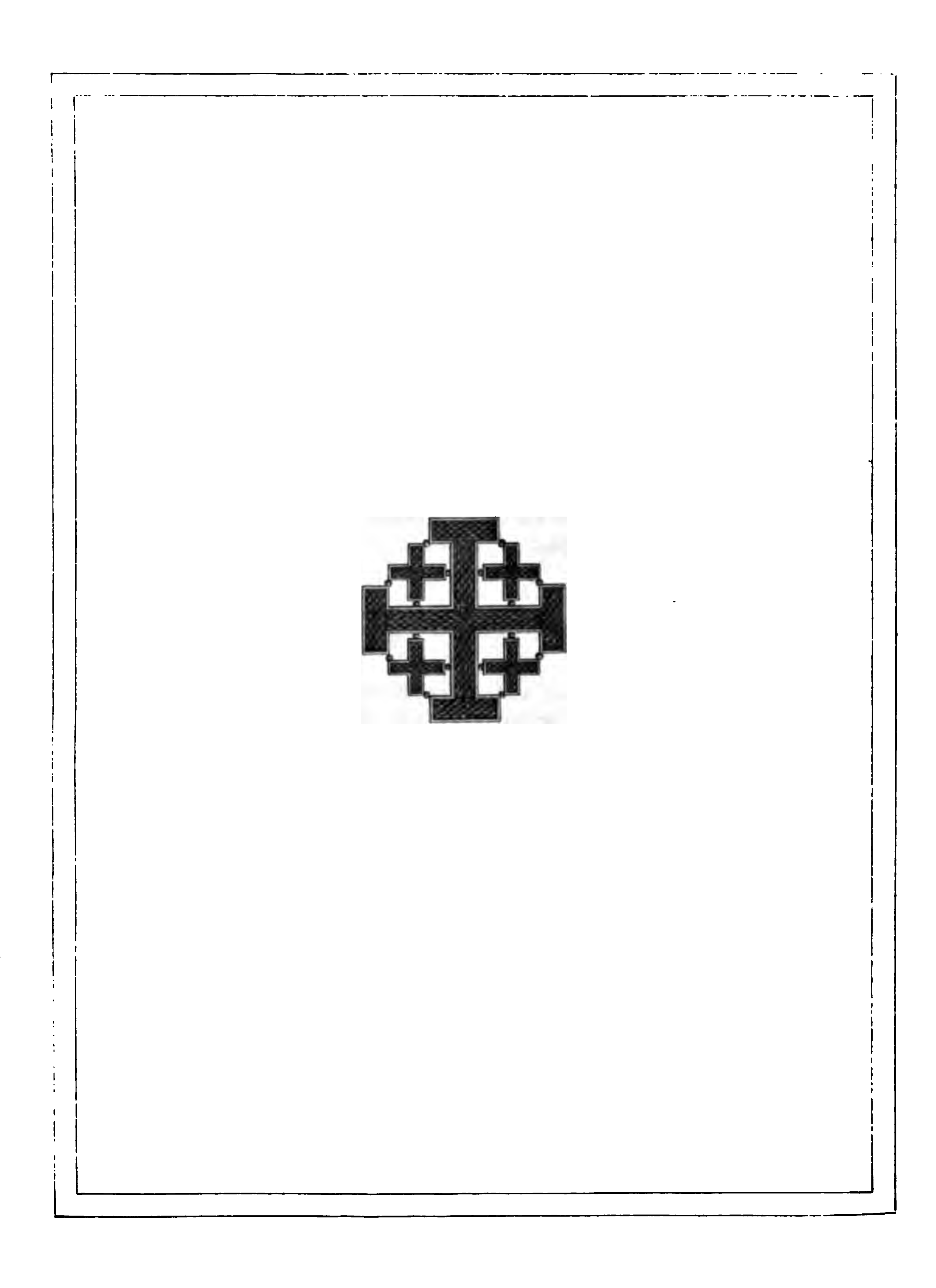
Düsseldorf, im Sommer 1867.

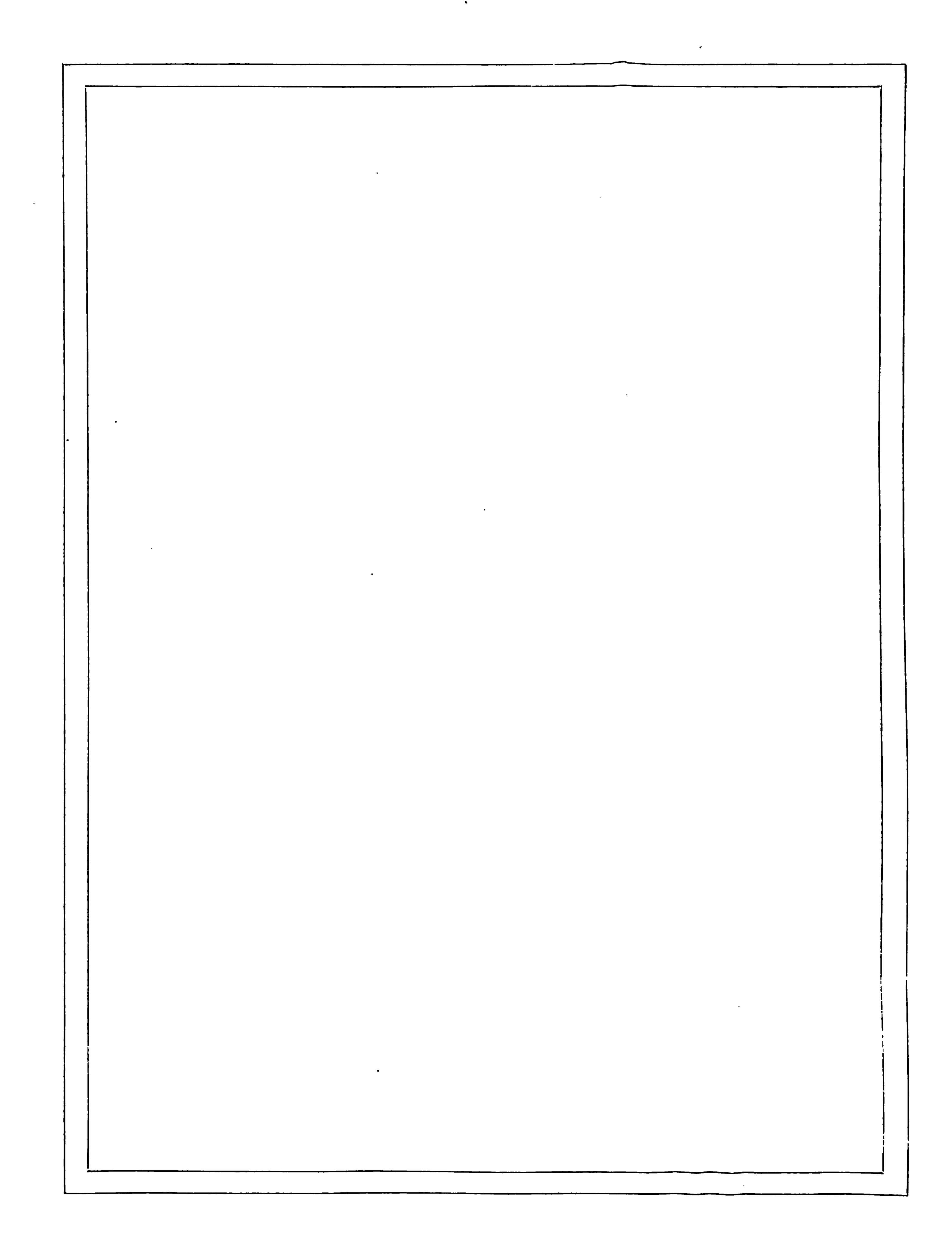
Vorwort zur II. Auflage.

Die freundliche Aufnahme, welche diesem Werkchen von allen Seiten zu Theil wurde, nöthigte den Verfasser, um so mehr rechtzeitig an eine zweite Auflage zu denken, als es ihm einerseits gelungen ist, noch nachträglich einzelne Berichte von Augenzeugen über den Ritterschlag am h. Grabe aus früheren Jahrhunderten ausfindig zu machen, sowie einzelne Berichtigungen vorzunehmen, andererseits aber auch die durch Seine Heiligkeit Papst Pius IX. vorgenommene Neugestaltung des Ordens in drei Classen eine neue Bearbeitung und Vervollständigung des Cap. VIII nothwendig erheischten. Durch die große Güte des Großmeisters des Ordens, des lateinischen Patriarchen von Jerusalem, Msgr. Joseph Valerga, wurden dem Verfasser alle den Orden betreffenden Verfügungen und Bestimmungen zugesendet, und kann derselbe an dieser Stelle nicht umhin, Hochdemselben hierfür, sowie für die bereitwillige Beantwortung aller auf die näheren Details bezüglichen Fragen seinen tiefgefühltesten Dank auszusprechen.

Nur dadurch war es möglich, dem Werkchen den Charakter der Vollständigkeit und Zuverlässigkeit zu sichern, der auch dieser neuen Auflage eine günstige Aufnahme bereiten möge.

Düsseldorf, im Herbste 1869.





I.

Von jeher waren die h. Stätten Palästinas, und besonders das Grab unseres Herrn, allen Christen theuer, und von den ältesten Zeiten an, namentlich aber seit Konstantin, sehen wir zahlreiche Wallfahrer, ungeachtet der großen Mühen, der weiten Reise und der häufig noch größeren Beschwerden, die ihrer im h. Lande selbst warteten, nach Palästina ziehen.

Nicht immer kehrten die frommen Pilger aus dem h. Lande zurück; sehr oft unterlagen sie den Strapazen der Reise, dem Klima des Landes, noch häufiger aber den Verfolgungen der Ungläubigen. Letzteres war namentlich unter Hakem (996—1021) der Fall, der sich selbst für einen Gott haltend, mit neronischer Grausamkeit wüthete, und um das Jahr 1010 alle christlichen Kirchen im gelobten Lande dem Erdboden gleich machen ließ. Er hemmte für längere Zeit das ganze Wallfahrtswesen nach Jerusalem, und verfolgte die Christen so sehr, daß man schaarenweise diese Unglücklichen, abgezehrt durch Mangel und Ungemach jeglicher Art, gequält von nagendem Hunger, schutz- und obdachlos in den Straßen Jerusalems hinschleichen sah, bis sie den Entbehrungen auf die schrecklichste Weise erlagen. Nach Hakem's Tode durften die christlichen Kirchen in Jerusalem wieder aufgebaut werden, die Wallfahrten dahin wurden wieder zahlreicher und geschahen in größeren Gesellschaften als zuvor. Aber wie gefährlich noch immer solche Züge für die Theilnehmer waren, das zeigt uns unter Anderem die berühmte Wallfahrt, die der Erzbischof Siegfried von Mainz, die Bischöfe Wilhelm von Utrecht, Otto von Regensburg und Günther von Bamberg im Jahre 1065 mit einem Gefolge von 7000 Mann nach Jerusalem unternahmen, von denen nur etwa 2000 so glücklich waren, die Heimath wieder zu erreichen. Die Klagen der Heimkehrenden und das Wehgeschrei der leidenden Christenheit des Orients regten in Europa die Gemüther in den innersten Tiefen auf, und trugen wesentlich dazu bei, die Idee der Kreuzzüge allmählich aufkeimen zu lassen. Es war dies eine Zeit, wo das Ritterthum anfing, die Vertheidigung der christlichen Religion zu seinen heiligsten Pflichten zu

rechnen. Auf den Ruf des Papstes Victors III. (1087) war ein italienisches Christenheer zu einem Kreuzzuge gegen die Saracenen in Afrika aufgebrochen und siegreich vorgedrungen. In Spanien erhielten die Ungläubigen Schlag auf Schlag, und der allgemeine Wunsch der Christenheit, auch das Grab des Herrn den Händen der Ungläubigen zu entreißen, wurde durch die Schilderungen Peters von Amiens, der 1094 nach Palästina gewallfahrtet war, nur noch allgemeiner. Von Papst Urban mit Wohlwollen aufgenommen, und mit dem apostolischen Segen und mit Briefen an die Fürsten und Großen der Christenheit, insbesondere Frankreichs (des Geburtslandes Urban's) entlassen, durchzog Peter Italien, ging über die Alpen und entzündete allenthalben durch seine feurige Beredsamkeit die Gemüther. Die ganze europäische Menschheit loderte in einer einzigen Flamme auf, und es entstanden jene Kreuzzüge, die eine so innige Vereinigung der Kirche und des Ritterthums in der Entstehung der geistlichen Ritterorden schufen. Dieser großen Zeit verdankt auch wohl der jetzige Ritterorden des h. Grabes sein Entstehen, wie wir es im Verlaufe unserer Abhandlung sehen werden.

* * *

Folgen wir nun den Angaben verschiedener Schriftsteller, so finden wir bei vielen derselben, denen es wahrscheinlich darum zu thun war, dem Orden ein möglichst hohes Alter zu geben und ihm die Anciennität vor den übrigen Ritterorden zu sichern, die Behauptung aufgestellt, der h. Jacobus habe denselben im Jahre 69 nach Christus gestiftet. Der h. Jacobus minor, auch der Bruder des Herrn genannt, stand an der Spitze der Kirche zu Sion in Jerusalem, der Ur- und Mutterkirche der ganzen christlichen Welt. Er war von den Aposteln zum eigentlichen Episcopus der Kirche zu Jerusalem bestimmt, während sie selbst das Land verließen, um in auswärtigen Regionen das Evangelium zu verkünden. In dieser Eigenschaft als erster Bischof von Jerusalem soll er „einer Anzahl durch Geburt und Frömmigkeit ausgezeichneter Männer" die Bewachung des Grabes des Erlösers übertragen haben, und hiernach der eigentliche Stifter des Ordens vom heiligen Grabe sein.

Die mangelhafte Uebereinstimmung zwischen dem Stiftungsjahre 69 und dem Märtyrertode des h. Jacobus, der z. B. in der Encyklopädie der katholischen Theologie von Wetzer und Welte auf das Jahr 63 nach Christus angesetzt wird, würde allein keinen Grund zur Verwerfung dieser Ansicht abgeben, weil sich die genauen Jahreszahlen mit apodictischer Gewißheit leider nicht feststellen lassen. Nicht nur als wahrscheinlich, sondern als gewiß müssen wir auch annehmen, daß namentlich die ersten Christen, die den Herrn unter sich wandeln gesehen und seinen heiligen Lehren gelauscht hatten, eine ganz besondere Verehrung für die h. Stätten hatten, und namentlich das h. Grab sorgfältig im Auge behielten und bewachten, um es vor der Profanation der Heiden zu schützen und ihre Gebete dort verrichten zu können. Ebenso läßt es sich auch als sicher annehmen, daß der h. Jacobus, gerade als Bischof der ersten christlichen Gemeinde zu Jerusalem,

gewiß auch darin seinen Pflichten zu entsprechen nicht versäumte, daß er seine ihm untergebenen Diöcesanen hierzu in jeder Weise ermunterte. Aber selbst wenn er eine Wache in der oben angeführten Weise für das h. Grab organisirt hätte, wofür sich nirgends ein zuverlässiger Anhaltspunkt finden läßt, so würde es doch falsch und durchaus unbegründet sein, hieraus die Entstehung des Ritter-Ordens vom h. Grabe herleiten zu wollen.

Ebensowenig historischen Werth haben die Angaben, wonach die h. Helena, oder deren Sohn, der Kaiser Konstantin der Große, den Orden gestiftet oder denselben besonders begünstigt haben soll. Auf wirklich historischen Boden versetzen uns erst diejenigen, welche Gottfried von Bouillon (1099—1100) oder dessen Nachfolger Balduin I. (1100—1118) als eigentliche Stifter des Ordens betrachtet wissen wollen.

Zur besseren Beleuchtung dieser Ansichten wollen wir dem Leser die uns vorliegenden Autoren in chronologischer Ordnung vorführen und einer genaueren Prüfung unterziehen. Zunächst müssen wir Lonicer anführen, welcher Seite XLIII folgende kurze Notiz gibt:

„Sepulchriten, Sepulchri vnd Grabbrüder. Diser Orden fieng an Anno „1099. vnter dem Papst Vrbano II. als Jerusalem von den Christen widerumb erobert „ward den 31. tag nach der Belägerung, welcher war der 15. Julij, nach dem es die „Saracener hatten 490. Jar eingehabt, Sie verwaren das H. Grab, Ihre Kleidung ist „weißgraw, vnd haben ein Creutz drauff."

„Gott schickt es offtmals wunderbar,
„Daß mitten in der Feinde Schar,
„Sein Herrlichkeit vnd Majestet
„Mit allem Lob vnd Preiß besteht.
„Diß sieht man in Türckey vorab,
„Am heilgen benedeiten Grab,
„Dasselbig wirdt durch fromme leuth
„Der Christenheit bewaret heut."

Es hat auf den ersten Blick den Anschein, als sei hier vom Ritterorden vom h. Grabe die Rede. Daß aber Lonicer nur Mönche, nicht Ritter gemeint hat, geht daraus hervor, daß er bei den Sepulchriten gewiß nicht ohne Absicht die ausdrückliche Bezeichnung „Ritter" weggelassen hat, während er bei den Templern, Rhodisern, den Deutschherren, Malthesern u. s. w. u. s. w. ausdrücklich von Rittern oder einem Ritterorden spricht. Er scheint also einen Ritterorden vom h. Grabe gar nicht gekannt, und nur an die Stiftsherren gedacht zu haben, über welche uns der sorgfältige Wilken*) t. II. p. 3 genügenden Aufschluß gibt: „Die innere Ordnung des Reichs", — sagt derselbe — „sowohl die kirchliche als die weltliche, kam der Vollkommenheit immer näher. Dem „Patriarchen wurden bald nachdem seine Kirche mit dem allerheiligsten Kreuz geschmückt

*) Geschichte der Kreuzzüge nach morgenländischen und abendländischen Berichten. Leipzig 1807—1832.

„worden, zwanzig Stiftsherren beygesellt, damit diese mit ihm die Messe feyerten, „die Gaben der Gläubigen unter die Armen vertheilten und der andern Pflichten war„teten, welche jenseit des Meeres die Regel der Stiftsherren gebot. Durch reichliche „Pfründen sorgte Herzog Gottfried für ihren Unterhalt, und angemessene Wohnungen „bey ihrer Kirche wurden ihnen zugeschieden. Auch rief in der heiligen Stadt der dort „noch niemals gehörte Ton metallner Glocken die Gläubigen zur Gottesdienstlichen Feyer." Aus dem ferneren Verlaufe der allerorts von strengster Gewissenhaftigkeit zeugenden Darstellung Wilken's geht hervor, daß Gottfried von Bouillon diese Anordnungen in den ersten Wochen nach der Eroberung Jerusalem's, also im Jahre 1099 traf.

Diese Einsetzung von zwanzig Stiftsherren, die wir uns aber noch nicht als Ordensleute, sondern zunächst nur als Weltgeistliche zu denken haben, ist für die meisten Schriftsteller zu der Behauptung Veranlassung und Stützpunkt geworden, die Gründung oder Wiederherstellung jenes Ordens, der von ihnen natürlich als ein Ritterorden betrachtet und unter die Kategorie des Templer- und Johanniter-Ordens gebracht wird, sei in jenen Zeiten der glorreichen Kämpfe der Christen gegen die Ungläubigen zu suchen. Da aber Diejenigen, welche von einer Wiederherstellung des Ritterordens vom h. Grabe um diese Zeit sprechen, voraussetzen müssen, der Orden habe auch schon vor jener Zeit jemals existirt, so ergibt sich die Unhaltbarkeit dieser Ansicht schon von selbst. Dagegen müssen wir die Erzählungen über die Gründung des Ordens in der nächsten Zeit nach dem ersten Kreuzzuge einer genaueren Prüfung unterziehen.

Eine eigenthümliche Begriffsverwirrung über die Stiftsherren, ganz nach der Methode so vieler französischer Geschichtsschreiber, findet sich bei Favyn t. II. p. 1595, wo er den Orden vom h. Grabe deßhalb als den ersten und ältesten aller Orden in Palästina und im h. Lande (!) preis't, weil, nachdem Jerusalem von den Saracenen den griechischen Kaisern entrissen worden wäre, die Bewachung des h. Grabes und des Calvarienberges einer gewissen Anzahl regulärer Kanoniker von der Regel und dem Habit des h. Augustinus, die unter der Leitung des Patriarchen von Jerusalem standen, von den Saracenen überlassen worden sei. Wenn es wirklich wahr sein sollte, daß von jener Zeit ab bis zur Eroberung Jerusalem's solche Mönche in der Form einer religiösen Körperschaft unter dem Regime des Patriarchen als Schutzwache für das h. Grab bestanden hätten, dann dürfen wir diese frommen Geistlichen doch nicht als Ritter betrachten, und darum dem Ritterorden vom h. Grabe ein Alter beilegen, das er schon deßhalb nicht haben konnte, weil es in der ganzen Welt als historische Thatsache anerkannt ist, daß die Idee der geistlichen Ritterorden erst den Kreuzzügen ihre Entstehung, oder wenigstens ihre Realisirung verdankt. Den Kanonikern und ihrem Patriarchen seien dann, nach Favyn, von Gottfried von Bouillon, dem ersten Könige von Jerusalem und Franzosen seiner Nationalität nach, viele Wohlthaten erwiesen worden, und in seinem Testamente habe er verordnet und befohlen, daß er und seine Nachfolger, die Könige von Jerusalem, in der an das h. Grab stoßenden Kathedralkirche-derselben begraben, und daß seine Nachfolger,

die Könige von Jerusalem, von dem Patriarchen gesalbt und gekrönt werden sollten. Daß die Salbung und Krönung der Könige von Jerusalem vom dortigen Patriarchen als dem höchsten geistlichen Würdenträger daselbst vollzogen wurde, ist natürlich, sowie es Thatsache ist, daß Gottfried von Bouillon und seine Nachfolger in der Kirche des h. Grabes auf dem Calvarienberge bestattet worden sind*). Ob aber Beides in Folge von Gottfried's testamentarischer Verordnung geschehen sei, scheint nur Favyn und mit ihm diejenigen zu wissen, die ihm dies ohne Ueberlegung nachgeschrieben haben. Daß dagegen die Kanoniker ihre Einsetzung Gottfried von Bouillon oder wenigstens seinem Einflusse verdanken, dürfen wir wohl aus den obenangeführten Worten Wilken's schließen, abgesehen davon, daß es erst seit der Eroberung Jerusalem's einen Patriarchen des lateinischen Ritus gab**). Immerhin aber darf man diese Kanoniker und den Ritterorden vom h. Grabe nicht als ein und dasselbe Institut betrachten, und deßhalb, weil sie von Gottfried von Bouillon eingesetzt oder, wie Favyn will, in ihren Funktionen bestätigt worden seien, diesen als den Stifter oder auch nur als Wohlthäter unseres Ordens bezeichnen.

Dieser Irrthum findet sich aber nicht nur bei Favyn und seinen Abschreibern, sondern auch Christian von Osterhausen, von dem wir nicht sagen dürfen, daß er Favyn's Erzählung gekannt habe, nennt Gottfried von Bouillon ausdrücklich den Stifter des Ordens vom h. Grabe, indem er sich in seinem Buche, Eigentlicher und gründlicher Bericht, u. s. w. p. 388 also ausdrückt:

„Vnd weil offt deß Ordens deß H. Grabes gedacht wird, will ich hiervon etwas „wenigs melden.“

„Diser Orden, ward bey Regierung deß ersten Königs Gottfrid von Bouillon „gestifftet, trugen auff einem weissen Mantel, fünff schwartze Creutz, verwahreten die „Kirchen deß H. Grabes, lebeten von selbes Almosen, vnd erkaufften die von den Vnglaubigen gefangenen Christen, wessentwegen dann allzeit einer auß jhnen, an deß Soldans von Egypten Hoffe residirete, waren schuldig, allzeit hundert wol bewapnete Ritter, „bey deß Königs Person, gleich als eine Leib-guardiam, zu vnderhalten, nahmen, als „die Christen auß dem H. Lande getriben wurden, ihre Residentz zu Perugia, vnd wurden im Jahr 1479. dem Orden S. Johannis incorporiret, vnd ihrem letztern Groß-

*) Vergleiche Wilken, a. a. O. p. 59: „Am siebenzehnten August verblich der tapfere Kämpfer für den Herrn; man bestattete seinen Leichnam in der Kirche des h. Grabes auf dem Calvarienberge, wo der Heiland gelitten hatte. Hier fanden auch alle Nachfolger Gottfried's im Reiche von Jerusalem ihre Ruhestätte.“

Ferner Michlin t. II. p. 323: „Wahrscheinlich war Gottfried von Bouillon der Erste, welcher in der Kirche beerdigt wurde, eine Ehre, die ihm gebührte. Die auf ihn folgenden Könige, nämlich Balduin I., Balduin II., Foulques von Anjou, Balduin III., Amaury, Balduin IV. und Balduin V. wurden neben ihm am Fuße des Calvarienberges, wo man ihnen Denkmale errichtete, beerdigt.

**) Siehe L'art de vérifier les dates etc. etc. Paris 1770. p. 289.

„meister das Groß Creutz deßselben, wie bey Regierung des Großmeisters Aubisson ver-
„meldet werden soll, gegeben."

Dieses Citat ist nach Inhalt und Form eine köstliche Specialität; gibt es uns doch Nachricht über Ursprung, Kleidung, Zweck, Subsistenzmittel, Beschäftigung, Verpflichtung, diplomatische Beziehung zum Auslande, Schicksale und Untergang des Ordens in einem Athemzuge, so daß es fast ebensoviele Belehrungen als Kommata, aber auch fast ebensoviele Irrthümer als Belehrungen enthält. Wie viel, oder vielmehr wie wenig von dieser Beschreibung des Ordens vom h. Grabe wahr ist, wird aus dem weiteren Verlaufe unserer Abhandlung erhellen.

Theilweise hat die irrthümliche Ansicht über die Stiftung des Ordens vom h. Grabe durch Gottfried von Bouillon in den sogenannten, aus 31 Artikeln bestehenden Kapitular-Statuten ihren Grund, die uns Mennenius p. 197, Quaresmius t. I. p. 640, A. Schoonebeck p. 30 und der Verfasser der Histoire des ordres militaires t. I. p. 72 unter folgendem Titel geben: Statuta et leges a Carolo Magno imper. Ludovico VI., Philippo Sapiente, Ludovico Sancto Franciae Regibus et Godefrido Bouillonio, summis Ordinis equestris sanctissimi Sepulchri Dom. nost. Jesu Christi Principibus ac Magistris, latae, quae etiamnum in Archivis ejusdem Ordinis Jerosolymitana in urbe adservantur. Allein schon der Abt Giustiniani hat diese Statuten p. 66 für unächt erklärt, und seinem Urtheile sind alle diejenigen, welche derselben Erwähnung thun, unbedingt beigetreten. Nur Quaresmius, dem es daran lag, alles Dasjenige sorgfältig zu vermeiden, was den geringsten Zweifel an das hohe Alterthum des Ordens erwecken konnte, gibt sie uns in einem besonderen Kapitel (Caput XLVII.), ohne sich auf irgend eine Untersuchung über ihre Aechtheit einzulassen*). Es muß dies um so auffallender erscheinen, als ihm das Ordens-Archiv zu Jerusalem, wo diese Statuten aufbewahrt sein sollten, zur Disposition stand, und es gerade ihm ein Leichtes sein mußte, uns etwas Näheres darüber zu sagen. Die Unächtheit der Statuten hat Helyot t. II. p. 152 so klar dargethan, daß wir uns darauf beschränken dürfen, ihn hier wörtlich wiederzugeben.

„Der Abt Giustiniani hält diese Statuten für untergeschoben; denn die Unterschrift
„vom 1sten Jenner des 1099 Jahres schicket sich weder zu der Zeit, da Jerusalem erobert
„worden, noch zu der, da diejenigen Herren gelebet, denen man sie zuschreibt. Die erste
„Ursache ist nicht anzunehmen, und der Abt Giustiniani hat sich darinnen geirret. Die
„Statuten dieses Ordens haben wohl den 1sten Jenner des 1099 Jahres, nach Eroberung
„der Stadt Jerusalem, können gemacht seyn, ob gleich erst den 17ten des Heumonats eben
„desselben Jahres die Christen sich dieser Stadt bemeistert haben. Dieser Schriftsteller
„hat nicht erwogen, daß Gottfried von Bouillon, welcher ein Franzose war, der fran-

*) Lablée p. 38 hat ebenfalls nur eine kurze Notiz darüber. „Origine en 1099. — L'Empereur Charlemagne, Louis VI., surnommé le Pieux, Philippe dit le Sage, Saint-Louis, et Godefroy de Bouillon dressèrent et signèrent les statuts de l'Ordre du Saint-Sépulcre, en 31 articles."

„zösischen Gewohnheit folgete, nach welcher man die Jahre erst von Ostern zu zählen „anfing; und da Jerusalem den 17ten des Heumonats im Jahr 1099 erobert worden, „so sind diese Statuten, wenn sie gleich den 1sten Jenner des 1099 Jahres unterzeichnet „sind, dennoch fast um sechs Monat später aufgesetzet, als die Eroberung von Jerusalem „geschehen."

„Was die andere Ursache betrifft, die er anführet, daß sich diese Statuten nicht zu „der Zeit schicken können, wo die Herren lebeten, denen man sie zuschreibt: so hat er „Recht; und man muß erstaunen, wenn man im zweyten Artikel dieser Statuten sieht, „daß daselbst von den Königen in Frankreich, Ludwig dem VI, Philipp dem II und dem „heiligen Ludwig geredet wird, da doch Ludwig der VI erst im Jahre 1108, Philipp „der II im Jahre 1180, und der heilige Ludwig im Jahre 1226, zu regieren anfingen."

Ebenso führt Helyot als Gegenbeweis gegen die Aechtheit der Statuten den IV. Artikel*) derselben an, in welchem alle in der Ueberschrift genannten Fürsten, obgleich sie zu ganz verschiedenen Zeiten gelebt haben, zusammentreten, um den Orden vom h. Grabe zu stiften.

Auch Miräus p. 31 hat wohl diese Statuten im Auge gehabt, wenn er uns erzählt, daß die Regeln oder sogenannten Ordinationen der auf dem ganzen Erdkreise bekannten Ritter, welche Hierosolymitaner oder vom h. Grabe unseres Herrn Jesu Christi in Jerusalem hießen und vom Guardian der Franziskaner in der Stadt Jerusalem selbst unter frommen Ceremonien creirt würden, ihnen im Jahre 1099 lateinisch vorgeschrieben worden seien.

Der Verfasser der Histoire des ordres militaires gibt uns t. I., p. 125 auch ein Verzeichniß der Großmeister des Ordens, welches mit Gottfried von Bouillon 1099 anfängt und bis auf Philipp V. König von Spanien 1701 (als 35. Großmeister) fortgeführt wird. Dieses Schriftstück, welches wir nur der Curiosität wegen angeführt haben, wird von den Autoren, welche es überhaupt für erwähnenswerth hielten, als durchaus falsch bezeichnet. Da die Großmeister, unter denen aber auch einige Großmeisterinnen vorkommen, zum größten Theil gekrönte Häupter sind, so kann man wohl kaum im

*) Articulus IV. Jnsuper in honorem Passionis Domini Jesu Christi, atque reuerentiam quam nos debemus sanctissimo Papae, Sedi Apostolicae, atque obedientiam Vicarys Dei in hoc mundo, atque etiam Episcopis de magna ciuitate Roma, humiliter recepimus sanctissimas cruces quibus non signauerunt, atque milites nostros in honorem quinque Plagarum Domini nostri Jesu Christi, vt eò magis essemus solidati in huiusmodi infideles, vt cognosceremus nos, atque populum nostrum Christianum, tam viuum atque mortuum in regionibus infidelium. Jnsuper inspeximus atque deliberauimus fundare Ordinem sanctissimi Sepulchri nostrae ciuitatis Jerosolymitanae, in honorem et reuerentiam sanctissimae Resurrectionis, nostro nomini Christianissimo dignitatem primariam dicti Ordinis adiunximus, et dictas quinque Cruces rubeas, easdem etiam in honorem quinque Plagarum Domino nostro Jesu Christo inflictarum, deferre volumus: Milites dicti Ordinis quàm plurimos creauimus, illosque dictis Crucibus contra dictos infideles insigniuimus, qui fugitiui ob id remanserunt, nec non exercitu resistere nequiuerunt.

Zweifel darüber sein, daß dieses Verzeichniß nur dem Bestreben seinen Ursprung verdankt, dem Orden einen möglichst hohen Glanz zu verleihen.

Inwiefern jedoch die von Gottfried von Bouillon dem Patriarchen von Jerusalem beigesellten Stiftsherren, und mithin der tapfere Befreier der h. Stadt selbst mit dem Ritterorden vom h. Grabe in historischer Verbindung stehe, berichtet uns Favyn a. a. O. in dem ferneren Verlaufe seiner Erzählung. „Baudouin, der erste dieses Namens, Nach-„folger seines Bruders Godefroy, machte diese regulairen Kanoniker (aus Mönchen, die „sie waren) zu Waffenleuten (Hommes d'armes) und Rittern des h. Grabes. Er ver-„ordnete, daß sie ihr weißes Gewand beibehielten, über das sie an der Stelle der Brust „an schwarzer Kordel und Bande ein krückenförmiges, mit ebensolchen Kreuzchen ver-„ziertes Kreuz ohne Email tragen sollten, sowie es die Könige von Jerusalem als Aus-„zeichnung auf dem Wappen trugen; ein gleiches Kreuz von gelber Stickerei sollten sie „an der linken Seite ihres weißen Gewandes oder Mantels aufgenäht haben. Diese „Einrichtung geschah durch König Baudouin im Jahre der Gnade eintausend einhundert „und drei. Zu ihrem Chef und Großmeister gab er ihnen den Patriarchen von Jeru-„salem, dem er die Vollmacht ertheilte, genannten Orden zu conferiren und das Gelübde „des Gehorsams, der Keuschheit und der Armuth den Rittern abzunehmen. Der Ein-„zelne sollte kein besonderes Eigenthum haben, und sie sollten in Gemeinschaft leben. „Insbesondere gab er dem Patriarchen das Privilegium, alle Briefe des Ordens mit „weißem Wachs zu siegeln, wie es König Godefroy, Baudouin und seine Nachfolger „gethan hatten. Denn die Tempelherrn siegelten mit rothem Wachs, die Hospitaliter „vom h. Johannes von Jerusalem mit schwarzem Wachs, der Orden St. Maria der „Deutschherrn ebenso, der St. Lazarus-Orden mit grünem Wachs, der Orden vom h. „Apostel Thomas mit blauem Wachs und der Orden der h. Katharina vom Berge Sinai „mit rothem."

„Darüber muß man sich nicht wundern, daß diese Mönche, anstatt ihr Brevier zu „beten, das Waffenhandwerk trieben; denn in jener Zeit und so lange die Züge über's „Meer dauerten, gebrauchten die Geistlichen die sich dorthin begaben, von welcher Würde „sie auch sein mochten, getrieben und angefeuert vom Eifer der Andacht, die sie dorthin „führte, um die Ungläubigen zu bekriegen, ihre Arme ebensowohl wie diejenigen, welche „Kriegsleute von Beruf waren. Das kann man in der Geschichte des h. Krieges bemerken, „die Wilhelm von Saumur, Erzbischof von Tyrus, Johann de Villehardouin Sire de „Joinville in dem Leben des h. Ludwig, und andere Historiker geschrieben haben."

Das ist die bestimmteste und ausdrücklichste Nachricht, die wir über die Constituirung der Ritter vom h. Grabe zu einem geistlichen Orden im Sinne der anderen geistlichen Ritterorden haben. Sie ist mit einer solchen Zuversicht ausgesprochen, daß man nicht gerade leichtgläubig zu sein braucht, um sie für wahr zu halten; und in der That gibt es eine nicht unbeträchtliche Anzahl von Schriftstellern, die sie in gutem Glauben für

baare Münze angenommen haben. Allein eine genauere Prüfung wird uns eines Anderen belehren.

Es soll also gleich bei der Gründung dieses Ordens, oder, wie Favyn es darstellt, bei der Umwandlung desselben aus einem bloßen Mönchsorden in einen geistlichen Ritterorden, Balduin jenen neugeschaffenen Rittern erlaubt haben, die Auszeichnung, welche bisher den Königen von Jerusalem allein auf ihren Wappen gestattet war, auch zu der ihrigen zu machen. Führt Favyn irgend einen Beweis für die Wahrheit seiner Behauptung an? Schon Moreri sieht sich veranlaßt, gegen die Glaubwürdigkeit dieses Schriftstellers bedeutende Bedenken zu erheben, indem er nicht nur die wenige Beachtung hervorhebt, die Favyn bei seinen Zeitgenossen gefunden habe, sondern ganz besonders den Uebelstand betont, daß er es nicht für nöthig erachtet habe, seine höchst zweifelhaften Behauptungen durch zuverlässige Belege zu unterstützen. Man fügt Favyn kein Unrecht zu, wenn man an die Wahrheit von Moreri's Anklagen hier zu glauben anfängt. Denn wie wir im weiteren Verfolg von geschichtlichen Nachrichten, die wir über Ritter vom h. Grabe ausfindig machen konnten, finden werden, gibt es wohl Fälle, wo hochstehende Personen in Folge ihrer Creirung zu Rittern vom h. Grabe zwar dem Wappen ihrer Väter ein an diese neu erworbene Ehre erinnerndes, besonderes Abzeichen hinzufügten, aber nicht, was denn doch bei der Wahrheit von Favyn's Behauptung selbstredend gewesen wäre, das angeblich schon damals für diese Würde bestimmte Wappen der Könige von Jerusalem, sondern irgend ein anderes der Leidensgeschichte des Herrn entlehntes Zeichen. Dagegen ist es uns nicht gelungen, auch nur einen einzigen Fall aufweisen zu können, wo ein Ritter vom heil. Grabe das Wappen der Könige von Jerusalem geführt hätte. Wer möchte aber die Wahrheit von Behauptungen noch weiter vertheidigen, wenn sich dafür keine Belege finden lassen, bestimmte Thatsachen aber dagegen sprechen? Und — was sollen wir zu der Erzählung sagen, daß Balduin I. den Patriarchen ermächtigt habe, den Rittern die drei Ordensgelübde abzunehmen, da wir späterhin (Cap. II.) einen Fall finden werden, wo ein eben zum Ritter des h. Grabes geschlagener Pilger sich sofort nach seiner Heimkehr verheirathet? Wie konnte er das, wenn er durch seine neue Würde Mitglied eines religiösen Ordens geworden wäre? Wir können diesen Irrthum Favyn's auch nicht einmal durch eine Verwechselung mit den Stiftsherren erklären, da dieselben erst im Jahre 1114, und nur durch das eigenmächtige Verfahren des damaligen Patriarchen Arnold zu Ordensleuten umgewandelt worden sind.

Wenn nun diese Verordnungen Balduin's theils gar nicht erlassen, theils in der nächsten Zeit nachher nicht eingehalten worden sind, und wenn diese von dem französischen Historiographen in's Jahr 1103 gesetzte Institution von keinem anderen Geschichtsforscher beglaubigt, von den meisten nicht einmal erwähnt oder gekannt wird, werden wir dann zu kühn sein, wenn wir das ganze Zeugniß Favyn's verwerfen und ihn eher für einen Geschichtsmacher als einen Geschichtsforscher halten?

In diesem Urtheile muß uns aber auch das Verfahren von Quaresmius bestärken.

Dieser wohl unterrichtete Schriftsteller, dem als Guardian der Franziskaner alle auf die Geschichte des Ordens bezüglichen Dokumente zu Gebote stehen mußten, beschränkt sich nur darauf, das oben aus Favyn*) Uebertragene Wort für Wort zu übersetzen und hinzuzufügen, daß auch andere Schriftsteller so erzählen. Gewiß wäre es wünschenswerth, daß Quaresmius uns diese anderen Schriftsteller und ihre Werke angeführt hätte; denn dann würden wir sehen, ob sie selbstständig geforscht oder aus Favyn abgeschrieben haben. Schwerlich aber möchten wir fehlschlagen, wenn wir das Letztere annehmen. Auffallend muß es aber immerhin bleiben, daß Quaresmius, der doch vermöge seiner Stellung gewiß dazu in der Lage war, uns keine weiteren Bürgschaften für die Geschichte des Ordens vorlegt, überhaupt es sorgfältig vermeidet, sich in irgendwelche Kritik der Favyn'schen Erzählung, deren Mangel an Belegstellen dem sonst scharfsinnigen Gelehrten auffallen mußte, einzulassen. Schenkte etwa Quaresmius den Worten Favyn's unbedingten Glauben, oder scheute er sich die Freude, eine Geschichte des von ihm hoch gepriesenen Ordens auf diese Weise zu haben, durch des Zweifels und der kritischen Sichtung zerstörendes Gift zu verderben? Im letzteren Falle dürfen wir Quaresmius unsere Anerkennung für die Vorsicht nicht versagen, mit der er alle Verantwortlichkeit für die Wahrheit seiner Erzählung dadurch von sich abhält, daß er mit größter Aengstlichkeit jedesmal anzuführen Sorge trägt, daß Favyn es sei, dem er seine geschichtliche Ueberlieferung vom Orden des h. Grabes verdanke.

Diese Erzählung über die Stiftung des Ritter-Ordens vom h. Grabe scheint denn auch noch weiter in den Köpfen der Geschichtsschreiber herumgespukt und ein Aktenstück hervorgebracht zu haben, das uns Du Breuil in seinen Alterthümern von Paris als eine Urkunde Balduins zur Stiftung dieser Ritter vorführt. Nach Helyot's Mittheilung t. II. p. 154 ist ihr Inhalt folgender:

„Balduin, von Gottes Gnaden König in Jerusalem, entbeut allen gegenwärtigen „und zukünftigen Christen, Heil und Wohlfahrt in unserm Herrn Jesu Christo, unum„schränkten Könige Himmels und der Erden. Wir haben zur Erhöhung unseres hei„ligen Glaubens, der Ehre und Ehrerbiethung, welche wir gegen das allerheiligste Grab „unsers Herrn tragen, den Orden des heiligen Grabes gestiftet und aufgerichtet, wovon „wir und unsere Nachfolger die Häupter und unumschränkten Großmeister, und in „unserer Abwesenheit der Patriarch zu Jerusalem seyn sollen, zum Gedächtnisse und „Andenken unseres Herrn Jesu Christi, durch dessen Gnade wir zur Krone gelanget „sind, und viele Schlachten wider die Saracenen, die Feinde unseres heiligen Glaubens „gewonnen haben."

„Wir haben, wegen der besondern Andacht der Chorherren bey der Patriarchalkirche „dieser heiligen Stadt, die Aufsicht und Verwahrung des heiligen Grabes unseres Herrn

*) Quaresmius t. I, lib. 2 p. 560: Andreas Fauinus, et alij de isto sacro Equestri Ordine sancti Sepulchri Saluatoris nostri agentes, dicunt, quod Balduinus etc. etc.

„besagten Chorherren gegeben, damit sie solches inskünftige Tag und Nacht bewachen, „das göttliche Amt darinnen halten, wie sie es vorher gethan haben. Zur Erkenntlich- „keit für ihre Sorge und ihren Fleiß haben wir sie zu Streitern Jesu Christi von dem „Orden des besagten heiligen Grabes ernannt, gemacht und bestellet. Wir verordnen, „daß sie hinführo auf ihrem weißen Rocke, auf der Brust, oder sonst einem in die „Augen fallenden Orte, das Kreuz und Wappen tragen sollen, welches uns nach Gut- „achten der christlichen Fürsten und Herren nach Eroberung dieser heiligen Stadt gegeben „worden. Besagte neue Ritter sollen inskünftige die Zeichen des gedachten Ordens von „unsern und unserer Nachfolger, der Könige, Händen, und im Falle wir abwesend sind, „oder verhindert werden, von dem ehrwürdigen Patriarchen dieser heiligen Stadt und „seinen Nachfolgern empfangen, denen auch besagte Ritter die gewöhnlichen Gelübde „des Gehorsams, der Armuth und der Keuschheit nach den Satzungen ihrer Regel ab- „legen sollen.“

Dafür daß diese Urkunde nichts gegen unsere Deduction beweis't, hat schon die vortreffliche Kritik Helyot's gesorgt. „Diese Urkunde“ — sagt er — „ist französisch, „welches zeigt, daß sie falsch ist; denn die Sprache ist neu und schmeckt nicht nach dem „Alterthume.“ Helyot's Urtheil adoptirt auch der einsichtsvolle Verfasser der Histoire des ordres militaires t. I. p. 109 und Giacchieri p. 55.

Abgesehen von Fr. Anselme, p. 200, der Favyn's Erzählung wörtlich abgeschrieben hat, und von dem wir nur rühmen können, daß er sich dabei um einige stilistische Verbesserungen der etwas holperigen Darstellung seiner Quelle verdient gemacht hat, müssen wir noch Michaud's gelegentliche Angabe über die doppelte Beschäftigung der Stiftsherren vom h. Grabe als Geistliche und als Ritter, in seiner Histoire des Croisades. Paris 1862, t. I., livre 5ème, p. 333, citiren: „Die Religion hatte die Gefahren „und Gewaltthätigkeiten des Krieges geheiligt. Jedes Kloster Palästina's war wie eine „Festung, wo der Waffenlärm sich in's Gebet mischte. Demüthige Klosterleute suchten „den Ruhm der Kämpfe; nach dem Beispiele der Hospitaliter und Tempelherren hatten „die von Gottfried bei dem h. Grabe zum Beten eingesetzten Stiftsherren Helm und „Panzer angelegt, und zeichneten sich unter dem Namen Ritter vom heiligen Grabe „unter den Kriegern Jesu Christi aus.“ Zwar geht aus dieser Stelle nicht hervor, daß Michaud hier grade an einen Ritterorden vom h. Grabe gedacht habe; jedoch scheint sie von Mislin so gedeutet worden zu sein. Denn unter Bezugnahme auf diese Stelle des klassischen französischen Historikers und die Stiftungsfrage in der Schwebe lassend, führt er t. II., p. 309 an, daß die Ritter des von Gottfried von Bouillon oder Balduin I. gestifteten Ordens vom h. Grabe, der einer der ältesten sei, die es gibt, sich schon im Jahre 1104 bei der Einnahme von Ptolemais ausgezeichnet hätten.

Wir sehen also, wie dieser Irrthum über die Umwandlung der von Gottfried dem Patriarchen von Jerusalem beigesellten Stiftsherren in Ritter und Kämpfer für das h. Grab und die sich daran knüpfenden Erzählungen von der Stiftung eines geistlichen

Ritter-Ordens vom h. Grabe, in der Form der Hospitaliter und Tempelherren, unter den Historiographen deßhalb traditionell geworden ist, weil keiner sich die Mühe gab, genauere Untersuchungen anzustellen; und Letzteres ist um so mehr zum verwundern, als doch die vielfach divergirenden Ansichten über das Stiftungsjahr, wenigstens bei besonnenern Forschern, Veranlassung dazu hätten geben müssen. Denn es werden uns auch noch andere Stiftungsjahre angegeben. So lesen wir bei Honoré de Sainte Marie p. 249: „Im Jahre 1110 machte Balduin, der Gottfried folgte, die Wächter des heiligen Grabes, „welche früher Kanoniker waren, die unter der Regel des h. Augustin lebten, zu Waffen„leuten (hommes d'armes). Zum Oberhaupte hatten sie den Patriarchen von Jeru„salem, dem Balduin die Vollmacht gab Ritter zu schlagen, welche gemeinschaftlich leben „und die drei Gelübde des Gehorsams, der Armuth und der Keuschheit ablegen sollten. „Balduin verordnete ferner, daß sie ihr weißes Habit beibehalten sollten, und bewilligte „dem Patriarchen das Vorrecht, alle Briefe des Ordens mit weißem Wachs, nach der „Gewohnheit der Könige von Jerusalem, zu siegeln.“ Es kann kein Zweifel darüber obwalten, daß der angezogene Verfasser Favyn's Buch gekannt hat; nur wissen wir nicht, ob er aus Gründen oder willkürlich von dem von Favyn angegebenen Stiftungsjahre abweicht*). Ebensowenig sagt uns Mendo p. 3, §. 3, der die Meinung, Balduin habe den Orden um das Jahr 1110 gestiftet, für die wahrscheinlich richtige hält, warum er dieser Ansicht den Vorzug gebe.

Bemerkenswerther aber, als diese Differenzen in Angabe des Stiftungsjahres ist Fehr's Ansicht, die er in dem uns nur eine summarische Uebersicht über die Geschichte der Ritterorden entwerfenden Artikel, „Ritterwesen und Ritterorden, geistliche“, in dem Kirchen-Lexikon von Wetzer und Welte, Freiburg 1852, t. 9 p. 328 aufgestellt, aber keineswegs begründet hat. „Bald erregten“, heißt es dort, „diese morgenländischen Stif„tungen bei ihrer großen Zweckmäßigkeit auch im Abendlande Nachahmung und wurden „so Veranlassung zur Gründung neuer Orden. Schon im Jahre 1120 hatte Alphons I. „König von Aragon und Navarra, den Ritterorden des h. Grabes zur Be„schützung der Grenzen gegen die Mauren gestiftet; dieser wurde jedoch den „Johannitern einverleibt, deren Meister sonach auch den Titel Magister ordinis sancti „sepulchri dominici führte.“

Diese auch noch neuerdings von Heinrich von Ortenburg, in seinem „Ritter-Orden des heiligen Johannes von Jerusalem, Regensburg 1866“ p. 10 aufgestellte und wohl aus Fehr's Artikel entlehnte Behauptung ist ebenso neu, als unbewiesen. Indem wir nun nicht wissen, aus welcher Quelle der Verfasser diese Notiz geschöpft, oder durch welche Combination er zu dieser Ansicht gelangt sei, müssen wir uns außer Stande erklären, ein Urtheil darüber zu fällen, und uns begnügen, sie als etwas Besonderes

---

*) In dem Allgemeinen historischen Lexikon, bei Rammelsberg und bei Wippel wird das Stiftungsjahr ebenfalls einfach auf 1110 festgestellt.

und als Vervollständigung der bis jetzt über unser Thema aufgestellten Behauptungeu anzuführen.

Aus unserer Auseinandersetzung wird es dem Leser klar geworden sein, wie die Meinungen der verschiedenen Schriftsteller, die über die Gründung des Ritterordens vom h. Grabe berichtet haben, vielfach auseinandergehen, ein großer Theil derselben sich, bald mehr bald minder offenbar, nur auf Favyn's durchaus unhaltbare Erzählung stützt, die Hauptquelle der bloßgelegten Irrthümer aber in der Verwechslung der dem Patriarchen von Jerusalem gleich nach Eroberung dieser Stadt zur Unterstützung im Gottesdienste beigesellten Stiftsherren mit dem späteren Ritterorden vom h. Grabe zu suchen ist, dagegen ein durchaus bewährtes und zweifelloses Zeugniß für unsere Frage zu finden uns nicht möglich war.

II.

Merkwürdig ist es, daß uns die meisten Schriftsteller über die Zeit von der Entstehung des Ordens bis zu seiner angeblichen Vereinigung mit dem Johanniter-Orden durch die Bulle Papst Innocenz VIII. entweder gar nichts, oder nur die sich schon bei Favyn findende allgemeine Phrase mitzutheilen wissen, daß der Orden an Macht und Ansehen zugenommen habe. Diese Thatsache ist durchaus dazu geeignet, unsere Zweifel an der damaligen Existenz eines Ritterordens vom h. Grabe zu bestärken und zu vermehren*). Was wir über jenen vierhundert Jahre umfassenden Zeitraum zu sagen wissen, verdanken wir in den meisten Fällen nur gelegentlichen Mittheilungen damaliger Pilger nach dem h. Lande, die ihre Reise-Erlebnisse beschrieben und der Nachwelt aufbewahrt haben. Einen reichhaltigen Schatz solcher sporadischer Notizen finden wir in dem von Baron von Hody verfaßten Buche, Godefroid de Bouillon et les rois latins de Jérusalem, Cap. VII. p. 163.

Wegen der Verbindung, in welche man die nach dem Berichte des Wilhelm von Tyrus von Gottfried von Bouillon bei der Kirche des h. Grabes bestellten Stiftsherren mit den Rittern vom h. Grabe gebracht hat, ist es nöthig, auch ihre Geschichte nicht ganz unberücksichtigt zu lassen. Nach Helyot's vortrefflicher Darstellung haben wir uns die Stiftsherren bis zum Jahre 1114 als Weltpriester zu denken. Dieses beweis't er aus einem Briefe, den im Jahre 1111 der damalige Patriarch Gibelin einige Tage vor seinem Tode an den König Balduin schrieb, und in dem er demselben klagt, „wie gerne er gewünscht hätte, vor seinem Tode noch mit ihm zu reden: Da aber solches nicht hätte seyn können: so bäthe er ihn, mit seinem Ansehen dasjenige zu unterstützen, was er seinen Chorherren befohlen hätte, daß sie nämlich nach der Gewohnheit vieler Kirchen, sonderlich derer zu Lyon und Rheims, gemeinschaftlich mit einander speiseten", Gibelin's

*) Rod. Hospinianus, dessen Werk „De Monachis etc." in zweiter Auflage vom Jahre 1609 vor uns liegt, zweifelte ebenfalls schon an der Gründung eines Ritterordens vom h. Grabe kurz nach Eroberung Jerusalems deßhalb, weil kein Schriftsteller aus jener Zeit, seines Wissens, dieses Faktums irgend eine Erwähnung thue. „Quamquam ne huic quidem sententiae (sc. coepisse hos milites post captam demum a Christianis Hierosolymam Gottefrido Bulioneo duce) absolute subscripserim, cum nulli authorum his temporibus aliquam saltem, quod equidem sciam, mentionem eorum faciant."

Nachfolger im Patriarchat war Arnold. „Dieser Arnold nöthigte im Jahre 1114 die „Chorherren seiner Kirche, den Aposteln nachzuahmen, gemeinschaftlich zu leben, und die „Regel des heiligen Augustins zu beobachten. Zu ihrem Unterhalte überließ er ihnen „die Hälfte von allen den Opfern, die man dem heiligen Grabe bringen würde, und die für „das heilige wahre Kreuz ganz und gar, welches sie in ihrer Verwahrung hatten, aus- „genommen die, welche man ihm an dem Charfreytage brächte, oder wenn der Patriarch „einiger Nothwendigkeit wegen das wahre Kreuz selbst trüge. Er trat ihnen auch die „zwey Drittheile von dem Wachse, alle Zehenten der Stadt und umliegenden Gegenden, „ausgenommen von denen Ländereyen, die dem Patriarchen gehöreten, und alles das- „jenige ab, was der König dem heiligen Grabe gegeben hatte, um diese Patriarchalkirche „wegen der Gerichtsbarkeit schadlos zu halten, welche sie über Bethlehem hatte, ehe diese „Stadt zu einem Bisthume erhoben worden; und außerdem gab er ihnen noch die Kirchen „zu St. Peter von Joppen und zu St. Lazarus nebst allem, was dazu gehörete, wie „aus der Urkunde dieses Patriarchen erhellet, welche wir der Länge nach anführen wollen. „Er stellet sich darinnen sehr eifrig, die verderbten Sitten dieser Chorherren zu verbes- „sern, ob er gleich der erste gewesen, welcher ihnen ein böses Exempel gegeben hat." *) Nach dieser ausführlichen Inhaltsangabe scheint es für den Zweck unserer Darstellung nicht erforderlich, diese Urkunde wörtlich mitzutheilen; wir wollen nur noch hinzufügen, daß sie nach Helyot durch eine Bulle Papst Calixtus II. vom Jahre 1122, die an den Prior, Gerhard und an die anderen Chorherren des h. Grabes gerichtet war,**) bestätigt worden ist.

So beginnt denn auch Moreri, t. VIII. s. v. sépulcre p. 233, welcher mit Ueber- gehung der über die Stiftsherren sowohl als über die Ritter vom h. Grabe verbreiteten Fabeln sich nur auf das beschränkt, was er für historisch constatirte Wahrheit hält, seine Erzählung damit, daß Arnold, der lateinische Patriarch von Jerusalem, die weltlichen Stiftsherren vom h. Grabe nach einer bestimmten Regel zu leben veranlaßt und ihnen zugleich mehrere Kirchen und große Güter gegeben habe. Die Frömmigkeit dieser Stifts- herren, die sich bald über fast ganz Palästina ausbreiteten, hätte mehrere Fürsten Europa's hoch erfreut, so daß sie bei ihrer Rückkehr in ihre Staaten einige derselben mitgebracht und ihnen Wohnsitze angewiesen hätten.***)

Wenn dem nun so ist, — und daß Helyot uns die Wahrheit berichtet habe, ist durch die von ihm hinzugefügte Urkunde außer allen Zweifel gesetzt, — wie konnte dann

*) Helyot t. II. p. 138—139.

**) Gerardo Priori et ejus fratribus in Ecclesia sancti Sepulcri regularem vitam professis.

***) Aus Moreri hat der Verfasser des Dictionnaire historique-portatif des ordres religieux et militaires p. 252 s. v. sépulcre diesen Artikel wörtlich abgeschrieben. Könnte nicht vielleicht die von Moreri erzählte Verpflanzung solcher Stiftsherren nach Europa durch verschiedene Fürsten in irgend welchen Zusammenhang mit Fehr's oben angeführter Mittheilung über die Stiftung des Ordens vom h. Grabe durch Alphons I. von Aragon in Spanien gebracht werden?

nach dem, was uns Favyn erzählt, Balduin Mönche, deren Orden erst seit 1114 existirte, im Jahre 1103 schon zu Rittern machen?

Auf diesen Orden wird sich dann auch beziehen, was uns Osterhausen a. a. O. p. 387 über den schon vorhin erwähnten Alphons I. von Aragon erzählt: „Im Jahre „1133. den 19. Julij, blib der König Alphonsus primus von Aragon, in einer Schlacht „wider die Mohren,*) todt, setzte die Orden der Hospitalirer, Templirer vnd deß H. „Grabs, zu seinen Erben, ein, worauff der Meister Johanniter Ordens, die Posses- „sionem zunehmen dahin reisete. Nach dem er aber befunde, daß der König von Ca- „stillien vnd der Graffe von Barzalona, sich deß Landes bemächtiget, machete er einen, „ob zwar geringen Accord, mit jhnen, vnd begnügte sich mit deme, was er haben köndte, „vnd kam 1141. wider zu Jerusalem an."

„Den 14. Septemb. 1142**)" — fährt Osterhausen fort — „starb der Papst „Innocentius secundus, vnd wurde an seine Stelle, Celestinus secundus erwöhlet, „welcher dises Ordens (nämlich der Johanniter) Previlegien confirmirete".

Aus Bosio, t. I. p. 162 C. E., erfahren wir, daß in dieser Bestätigung der Orden vom h. Grabe mit einbegriffen war. Es heißt dort folgender Maßen: „Obwohl dieser „gute Papst (Cölestin II.) nur 5 Monate und 13 Tage im Pontifikat gelebt hat, so „bestätigte er nichtsdestoweniger die Regel und die Privilegien der Hospitaliter, und „zwar mit einer seiner Bullen (gegeben zu Rom beim h. Johannes v. Lateran am 10. „Januar [1144]) und nahm unter seinen und des h. Peter Schutz die Ritter und Per- „sonen des Militairordens des h. Grabes von Jerusalem, welche damals im Bezirke „selbigen Tempels des h. Grabes wohnten und unter der Regel des h. Augustin und „dem Institut und der guten Leitung der Regularkanoniker genannten Ordens vom h. „Augustin, welche damals die genannte Kirche des allerheiligsten Grabes bedienten, kämpften „(militavano). Und mit genannter Bulle bestätigte er selbigen Rittern und Religiosen „des h. Grabes sämmtliche Schenkungen von Gütern, welche ihnen bis zu dieser Zeit „von Gottfried von Bouillon, von dem ersten und zweiten König Balduin und von dem „Patriarchen von Jerusalem gemacht worden waren, indem er in vorgenannter Bulle „alle Güter namentlich aufführte, welche sich heutigen Tages fast alle im Besitze genannten „Ordens und allberühmter Miliz des h. Johannes von Jerusalem befinden, kraft der „Vereinigung des Militärordens vom h. Grabe mit jenem h. Orden (ausgeführt zur „Zeit Papst Innocenz VIII., wo dieselbe nach Berathung und in Uebereinstimmung „mit dem ganzen Cardinalscollegium bestätigt wurde)."

Vorab muß uns hier die Bosio allein angehörige Auffassung auffallen, nach welcher

---

*) Bei Fraga, wie uns Bosio t. I. libr. 5 p. 153 D. und E. übereinstimmend mit Osterhausen über das sonderbare Testament Alphons berichtet.

**) Muß heißen 1143, vergleiche L'art de vérifier les dates, Paris 1770 p. 289. „Im Jahre 1143 den 24. September starb Innocenz; er hatte den Stuhl Petri 13 Jahre 7 Monate und 9 Tage inne. Célestin II. wurde am 26. September 1143 zum Papst erwählt und am selben Tage inthronisirt."

genau unterschieden wird zwischen Rittern und Mönchen des Ordens vom h. Grabe, deren Verhältniß er so bestimmt, daß die Ritter unter der Leitung der Regularkanoniker, die also früher Weltgeistliche gewesen, zu jener Zeit aber zu einem Orden von der Regel des h. Augustin umgeschaffen waren, kämpften, während die Kanoniker nur gottesdienstliche Funktionen verrichteten. Allein wenn wir dem gut unterrichteten Helyot (a. a. O. p. 141) glauben dürfen, so war diese Bulle des Papstes Cölestin II., für die er freilich das Jahr 1143 ansetzt (so daß also beide Zeitangaben um einen oder einige Monate differiren), nur an den Prior Gerhard und die anderen Chorherren des h. Grabes gerichtet, nicht aber an die Ritter vom h. Grabe, die dieser Schriftsteller unseres Wissens zuerst genau von den Chorherren unterscheidet. Diese Bulle hatte zum Zwecke, dem Mönchsorden vom h. Grabe, also bloß den Religiosen, nicht Rittern und Religiosen, wie Bosio will, alle Klöster, welche sie sowohl in dem gelobten Lande als auch an vielen Orten in Europa hatten, zu bestätigen. Daß aber der durch des Papstes Innocenz VIII. Bulle dem Johanniter-Orden einverleibte Orden vom h. Grabe nicht als Ritter-, sondern nur als Mönchsorden aufgefaßt werden dürfe, werden wir nachher beweisen, wenn wir an der Hand der Chronologie zur Betrachtung jenes Aktes gelangt sein werden.

Diesem unter den meisten Schriftstellern verbreiteten Irrthume, durch den die Regular-Kanoniker vom h. Grabe mit den Rittern vom h. Grabe verwechselt werden, ist es auch zuzuschreiben, wenn Bosio und mit ihm noch viele Andere erzählen, die Letzteren hätten sich nach der Wiedereroberung Jerusalems durch die Saracenen in Perugia niedergelassen. Bosio wollen wir hier deßhalb wörtlich anführen, weil er von Allen am ausführlichsten ist. „Nachdem die Christen aus dem h. Lande vertrieben waren", — schreibt er t. I. p. 164 — „kehrten diese geistlichen Ritter nach Italien zurück, und errichteten „die ständige Residenz ihres Conventes in der Stadt Perugia, wo ihre Meister im Hause „und in der Kirche des h. Lukas wohnten. Diese nannten sie Erzpriorat, und ist die„selbe heutigen Tages eine Commende dieses h. Ordens. Daselbst verblieben sie bis zur „Zeit Papst Innocenz VIII, wo unter gewissen Uebereinkünften und Bedingungen die „Vereinigung dieser geistlichen Ritter mit der heiligen und allberühmten Miliz des h. „Johannes von Jerusalem beschlossen und bestätigt wurde, indem zu diesem Zwecke vom „damaligen Großmeister, Bruder Peter von Aubusson, und vom Convente von Rhodus „einige Ritter dieses Kleides abgeordnet wurden, um besagte Vereinigung mit dem letzten „Meister des Ordens vom h. Grabe, dem Bruder Battista de Marini, welchem nachher „zur Auszeichnung für seine Person die Würde eines Großkreuzes dieses h. Ordens ver„liehen wurde, zu verhandeln und abzuschließen. Diese Vereinigung wurde dann durch „den obengenannten Innocenz bestätigt und gutgeheißen."

Wir werden später sehen, daß bei der Uebersiedelung nach Perugia nur von den Chorherren die Rede ist. Ueber den vorliegenden Fall hat Helyot (a. a. O. p. 143), wo er „von den regulierten Chorherren und Chorfrauen vom Orden des h. Grabes" spricht, schon das richtige Licht verbreitet, indem er sagt, die Chorherren hätten ihre

Güter in Palästina nicht lange besessen; denn als sich die Saracenen im Jahre 1187 unter Guido's von Lusignan Regierung wiederum des gelobten Landes bemeistert, wären die Chorherren gezwungen gewesen, ihre Klöster zu verlassen und sich in diejenigen zu begeben, die sie in Europa besaßen, wo ihre Congregationen sich in Frankreich, Spanien, Polen, Wälschland und anderen Ländern ausgebreitet hätten. Auf diese Stelle verweisend, sagt er ebenso p. 156, wo er „von den Rittern des Ordens vom h. Grabe" handelt, diese Chorherren hätten nach der Wiedereroberung Jerusalems durch die Saracenen sich in diejenigen Häuser geflüchtet, die sie in vielen europäischen Provinzen hatten. Dort hätten sie Gastfreiheit gegen die Pilger ausgeübt, welche die h. Orte in dem gelobten Lande besuchen wollten. Der Verfasser der Histoire des ordres etc. (t. I. p. 108) hat diese Auffassungsweise Helyot's vollständig zu seiner eigenen gemacht, und in Anbetracht der fleißigen Forschungen, die, wie aus jedem Blatte seines Werkes hervorleuchtet, Helyot in Verbindung mit einer umsichtigen und vorurtheilsfreien Prüfung des Materials angestellt hat, müssen wir sie wohl als die allein richtige anerkennen, wenn anders wir nicht mit dem, was uns spätere Zeiten überliefert haben, in unentwirrbare Widersprüche gerathen wollen. Auch Mislin, der die Chorherren und die Ritter vom h. Grabe durchaus als getrennt betrachtet wissen will, berichtet über das Schicksal der Ersteren t. II. p. 309 Folgendes: „Die Chorherren vom h. Grabe verließen die „heilige Stadt, nachdem sie im Jahre 1187 von Saladin genommen ward, und zogen „sich mit dem Patriarchen nach Ptolemais zurück. Nachdem auch diese letztere Stadt „im Jahre 1291 gefallen, schifften sie sich ein, um nach Italien überzusiedeln. Sie „wurden von Papst Innocenz VIII. aufgehoben, der ihre Güter den Rittern von Rhodus „schenkte."

Dem Baron von Hody ist, wie es von seiner reichen Belesenheit nicht anders erwartet werden konnte, die ganze Auffassung Helyot's über das Verhältniß von den Chorherren zu den Rittern vom h. Grabe nicht unbekannt geblieben. Er konnte sich aber, wie es scheint, nicht recht dazu entschließen, sie unbedingt zu adoptiren, sondern begnügt sich damit, die Nachrichten mitzutheilen, die er über Creirungen von Rittern des h. Grabes bis zum Jahre 1496 zu sammeln vermocht hat. Sie sind für uns insofern von außerordentlicher Wichtigkeit, als sie uns für die früheren Behauptungen, die wir in unserer Beurtheilung von Favyn's Erzählung aufgestellt haben, wesentliche Belege darbieten.

Nach Baron von Hody (p. 164) lies't man in Meibom's Noten zu der Chronik der Grafen von Schawenburg Folgendes:*)

„Der bei weitem berühmteste Fürst war Adolph der Hierosolymitaner (so darf man ihn wegen der wiederholten Pilgerfahrt nach Palästina nennen).... Um Vergehen zu sühnen und sich mit Gott auszusöhnen, ist er zweimal nach Palästina gezogen, zuerst

*) Rerum Germanicarum, t. III., Helmaestadii, 1688, in folio, p. 523.

mit dem Kaiser Friedrich Barbarossa im Jahre 1189; aber kaum hatte er Tyrus betreten, als er die Botschaft erhielt, daß ganz Holstein von Heinrich dem Löwen, Herzog von Sachsen, besetzt wäre. Auf Anrathen seiner Freunde kehrte er daher sofort zu den Seinigen zurück; aber da er sich im Gewissen beunruhigt fand, daß er sein Gelübde nicht ganz erfüllt hätte, unternahm er eine zweite Wallfahrt, die von Kaiser Heinrich VI., den jedoch der Tod daran hinderte, Feldherr in dem h. Kriege zu sein, in's Leben gerufen worden war. Es fällt diese zweite Wallfahrt in's Jahr 1197. Ich habe in einer gewissen handschriftlichen Chronik eines unbekannten aber nicht ununterrichteten Schriftstellers gelesen, Adolph von Schawenburg sei auf diesem Zuge von gewissen geistlichen Würdenträgern zum Ritter creirt worden*), und auf ihren Antrieb hätte er die Insignien seiner Ahnen durch irgend einen Zuwachs in der Weise vermehrt, daß er zu den Blättern der Nessel drei solche Nägel, wie sie nach unserem Glauben bei dem Leiden Christi gebraucht worden sind, hinzugefügt, und auf den Helm eine aus Dornen geflochtene Krone gesetzt habe. Und dieses sei ihm seiner Frömmigkeit und zugleich seiner Tapferkeit halber zugestanden worden, weil er vor seinen übrigen Kriegsgefährten das h. Land, in welchem der eingeborene Sohn Gottes von den gottlosen Juden unseres Heiles wegen mit Dornen gekrönt und mit eisernen Nägeln an das schmachvolle Kreuz geheftet worden wäre, vom tyrannischen Joche der Saracenen habe befreien wollen..... Nach seiner Heimkehr habe Adolph Schawenburg verordnet, daß seine Städte sowohl in Holstein als in der Grafschaft Schawenburg diese neuen Insignien auch in der Folgezeit gebrauchen sollten." Wenn hier von der Ritterwürde des h. Grabes die Rede ist, was freilich nicht ganz klar aus dieser Stelle hervorgeht, aber doch, wohl nicht mit Unrecht, von Baron von Hody angenommen wird, so geht aus dieser Erzählung unleugbar hervor, wie wenig Wahres an der von Favyn uns mitgetheilten Bestimmung Balduin's sein muß, daß die Ritter vom h. Grabe schon damals das Wappen der Könige von Jerusalem, das jetzt allerdings als Insignien des Ordens im Gebrauch ist, tragen sollten. Umgekehrt aber sind wir durch den Umstand, daß das von Adolph von Schawenburg zum Andenken an die ihm ertheilte Ritterwürde angenommene Wappen mit dem von Balduin für die Ritter vom h. Grabe bestimmten Wappen nichts gemein habe, nicht sofort zu dem Schlusse berechtigt, der Graf sei nicht zum Ritter des h. Grabes geschlagen worden, weil wir nachher noch einen andern Fall haben werden, wo ebenfalls ein erwählter Ritter dieses Ordens wieder ein anderes Wappen zum Andenken an die neuerworbene Würde annimmt. Daß außerdem unter jenen geistlichen Würdenträgern (primores quidam ecclesiastici), welche Adolph von

*) a primoribus quibusdam ecclesiasticis equitem sive militem, ut vocabant, creatum. Daß die Ausdrücke eques und miles für Ritter bei den lateinischen Schriftstellern des Mittelalters identisch sind, weiß Jeder, der sich mit diesen Autoren befaßt hat, abgesehen davon, daß uns auch Quaresmius dieses in folgenden Worten lehrt: Equites aurati (nuncupati à calcaribus inauratis, quae pro insigni ipsis tribuuntur), a mediae aetatis scriptoribus simplici voce milites appellantur. Quaresmius t. I. lib. 2, p. 647.

Schawenburg die Ritterwürde ertheilt haben, nicht der Patriarch zu verstehen ist, geht daraus hervor, daß der angezogene Chronist eine einzelne Person wohl nicht durch einen Plural bezeichnen würde, sondern uns gleich den Patriarchen genannt hätte. Vielmehr mußte, wie Hody (p. 167) gezeigt hat, der fromme Graf den Ritterschlag von den beiden Priestern des lateinischen Ritus erhalten haben, denen auf Verwendung des Bischofes von Salisbury von Saladin im Jahre 1191 zu gottesdienstlichen Funktionen eine Wohnung am h. Grabe war zugestanden worden. Denn du Cange*) belehrt uns, daß die Priester die Ertheilung des Ritterschlages überhaupt regelmäßig ausüben konnten: „Zuweilen wurde der Gürtel der Ritterschaft von den Bischöfen und Aebten in der Kirche selbst unter Anlegung der heiligen Gewande verliehen..... Daß von dem Dorohernensischen Bischofe Laufrancus Heinrich, nachmals König von England, genannt der Erste, den Gürtel der Ritterschaft erhalten habe, erzählen Ordericus lib. VIII., Wilhelmus Malmesb. lib. VI. und Math. Paris 1088 u. s. w.“**)

Im Jahre***) 1318 begab sich ein Edelmann, mit Namen Wilhelm von Baldensel, in den Orient und besuchte nach einander Cairo, Jerusalem und Damaskus. Man besitzt den Bericht über seine Reise und findet darin Folgendes: „Ich ließ über dem h. Grabe selbst die Auferstehungsmesse feiern, und mehrere meiner Reisegefährten empfingen dort die Communion. Nach der Messe schlug ich zwei Edelleute zu Rittern, indem ich ihnen das Schwert umgürtete und die anderen Förmlichkeiten beobachtete, welche bei der Aufnahme von Rittern üblich sind.“

Auch Quaresmius (p. 487) kennt diese Stelle aus Canisius****), und da sie ihm durchaus für einen Beleg für die damalige Existenz des Ritterordens vom h. Grabe gelten muß, so sieht er sich arg in Verlegenheit, hinsichtlich der These, daß der Patriarch von Jerusalem oder der Guardian vom Berge Sion allein befugt seien, Ritter des h. Grabes zu creiren. Um daher seine Behauptung dieser Stelle gegenüber aufrecht zu erhalten, nimmt er zu dem gewaltsamen Mittel seine Zuflucht, daß er sagt, Baldensel habe mit den Worten: — Ich schlug (feci) zwei Edelleute zu Rittern, — nur ausdrücken wollen, durch mein Bemühen und mein Ansehen, oder durch meine Verwendung sind sie dazu geschlagen worden. — Allein was kann man aus Büchern nicht Alles herausinterpretiren, wenn man eine solche Methode in Anwendung bringt?

Historisch*****) beglaubigt findet sich aber die Benennung Ritter des heiligen Grabes in der Geschichte der Abtei von St. Bertin, die von dem im Jahre 1383 gestorbenen Johann von Ypern geschrieben wurde. Zweimal, cap. XL part. 3 et 4, werden in

*) Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis, Francof. 1681 in 8° s. v. miles.
**) Hody p. 167.
***) Hody p. 168.
****) Canisius, antiquae lectionis, t. v. p. 95.
*****) Hody p. 169.

dieser berühmten Chronik die Ritter vom h. Grabe unter die Ritterorden gerechnet, und von ihnen gesagt, sie trügen auf ihren Laienkleidern Kreuze.

Hier hätten wir zugleich den ersten Anhaltspunkt für ein den Rittern vom h. Grabe gemeinschaftliches Abzeichen; allein es wird uns nicht gesagt, daß dieses Kreuz*) das Wappen der ehemaligen lateinischen Könige von Jerusalem sei, was doch wahrscheinlich wegen seiner großen Bedeutung von dem Chronisten für erwähnenswerth gehalten worden wäre. Daß aber ein Kreuz das allgemeine Abzeichen der Kreuzfahrer gewesen, ist weltbekannt. Wie nahe lag es daher denjenigen, die nachher, zur Belohnung für ihre fromme Pilgerfahrt und im Interesse der auch um jene Zeit noch nicht ganz erloschenen Idee der Kreuzzüge, am h. Grabe zu Rittern geschlagen wurden, zum Andenken an diese damals gewiß nicht gering anzuschlagende Standeserhebung das Kreuz zum Abzeichen zu nehmen? Wollten wir aber aus dieser Stelle auf die damalige Existenz eines Ritterordens als einer unter einer gemeinschaftlichen Regel lebenden und den drei bekannten Klostergelübden unterworfenen Gesellschaft von Rittern nach Art der Ritterorden im eigentlichen Sinne des Wortes schließen, so würde uns der Vorwurf der Uebereilung um so mehr treffen, als wir, wie wir gleich sehen werden, wissen, daß es den Rittern vom h. Grabe erlaubt war, zu heirathen. — Indem wir hier nur der Vollständigkeit wegen die Notiz von Thomas Ebendorffer**) anführen, daß im Jahr 1400 der Herzog Albert IV. von Oesterreich, der trotz der Thränen seiner Mutter, der Rathschläge seiner Freunde und der Gefahren der Zeit die Reise nach Jerusalem unternehmen wollte, dort zum Ritter geschlagen wurde, erfahren wir gleich durch Hemricourt, daß Guillaume de Waroux am h. Grabe zum Ritter creirt wurde und bei seiner Rückkehr heirathete, was nach der richtigen Bemerkung Hody's beweis't, daß es sich nicht um einen religiösen Ritterorden handelte***). Hody hält für wahrscheinlich, daß de Waroux diese Würde gegen die Mitte

*) milites Sancti Sepulchri, qui cruces vestibus suis laïcalibus apponunt. Ob der Verfasser dieser Chronik von einem Kreuze oder von mehreren als Abzeichen des einzelnen Ritters habe reden gewollt, geht aus dieser Stelle nicht ganz klar hervor, da ja auch in dem Falle, daß jeder einzelne Ritter nur ein Kreuz getragen habe, der Verfasser weil er von den Rittern, als im Plural, redet, lateinisch nicht gut den Singular hätte setzen können. Derselben Meinung muß auch Hody gewesen sein, da er die Stelle übersetzt: „Ce sont des confrères, des chevaliers, qui portent une croix sur leurs habits de laïcs.“ Wir dürfen aber auch dann aus dem Plural Cruces nicht schließen, daß der Chronist von den fünf Kreuzen unseres Ordens habe reden wollen, wenn wir ihn so verstehen, daß jeder Ritter Kreuze getragen habe, da dieses sich ebensogut auf das Kreuz welches auf dem Mantel, auf der Brust oder auch wohl auf dem Schilde getragen wurde, deuten ließe.

**) Thomae Ebendorfferi de Haselbach chronicon Austriacum,... script. rer. Austriacarum, ed. H. Pez, Viennae, 1734, in-folic, t. II., p. 823.

***) Hody führt p. 170 in einer Note den Text des Hemricourt an, den wir unseres Dafürhaltens seiner Wichtigkeit wegen hiehersetzen müssen: „Quant ly dis Rasses fut veues de sa dite femme, ilh soy remariat a damoiselle Angues, filh Wéry de Lavois, citain de Liége, dont ilh est un fois nommeis Wilhelme, quy al saint Sepulcre at novellement pris l'ordene de chevalerie et est marieis après ce al filhe mons. Engelbert de Hacourt, saingnor de Hermalles.“ Miroir des nobles de Hesbeye, édit. de Salbray, Bruxelles, 1673, in-folio, ch. III., p. 37.

des 14. Jahrhunderts am h. Grabe empfangen habe, da das Werk Hemricourt's im Jahre 1353 begonnen und 1398 beendet worden sei.

Derselbe Hemricourt führt uns ein anderes Beispiel an, wo die Pilgerfahrt in's gelobte Land in Folge testamentarischer Verordnung unternommen wurde. Wathy de Haneffe, der im Kampfe gegen die Saracenen im Königreiche Granada gestorben war, hinterließ seine Länder Haneffe und Orbais seinem Vetter Wery unter der Bedingung, daß er seinen Namen durch eine neue Taufe im Jordanflusse, wo er sich Wathy nennen lassen sollte, umänderte. Dieser Wery führte das ihm Befohlene aus, und nahm zu gleicher Zeit den Ritterorden, ohne Zweifel, wie Hody (p. 171) hinzufügt, vom h. Grabe.

Dr. G. Rosen gibt uns in einem „Beiträge zur Ursprungsgeschichte des Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem" überschriebenen Artikel, den wir im Jahrgang 1862 des Wochenblattes der Johanniter-Ordens-Balley Brandenburg, p. 230, abgedruckt finden, eine auf die Ertheilung der Ritterwürde bezügliche Stelle aus dem Berichte über die Pilgerfahrt des Markgrafen Nicolo von Este vom Jahre 1413*).

„Nachdem der Verfasser, wahrscheinlich der den Fürsten begleitende Caplan, angegeben, wie in der Nacht vom 17. Mai des besagten Jahres nach Mitternacht in Gegenwart des Markgrafen und seines Gefolges in der heil. Grabkapelle zwei Messen gelesen worden, fährt er fort: „Bei der dritten Messe, welche über dem heiligen Grabe „gelesen wurde, creirte der Herr Markgraf die Nachbenannten eigenhändig zu Rittern: „den Alberto dalla Salla (dieser war schon vorher Ritter, entsagte aber der Würde, um „sich dieselbe an diesem heiligen Orte erneuern zu lassen;) den Messer Petro Rosio," u. s. w. Es folgt nun die Liste des adeligen Gefolges des Markgrafen, welche kein weiteres Interesse bietet. Nach der heiligen Handlung begaben sich die neu ernannten Ritter auf den Calvarienberg, woselbst „der vorgedachte Herr Markgraf ihnen die Sporen anschnallte, wobei er sie ermahnte, immer im Gedächtniß zu behalten, an welchem Orte sie diesen Ritterorden empfangen. Auch der Markgraf, heißt es weiter, war schon früher Ritter, hatte aber auch noch nicht die goldenen Sporen getragen; zu Ehren seines Gelöbnisses am h. Grabe ließ er sich nunmehr von dem Vornehmsten seines Gefolges, dalla Sala, einen goldenen Sporn an den linken Fuß anlegen und versprach sich, den des rechten Fußes durch eine Pilgerfahrt nach St. Jakob in Galizien zu verdienen." Auch aus dieser Stelle können wir entnehmen, daß um diese Zeit die Franziskanermönche nur insofern zur Ertheilung der Ritterwürde in Beziehung standen, als sie die religiösen Feierlichkeiten, welche jenem Akte voranzugehen pflegten, leiteten, zu der Vollziehung des Aktes selbst aber allem Anscheine nach noch Niemand von ihren Ordensmitgliedern ermächtigt war.

---

*) Zu Turin, in der Collezione di opere inedite e rare. Vol. I., 1861 abgedruckt.

Ueber ein Wappen, das die am h. Grabe erhaltene Ritterwürde symbolisiren soll, erhalten wir von Monstrelet c. III. p. 640, édit. Buchon, einen anderen Bericht, dem wir entnehmen, daß Herr Hector de Flavy im Hennegau bei einem Zweikampfe mit Mallotin de Bours, welcher Zweikampf zu Arras am 20. Juni 1431 stattfand, in seinem Wappen die Figur eines Grabes hatte, weil er über dem h. Grabe zum Ritter geschlagen worden. Er drückt sich selbst folgender Maßen aus: „Welche Flagge des besagten Herrn Hector sehr reich mit sechszehn Wappenarten verziert war, das heißt von den Seitenlinien, von denen er und seine Ahnen abstammten, und darin war ein Grab gezeichnet, weil dieser Herr Hector am heiligen Grabe in Jerusalem zum Ritter geschlagen worden war."

Ist diese Stelle nicht ein unwidersprechlicher Beleg gegen das von Favyn auf Balduin I. zurückgeführte Alterthum der Insignien des Ritterordens vom h. Grabe?

Indessen wollen wir die Berichte, welche uns Hody über die Verleihung der Ritterwürde am Grabe des Herrn gesammelt hat, weiter mittheilen, weil es dadurch dem Leser immer mehr einleuchten wird, daß es sich überall nur um Verleihung einer Würde, niemals aber um ein Eintreten in einen religiösen Orden oder um Ablegung der beim Eintritte in einen religiösen Orden geforderten d r e i Gelübde, oder auch nur e i n e s derselben handelt.

Im Jahre*) 1449 begegnen wir zu Jerusalem einer Truppe vornehmer Pilger, Stephan von Gumpenberg, Friedrich von Wolfstel und Johann von Kameraw, welche von Johann von Stiegel und Nicolaus Magerer, Bürgern von Meraw, begleitet waren. Am 8. Oktober creirte man vierzehn Ritter vor dem h. Grabe, sagt der Bericht ihrer Reise, „Allda machtet man die ritter vor dem heiligen grab; der waren vierzehen."

Im Jahre 1465 wurde, nach M. T. Tobler, Georg Emerich von Görlitz zum Ritter geschlagen und erhielt vom Pater Guardian folgendes Chronogramm als Zeugniß für seine Aufnahme:

„EMERICUS CUSTOS QUI GNAVUS REXERAT URBIS FRENA,
SUPER CHRISTI BUSTA CREATUS EQUES**)."

Im Jahre 1470 besuchte Anselmus Adorn von Brügge, begleitet von seinem Sohne Johann, Jerusalem, St. Katharina, den Berg Sinai und Egypten; er starb im Jahre 1482 oder 1483. Die Genealogie seiner Familie gibt ihm den Titel: „Ritter von Jerusalem, St. Katharina und dem Berge Sinai." Sein Vater und sein Oheim, Peter und Jakob Adorn, vollendeten zu Brügge gegen Anfang des fünfzehnten Jahrhunderts die Kapelle, mit dem Beinamen von Jerusalem, die, wie es scheint, von ihren Ahnen begonnen

---

*) Hody p. 172.

**) Emerich der Wächter, welcher rüstig die Zügel der Stadt gelenkt hatte, ist über der Grabstätte Christi zum Ritter erwählt worden.

worden war. Gleich Diesen besuchten sie die heiligen Orte und M. Gailliard versichert in seinem „Recherches sur l'Eglise de Jérusalem, à Bruges, 1845, in 4°" betitelten Werke, daß Peter Adorn dort zum Ritter des heiligen Grabes erwählt worden war.

Um dieselbe Zeit sehen wir einen Ritter von Jerusalem in der Familie der Ryckmann, die jetzt im belgischen Senate vertreten ist. Er starb, sagt der Baron von Stein (Annuaire de la noblesse de Belgique, 1857, p. 181.), im Jahre 1476. Wie viele würde man nicht finden, wenn man in den Archiven des belgischen Adels nachsuchte? So z. B. findet man in den Mémoires littéraires de Paquot, t. III. p. 606, daß Jérôme d'Ennetières, Ritter vom heiligen Grabe, von Karl II. geadelt ward, und 1525 starb.

Johann Tucher, Bürger von Nürnberg, der im Jahre 1479 das heilige Land besuchte, erzählt, daß er am 6. August jenes Jahres, während er sich in der Kirche des heiligen Grabes befand, dort neun Personen zu Rittern schlagen sah. „Bruder Johannes von Preußen, vom Orden der Minoriten, schlug zuerst den Herzog Balthasar von Mechelburg zum Ritter; dieser schlug dann die acht andern Personen zu Rittern mit einem Schwerte, das ich trug. Man muß diese Ceremonie wegen der Ungläubigen heimlich thun. Deßhalb schickte man sich dazu an, bevor Jeder in die Kirche eintreten konnte. Die Brüder lasen dann ihre Messe am heiligen Grabe und auf dem Calvarienberge; darauf ließ man uns hinausgehen."

Im Jahre 1483 finden wir gleichzeitig zu Jerusalem den Grafen Solms von der einen Seite, in Begleitung von Bernhard von Breydenbach, Philipp von Bickes u. s. w. und von der anderen Seite die Barone Truchseß von Waldpurg, mit Werli von Zimber, Heinrich von Stöffel, Bernhard von Rechberg u. s. w. Die Reise der Ersteren ist von dem berühmten Schriftsteller Bernhard von Breydenbach, den ein ausgezeichneter Künstler, Erhard Rewich von Utrecht, begleitete, geschrieben worden; über die Reise der Letzteren hat uns einer ihrer Reisegefährten, Felix Faber (Schmidt), Dominikaner aus Ulm, berichtet.

Breydenbach belehrt uns in der Kürze, daß die meisten Edelleute seiner Gesellschaft den Ritterorden empfingen: „Bei Anbruch des Tages, das heißt am 16. Juli (1483), „erlangten die Meisten von unseren adeligen Reisegefährten, indem sie den Rittergürtel „empfingen und die üblichen Ceremonien und Beobachtungen erfüllten, ohne Wissen der „Heiden, welche dieses nicht leicht zulassen, die Ehre der Ritterschaft; und nachdem dieses „in der vorgeschriebenen Weise verrichtet, feierten die oftgenannten Brüder Messen auf „dem heiligen Grabe u. s. w."

Das Manuscript von Faber's Buch wurde, wie der Herausgeber D. Haßler in seiner Vorrede sagt, im Jahre 1840*) in der Bibliothek zu Ulm gefunden. Bis dahin war

*) Wenn ein Werk, das zu einer Zeit geschrieben wurde, wo dasselbe durch die eben entdeckte Buchdruckerkunst leicht vervielfältigt werden konnte, so lange in der Bibliothek verborgen und unbenutzt liegen blieb, dann muß sich uns die Vermuthung aufdrängen, daß noch viele andere Schriften ähnlichen Inhalts, die bis jetzt unbekannt und unbeachtet geblieben, wenn sie an's Tageslicht gezogen würden, uns vielleicht über gar manche bis jetzt unaufgeklärten Punkte Licht verschaffen würden.

nur ein kurzer Auszug bekannt, der von Faber gegen Ende des 15. Jahrhunderts verfaßt war, und im 16. Jahrhundert in deutscher Sprache erschien. Da dieses Werk, welches erst jetzt nach ungefähr 350 Jahren bekannt wird, ein höchst bedeutsames Zeugniß über die Ritter vom h. Grabe enthält, zugleich aber vorausgesetzt werden darf, daß es der geringsten Zahl unserer Leser bekannt sein wird, so brauchen wir wohl kein Bedenken zu tragen, Faber's ausführlichen und sehr interessanten Bericht über die Ertheilung der Ritterwürde am Grabe des Herrn, bei der er selbst Augenzeuge gewesen, in wortgetreuer Uebersetzung mitzutheilen.

„Nachdem sich (16. Juli 1483) Alle versammelt hatten, öffneten die Herren Mauren die Thorflügel der h. Kirche, und ließen uns in derselben Weise ein, wie gesagt worden ist, Fol. 108, A*). Es gingen auch mit uns hinein die Brüder des Berges Sion (Franziskaner), unter welchen mit uns eintrat ein achtungswerther Mann, genannt Johannes von Preußen, Prokurator der Brüder des Berges Sion, ein Laie zwar von Stand, aber der Kleidung und dem Leben nach ein Mönch; denn er bedient sich nach eigenem freien Willen der Tracht des dritten Ordens vom heiligen Franziskus, an den er sich jedoch nicht durch das Gelübde der Regel gebunden hat.“

„Dieser Mann ist adelig von Geschlecht, aus dem Range der Grafen, ein Deutscher aus Preußen, von hohem Wuchse, mit langem Barte und geziert mit ehrwürdigen grauen Haaren; er ist ein sehr gereifter Mann und von vieler Erfahrung, von strengen Sitten, gewissenhaft und gottesfürchtig. Dies Lob gebe ich diesem tugendhaften Manne nicht von Hörensagen, sondern nach sicherm Wissen. Derselbe hat Vollmacht vom Papste und vom Kaiser und die Vergünstigung von den Königen und Fürsten der Christenheit, adelige Pilger, welche zum Grabe des Herrn kommen, zu Rittern zu küren und zu schlagen. Auch ist er dem Sultan bekannt, der ihn in großen Ehren hält. Außerdem ehrt ihn Naydon, der Statthalter von Jerusalem, und Sabathytanco und Elphahallo, die Pilgerführer und Dolmetscher, Alle kennen und verehren ihn. Darum ist ihm Macht gegeben von den Herren des Landes, die heiligen Orte mit Umzäumungen und dergleichen zu schmücken; nur darf er nicht wagen, Mauern aufzubauen. Dieser Mann sorgt dafür, daß die schadhaften Stellen der Kirche des h. Grabes und in Bethlehem ausgebessert werden, und hat ein solches Ansehen in Jerusalem, daß auch die Saracenen und Juden ihn fürchten, und die Kinder sich vor ihm verbergen. Und ich sage für gewiß, daß es zwei Männer in Jerusalem gibt, Beide Greise und hochbejahrt, sehr nützlich den h. Orten und den Pilgern, und ich kann mir nicht denken, wie nach deren Tode die Pilger in Jerusalem bestehen werden. Nicht gern möchte ich Pilger in Jerusalem sein, wenn sie nicht da wären. Der Eine ist vorbenannter Bruder Johannes, der Andere ist

*) An dieser Stelle wird blos der Eintritt in die h. Grabeskirche und die Feier des Gottesdienstes in derselben beschrieben.

Elphahallo, ein Saracene, zweiter Pilgerführer, ein guter Mensch, von dem ich an passender Stelle reden werde."

„Nachdem also die Prozession, in der Weise wie Fol. 110 A. gesagt ist, geordnet und schon vollendet und beendigt worden, rief vorbesagter Mann, der Bruder Johannes, eine Stunde vor Mitternacht alle adeligen Pilger, welche die Ritterschaft annehmen wollten, in die Golgathakirche, d. h. in den Chor, wo die Mitte der Welt ist*), wie aus Fol. 117. A. erhellt, zu sich zusammen, und nachdem sich die Grafen, Barone und Adeligen vor ihm aufgestellt hatten, begann er ihnen die Rechte der Ritterschaft auszulegen. Für's Erste verbot er, daß Keiner sich anmaße, zur Aufnahme in die Ritterschaft hinzutreten, wofern er sich nicht als Adeliger von seinen vier nächsten Vorfahren her erweise, hinreichendes Vermögen besitze, rechtschaffen und unbescholten und mit keiner entehrenden Makel behaftet sei. Er erklärte aber feierlich, wenn Einer ohne diese Eigenschaften hinzutreten und sich dem Ritterschlage unterziehen würde, so solle dieser Ritterschlag nicht haften, und ein Solcher in keiner Weise für einen Ritter, vielmehr für einen Spötter, Verhöhner und Verächter der Adeligen gehalten werden. Endlich ermahnte er sie, daß sie mit Gottesfurcht und mit Ehrfurcht zur Annahme der Ritterschaft hinzutreten, und dem Papste sowie dem Kaiser, durch deren Vollmacht diese Ehre ihnen verliehen werde, in Allem gehorchen, die katholische Kirche vertheidigen und ihre Rechte handhaben, Bischöfe, Mönche und jegliche Religiosen, und alle Geistlichen und ihre Wohnungen und Güter schützen und schirmen, das Gemeinwesen friedlich regieren, und Unmündigen, Wittwen, Fremdlingen und Armen Recht verschaffen, und alle Gläubigen in Trübsal durch Hülfeleistung, wenn sie dazu angerufen würden, trösten sollten. Ferner verbot er ihnen, sich unter keiner Bedingung mit den Ungläubigen in ein Bündniß einzulassen, sondern sie sollten dieselben, soweit es möglich sei, aus den Landen der Christen immer weiter hinaustreiben, vorzüglich mit allem Eifer darnach trachten, daß das h. Land und heiligste Grab den Händen der Ungläubigen entrissen werde; Könige, Fürsten, Herzoge, Grafen, Markgrafen und sonstige Bewaffnete dahin bringen, daß dem h. Lande möglichst bald Hülfe werde, und Alle zu dessen Beistand beseelen, so wie den Gläubigen die Noth und bejammernswerthe Unterwürfigkeit des h. Grabes mit allem Eifer an's Herz legen, und selbst zu jeder Stunde bereit sein, für die Vertheidigung des h. Landes herbeizueilen."

„Nachdem jener Bruder dies und mehreres Andere erörtert hatte, trat er in das Häuslein des Denkmals des Herrn (siehe Nr. 4 des beigedruckten Grundplanes), und es folgten alle Adeligen, welche vor dem Denkmale des Herrn standen. Er hatte aber die Namen aller Adeligen, welche die Ritterwürde empfangen wollten, nach dem Adelsrange aufgeschrieben und verlieh ihnen auch so die Ritterwürde."

---

*) Dem h. Grabe gegenüber, gegen Osten, befindet sich das Katholikon, der Chor der einstigen Chorherren, in dessen westlichem Theile, beinahe in der Mitte der ganzen h. Grabeskirche, ein Marmorstein aufgestellt ist, welchen die griechischen Popen in Jerusalem den Pilgern als den Mittelpunkt der Erde zeigen.

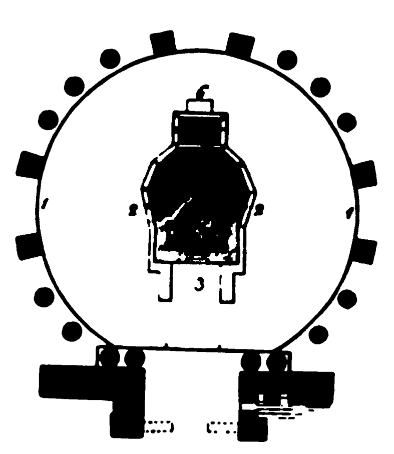


Kapelle über dem heil. Grabe zu Jerusalem.

Nr. 1. Raum unter der großen Kuppel.

Nr. 2. Monument des heiligen Grabes.

Nr. 3. Chor der Lateiner beim h. Grabe.



Nr. 4. Kapelle des Engels.

Nr. 5. Das heilige Grab.

Nr. 6. Kapelle der Kopten.

Grundriß der Kapelle über dem heil. Grabe.

„Zuerst also rief er den edelgebornen Herrn Johannes, Grafen von Solms, zu sich in die innere Höhle des Denkmals Christi (siehe Nr. 5 des beigedruckten Grundplanes), wo das heilige Grab selbst ist, und gürtete seine Lenden mit dem Ritterschwert, legte ihm an den Füßen die Rittersporen an und hieß ihn mit gebogenen Knien sich über dem Grabe des Herrn ausstrecken, so daß seine Knie auf dem Fußboden ruhten, und die Brust mit den Armen auf der Tafel des Grabes lag. Da er nun so ausgestreckt dalag, ergriff der besagte Bruder Johannes das Schwert, womit der Graf umgürtet war, zog es aus der Scheide und schlug ihn mit der Klinge dreimal über die Schultern, im Namen des Vaters, des Sohnes und des heiligen Geistes. Darnach richtete er den Grafen auf, löste Schwert und Sporen ab, küßte ihn und sprach mit Ehrfurcht „Proficiat". Nachdem dieser so Ritter geworden war, rief der Bruder Johannes den edlen Baron, Herrn Johannes Werner von Zimmern und übergab dem Grafen Schwert und Sporen, damit er den Baron zum Ritter schlage, was er auch that. Darnach trat der Baron Heinrich von Stöffel ein, welchen der Baron Johannes von Zimmern zum Ritter schlug. Von diesem wurde Herr Johannes Truchseß zum Ritter geschlagen, der schlug den eingetretenen Herrn Bär von Hohen-Rechberg zum Ritter, und nachdem diese der Kriegerschaar beigeschrieben und herausgelassen waren, da traten andere Adelige ihrem Range nach ein, und empfingen die Ritterwürde. Bei meiner ersten Wallfahrt schlug der Bruder Johannes alle Adeligen selbst mit eigener Hand zu Rittern, weil es an Solchen fehlte, welche die Anderen an Adel übertrafen, und Alle gleich waren, der Gleiche aber den Gleichen nicht zum Ritter schlägt, sowie der Gleiche über den Gleichen nicht Recht und Herrschaft hat. Kommen aber Fürsten, Markgrafen, Grafen, Barone und Adelige, dann schlägt Johannes selbst den Vornehmeren und dieser dann den nächst Folgenden, und so fort bis zu den untersten Adeligen, welche von denjenigen Herren zu Rittern geschlagen zu werden begehren, denen sie mehr verbunden, oder deren Vasallen sie sind. Wenn aber einige Andächtige da sind, welche aus Andacht die Ritterwürde annehmen, und dennoch die Abzeichen der Ritterwürde im Vaterlande nicht tragen wollen, so werden diese weder von Fürsten, noch von Andern zu Rittern geschlagen, sondern unterwerfen sich dem Bruder Johannes. So wurden also in jener Stunde alle Adeligen Ritter, und ein Jeglicher übergab nach seinem Vermögen dem Bruder Johannes bei Empfang der Ritterwürde ein ansehnliches Geschenk, die Einen 10 Dukaten, die Andern 8, Andere 6, Andere 5 — zur Herstellung des h. Grabes und der Kirche, zur Ausschmückung der h. Stätten, zum Unterhalt der Brüder, welche das h. Grab bewachen, zum Anzünden von Lampen und zu anderen Bedürfnissen, wozu der Bruder Johannes es für nothwendig findet."

Aus diesem durchaus zuverlässigen Berichte ergibt sich klar, daß wir die hier beschriebene Ceremonie nur als die Ertheilung einer Würde zu betrachten haben, die den dazu Berechtigten zur Bestärkung in ihren Ritterpflichten im Allgemeinen und zum Schutze des h. Landes insbesondere ertheilt wurde. Wie hoch man aber die Auszeichnung anschlug, an so heiliger Stätte den Ritterschlag zu empfangen, davon gibt uns Faber in der Fort-

setzung seines Berichtes ein Beispiel. Er führt nicht weniger als 40 verschiedene Gründe an, warum der am h. Grabe erhaltene Ritterschlag allen denen vorzuziehen sei, die entweder auf dem Schlachtfelde, an den Höfen der Kaiser und Könige, oder selbst in anderen Kirchen ertheilt werden. Wir sehen deßhalb auch verschiedene Edelleute, die bereits an anderen Orten den Ritterschlag erhalten hatten, in Jerusalem auf ihre frühere Würde verzichten, um am Grabe des Herrn neuerdings die Ritterwürde zu erlangen. Daß die hier zu Rittern geschlagenen Edelleute auch von den europäischen Fürsten als Ritter anerkannt werden, scheint Faber durch den Satz ausdrücken zu wollen: „Dieser (der Bruder Johannes) hat Vollmacht*) vom Papste und vom Kaiser, und die Vergünstigung von den Königen und Fürsten der Christenheit, adelige Pilger, welche zum Grabe des Herrn kommen, zu Rittern zu küren und zu schlagen." Wir werden zum Belege hierfür in einem anderen Berichte zeigen, daß der Papst und Kaiser einen solchen in Jerusalem am Grabe des Herrn zum Ritter geschlagenen Herrn als einen neuen Ritter empfängt und verehrt. Von einem besonderen Ritterorden vom h. Grabe spricht Faber aber keineswegs, und wir haben durchaus keine Veranlassung, uns hier eine weder zu religiöser noch zu weltlicher Genossenschaft verbundene, und bestimmten Statuten unterworfene besondere Körperschaft vorzustellen. Es war kein besonderer Ritterorden, in den die genannten Herren hier aufgenommen wurden, sondern sie erhielten bloß den Ritterschlag und wurden Ritter, wie es im Mittelalter für die Adeligen Sitte und Erforderniß war. Nur betrachtete man es als einen besonderen Vorzug, an so heiliger Stätte Ritter geworden zu sein. Wünschenswerth wäre uns nur noch, daß Faber die Insignien der Ritterschaft, die Manche in ihrem Vaterlande nicht tragen wollten, genauer bezeichnet hätte, da wir dann doch wenigstens einen Anhaltspunkt für das Alter des jetzigen Wappens der Ritter vom h. Grabe gewonnen hätten; oder hat Faber gar nicht an ein spezielles Wappen dieser Ritter, sondern nur an die allgemeinen Abzeichen des Ritterthums gedacht?**)

Aus Hody's gesammelten Notizen über den Empfang der Ritterwürde am h. Grabe haben wir noch zwei Fälle (p. 175 und 176) nachzutragen.

„Nicole le Huen, der wenige Jahre später (d. h. nach Faber) nach dem heiligen Lande pilgerte, sagt bei Gelegenheit des dritten Besuches, den er dem h. Grabe am 5. August 1487 machte: „Nach Tische kehrten wir zum dritten Male zum heiligen Grabe unseres Herrn zurück, indem wir in Gebeten, Andacht und Flehen verharrten: und nach Mitternacht thaten die priesterlichen Herren der Kirche wie davor. Ferner wurden adelige Herren sowohl aus Frankreich wie aus Deutschland, Flandern und Spanien und der Normandie zu Rittern gemacht. Ueber dem h. Grabe empfingen sie den Orden und leisteten die Eide, wie dies zu thun nöthig ist. Die goldenen Sporen, das Schwert,

*) Vergl. seine Empfehlung der Ritterschaft vom h. Grabe, Art. XXII. und XXIII., die wir im Anhange I. in wortgetreuer Uebersetzung mitgetheilt haben.

**) Vergl. seine Empfehlung der Ritterschaft vom h. Grabe, Art. XV., Anhang I.

welches geschwungen wurde um den Glauben zu vertheidigen, und, falls es nöthig ist, für ihn zu sterben — — — —".

„Im Jahre 1495 wurden der Pfalzgraf bei Rhein, Alexander Graf von Nassau, und ihre Gefährten von dem schon erwähnten Bruder Johannes über dem h. Grabe zu Rittern geschlagen. —

In der Zeitschrift „Das heilige Land, Organ des Vereines vom h. Grabe, X. Jahrgang, 6. Heft, p. 175" finden wir aus dem „Reißbuch deß heyligen Lands, Frankfort 1609" eine kurze Beschreibung der Reise zum heiligen Grab von Herzog Bogislaw in Pommern 1496—97. Nachdem uns erzählt worden, wie der Herzog und die ganze Gesellschaft endlich am 21. August das gelobte Land betreten hatten, heißt es p. 179:

„Da nun Se. F. G. Alles genugsam und öfters besehen, ist bei Nacht ein alter geistlicher Mann von Sion*) gekommen, und hat Se. F. G. an dem h. Grabe mit allen gewöhnlichen Ceremonien zum Ritter geschlagen, auch andere aus der Gesellschaft, welche in der letzten Schlacht gegen die Türken ihre männliche Tugend besonders merken lassen, sind zugleich mit Sr. F. G. zum Ritter geschlagen worden. Nachdem vorher S. F. G. den Kirchen zu Jerusalem hundert Ducaten verehrt, und besonders den Mönchen auf dem Berge Sion viele und reiche Geschenke gegeben, und damit Gott für die Errettung aus aller Gefahr gedanket, ist er wieder nach Haus aufgebrochen."

„Nach langem Verweilen," heißt es denn p. 180 weiter, „ist der Herzog von Benedig wieder aufgebrochen und nach Rom gezogen, und hat sich mit dem Papst, der Se. F. G. ehrlich empfangen hat, bekannt gemacht. Der Papst hat ihm auch eine herzogliche Haube mit Edelsteinen und ein güldenes Schwert, als einem güldenen Ritter, verehret."

„Von Rom sind Se. F. G. nach Bologna, nach Verona oder Dietrichs Bern und von da nach Innsbruck gezogen. Da Ihre Kais. Majestät, die eben nicht bei guter Gesundheit gewesen, ihm selbst nicht entgegenreiten konnten, so hat sie ihm einige Fürsten entgegengeschickt und ihn herzlich empfangen und ihm u. A. ein güldenes Stück als einem neuen Ritter verehret; ihn auch zum Turnier dagehalten, da just Fastnacht war." u. s. w. Am Schlusse dieses Berichtes wird uns noch erzählt, daß der Herzog bei seiner Heimkehr in Stettin von seiner Gemahlin und deren 3 Kindern sehr freundlich empfangen worden.

In dem Werke „Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff ꝛc." von Dr. E. von Groote, p. 173, finden wir ebenfalls eine sehr interessante Mittheilung über die Ertheilung des Ritterschlages am h. Grabe:

„In deser cappellen" — so erzählt der Ritter — „hoirt ich myss lesen vff deme „heyligen graue ind nae der myssen leyss ich mich mit goede berichten. dar nae was dae „eyn alt ritter broeder, her Hans van Pruyssen genant, der die pylgrum die des begerende

*) Jedenfalls der schon oft erwähnte Bruder Johannes.

„sijnt zo ritter sleyt, der vff die zijt by yem hat eyn gulden swert ind zweyn gulden „sporen, mich fraegende, off ich ritter werden wolde. ich antwort, jae. hee fraeget, off „ich ritter genoiss ind eelich van vader ind moder were, des ich hoeffde also. hee heyss „mir eynen voiss vur ind den andren nae vff dat heylige graeff setzen. dae speyn er „mir beyde sporen vmb. dar nae guyrt er mir dat sweert vff mijne lyncke sijdt ind „spraich: zuych vff dat sweert ind sitz vff dijn knee vur das heylige graeff, nym dan dat „sweert in die lyncke hant ind lege zweyn finger vff der rechter hant dar vff ind sprich „mir nae: As ich eelich ritter man eynen wijden vernen weech gewandelt, groiss druck „lijden ind ongemaich geleden hane vmb ere ind dat heylige lant Iherusalem zo suechen „ind nu die stede der martiryen vnsers heren Ihesu Crist ind dat heylige graeff funden „het, mijne sunden zo besseren ind eyn rechtferdich leuen an mich nemen wil, begeren „dar vmb alhie goetz ritter zo werden ind geloeue dat bij mijner truwen ind eren die „weduwen weysen kirchen kluysen ind arm lude zo beschirmen, ouch nyemantz noch vmb „guet noch vmb gelt noch fruntschafft noch maichschafft vnrecht helffen zo recht maichen „ind ich mich halden sal, as eyme eirbaren ritter zoe getzempt, as mir got helff ind dat „heilige graeff. doe ich dit gedayn ind nae gesprochen hat, nam hee mir dat sweert vsser „mijner hant ind sloich mich dae mit vff mijnen ruck sprechende: stant vff ritter in ere „des heyligen graeffs ind des ritters sijnt Joerijen ere. soe moiss got van hemelrich „geuen, dat ich ritter ind ander mijne mit gesellen die ritter sijnt aeder geslagen werdent „den eyt nyet brechen en moissen. Amen."

Diese letzteren Berichte haben für uns besondere Wichtigkeit, da sie uns unzweideutige Beweise sind, daß man auch in dem Zeitraume nach dem Jahre 1489, in welchem angeblich der Ritterorden vom h. Grabe durch die Bulle Innocenz VIII. aufgehoben und dem Johanniter-Orden einverleibt wurde, und vor, ja noch in dem Jahre 1496, in welchem er nach einigen Schriftstellern von Alexander VI. wiederhergestellt, nach andern erst gegründet sein soll, ganz auf dieselbe Weise und ohne irgend eine Modification adeligen Pilgern die Ritterwürde am h. Grabe ertheilte, wie es früher geschehen war.

III.

Zur richtigen Würdigung der Beweggründe, die Innocenz VIII. zu jener oft mißdeuteten Bulle veranlaßten, durch welche der Orden vom heil. Grabe und der Ritterorden des h. Lazarus dem Johanniterorden einverleibt wurden, scheint es uns hier am Platze, dem Leser die Geschichte des Johanniter-Ordens in gedrängter Kürze wieder in's Gedächtniß zurückzurufen.

Das um das Jahr 1048 von italienischen Kaufleuten aus Amalfi zu Jerusalem gegründete Hospital, welches den christlichen Pilgern Europa's ein Asyl in Jerusalem darbot, in dem die kranken und erschöpften Wanderer treue Pflege und Schutz gegen den Haß der Muhamedaner und die noch empörendere Abneigung der schismatisch-griechischen Christen fanden, ward die Wiege jenes mächtigen Ritterordens der Johanniter oder Hospitaliter, welcher sich bald nach der Eroberung Jerusalem's durch die Kreuzfahrer zu einer religiösen Genossenschaft bildete, deren Mitglieder sich, neben Befolgung der drei gewöhnlichen Ordensgelübde, den Kampf gegen die Ungläubigen und Werke der Barmherzigkeit gegen die Hülfsbedürftigen zur Aufgabe setzten. Dieser die Pflichten des Mönches und des Ritters in wunderbarer Weise verschmelzende Orden, der sehr schnell zu bedeutender Macht emporblühte und eine Hauptstütze des Königreichs Jerusalem wurde, war nach den blutigen Kämpfen gegen Saladin und dem Falle Jerusalem's (1187) zu einem kleinen Häuflein Ritter zusammengeschmolzen, die in der phönicischen Bergfestung Margat Zuflucht fanden. Neuen Zuwachs erhielten die Johanniter durch den dritten Kreuzzug, und verlegten nach dem Verluste von Margat (1285) und Tripolis (1288) ihre Residenz nach Ptolemais. Aber auch dieses letzte Bollwerk der Christen in Syrien ging am 18. Mai 1291 verloren, und mit ihm das Königreich Jerusalem. Der damalige Großmeister des Ordens schiffte sich schwerverwundet mit den wenigen Rittern, die ihm aus dem verzweifelten Vertheidigungskampfe gegen die Belagerer übrig geblieben, nach Cypern ein, wo sie Limisso als Wohnsitz und Asyl erhielten. Durch des starken und unerschütterlichen Großmeisters Jean de Villiers angestrengte Bemühungen erhob sich von Neuem die zertrümmerte Macht des Ordens, und seinem dritten Nachfolger Foulques de Villaret, einem Manne von großem Unternehmungsgeiste und ausgezeichneter Tapferkeit, gelang

es im Jahre 1310 Rhodus, welches damals im Besitze saracenischer Seeräuber war, zu erobern, und in einem vier Jahre lang fortgesetzten Kampfe die ganze Insel mit den dazu gehörigen Eilanden der Herrschaft des Ordens zu unterwerfen. Auf diesem kleinen Inselreich behauptete sich der Orden durch seine bewunderungswürdige Tapferkeit 213 Jahre lang in unausgesetztem Kampfe gegen die Ungläubigen, und in diese Periode fällt der Gipfelpunkt seiner Macht und Größe. Einen der härtesten, aber auch zugleich ruhmvollsten Kämpfe bestanden die Johanniter, die jetzt auch den Namen Rhodiserritter führten, unter Pierre d'Aubusson (1476—1505) einem ihrer gewaltigsten Großmeister, gegen den übermächtigen Angriff von Misach Pascha. Alle Kunstgriffe des listigen Türken prallten ebenso ohnmächtig an der Weisheit des Großmeisters ab, wie die wüthenden Stürme der bis zum höchsten Fanatismus entflammten Ungläubigen an seiner und seiner Ritter eherner Kraft, und nach einer schrecklichen neunundachtzigtägigen Belagerung (1479—80) entrann der übermüthige Pascha nebst den kläglichen Trümmern seines vorher so gewaltigen Heeres auf seinen Galeeren mit genauer Noth dem Schwerte der heldenmüthigen Vertheidiger. Aber der furchtbare Kampf hatte Streitmacht und Vermögen des Ordens bis auf den Grund erschüttert. Nur wenige Ritter hatten mit dem Großmeister die blutige Arbeit überstanden, und die Stadt Rhodus war nur noch ein rauchender Trümmerhaufen, dem fast keine Vertheidiger geblieben waren. Ein Orden aber, der als ein Bollwerk des christlichen Glaubens gegen die Angriffe der Ungläubigen in der ganzen katholischen Welt verehrt wurde, erheischte zum Wohle der Kirche und wegen seiner vorzüglichen Verdienste thatkräftigen Beistand, um die lebensgefährlichen Wunden, die ihm dieser in der Geschichte hoch hervorragende Kampf geschlagen hatte, möglichst schnell zu heilen und vernarben zu lassen. Das fühlte auch Papst Innocenz VIII. und motivirte dadurch seine Verordnungen, durch die er für den Orden, um ihn ferner zum siegreichen Kampfe gegen die Ungläubigen stark genug zu erhalten, einen Zuwachs an Personen und Vermögen bezweckte.

In der Bulle Innocenz' VIII. vom 28. März 1489 (**Cum solerti meditatione pensamus**)*) finden wir an drei verschiedenen Stellen ein besonderes Gewicht auf die Unterscheidung zwischen dem Orden vom h. Grabe und der Ritterschaft des heiligen Lazarus gelegt. Wäre aber dazu irgend eine Veranlassung vorhanden, wenn hier ein Ritterorden vom h. Grabe, der also mit dem Orden des heil. Lazarus durchaus gleichartig wäre, gemeint sein könnte? Wären die Mitglieder des hier erwähnten Ordens vom h. Grabe nicht bloße Mönche, sondern, wie soviele Schriftsteller wähnen, auch Ritter gewesen, warum sollte dann Innocenz VIII., besonders in einem so wichtigen Aktenstücke, ihnen nicht ebenso gut den ihnen in solchem Falle gebührenden und eigenthümlichen Titel einer Ritterschaft gegeben haben, wie er ihn doch dem Orden des heil. Lazarus beilegte? Nirgendwo finden wir, daß die Ritter vom h. Grabe sich zu gemein-

*) Die Bulle ist vollständig mitgetheilt in unserem Anhang II.

schaftlichem Leben nach einer besonderen Regel verbunden, noch weniger, daß sie die drei Ordensgelübde abgelegt hätten. Welchen Sinn hätte es daher, wenn wir die Stelle, in der Innocenz die Personen eben jener aufgehobenen Orden von der Beobachtung der bei ihnen festgesetzten Regeln, mit Ausnahme der drei wesentlichen Gelübde, (**exceptis tribus substantialibus votis**) entbindet, auf den Ritterorden vom h. Grabe beziehen wollten? Unter Orden vom heiligen Grabe sind daher hier nur die regulirten Chorherren zu verstehen.

Schon durch Papst Pius II.,*) der im Jahre 1459 einen Ritterorden unter dem Namen unserer lieben Frau von Bethlehem gestiftet, und deßwegen einige andere Ritter- und Hospital-Orden aufgehoben hatte, war das Fortbestehen der Chorherren vom heil. Grabe in Frage gestellt worden, weil er auch sie und ihre Güter mit diesem neuen Orden vereinigte. Jedoch durch ihre Opposition gegen diese Vereinigung, und weil der Orden unserer lieben Frau von Bethlehem sich nicht halten konnte, bewahrten damals die Chorherren vom h. Grabe ihre Unabhängigkeit bis auf ihre in unserer Bulle verordnete Vereinigung mit dem Johanniter-Orden, durch die sie in Italien, Frankreich und Flandern verschwanden. Nur in Polen und Spanien haben sie sich behauptet und an einigen Stellen in Sicilien, die späterhin nur Priorate waren, die der König von Sicilien als Commenden zu vergeben hatte.

Die Verfügung Innocenz VIII. wurde durch eine Bulle des Papstes Pius IV. vom 1. Juli 1560 (**Circumspecta Romani Pontificis providentia**), welche über die Bestätigung der den Johannitern ertheilten Privilegien handelt, in einer zum Theil wörtlichen Wiederholung der oben mitgetheilten Verordnungen bestätigt, und auch hier dieselben genauen Unterscheidungen zwischen Orden vom h. Grabe und Ritterschaft des h. Lazarus**) festgehalten. Der Inhalt dieser Bulle, die sich im **Bullarium Romanum tom. II. p. 11** findet, ist folgendermaßen angegeben: Confirmatio quamplurium gratiarum et immunitatum, exemptionumque et privilegiorum Fratrum Militum Conventus et Hospitalis S. Joannis Hierosolymitani, eiusque Magni Magistri, Priorum, et aliarum personarum, a Pont. Praedecessoribus concessorum, cum eorumdem extensione, et aliorum concessione. In dieser 77 Paragraphen enthaltenden Bulle lautet der hieher gehörige §. 3 wie folgt:

„Et Innocentius VIII. ex certis causis tunc expressis inter alia, Sancti Sepulchri Dominici Hierosolymitani **Ordinis** S. Augustini et **Militiae** S. Lazari in Bethlehem et Nazareth, etiam Hierosolymitani Ordines, eorumque Prioratus et praeceptorias, nec non domum de Montemorillon, dicti Ordinis S. Augustini Pictavien. dioecesis nuncupatam, et alia ab eis dependentia membra

*) Vergl. Helyot p. 156.

**) Ueber die Verschmelzung des St. Lazarus-Ordens mit den Johannitern siehe: Wochenblatt der Johanniter-Ordens-Balley Brandenburg 1860, No. 10, Seite 37.

cum suis pertinentiis, ac eorumdem **Ordinum** et **Militiae** Archiprioratuum, Prioratus et Magistratus generales, ac in eorumdem Ordinum Prioratibus, praeceptoriis, domibus, et membris, illorumque quibus denominabantur nomina, dependentias et pertinentias de fratrum suorum consilio per quasdam suppresserat, et extinxerat, illaque omnia et singula per universum Orbem existentia Hospitali praefato pro illius membris, ac domum praedictam expresse pro membro prioratus Aquitaniae dicti Hospitalis de simili consilio perpetuo univerat, incorporaverat, concesserat et assignaverat, ac voluerat, quod tam qui in titulum, quam qui in Commendam illam tunc obtinerent, ad aliorum Fratrum dicti Hospitalis instar iuxta tunc Magistri, et Conventus praefatorum, aut ab eis auctoritatem habentium providam moderationem pro temporum qualitate de eorumdem membrorum quae sic obtinerent proventibus, communi thesauro dicti Hospitalis suffragia et onera exhiberent annuatim, ac Magistri, et Conventus praedictorum mandatis obtemperarent, nec quovis modo, clam vel palam illi qui Prioratus, beneficia et loca Ordinum suppressorum huiusmodi tenerent, eis cederent, vel renunciarent, aut de eis donationem facerent absque expresso consensu, licentia et auctoritate Magistri et Conventus praefatorum, et si secus facerent, irritum et inane, nulliusque roboris esse decreverat, et nihilominus poenam privationis beneficiorum, et excommunicationis latae sententiae eo ipso incurrere censerentur."

Wenn nun unter dem in diesen Bullen genannten Orden vom h. Grabe der Ritterorden vom h. Grabe zu verstehen wäre, wie konnte man dann auch unmittelbar nach der Bekanntmachung dieser päpstlichen Verfügungen ganz in derselben Weise fortfahren, Ritter vom h. Grabe zu creiren, wie es früher geschehen war? In noch grelleren Widerspruch kommen wir aber bei jener irrigen Auffassung unserer Bulle dadurch, daß derselbe Papst Pius IV., der im Jahre 1560 noch einmal die Aufhebung des Ordens vom h. Grabe und die Vereinigung der Personen und Güter desselben mit dem Johanniterorden aussprach, im Jahre 1561 dem Guardian der Franziskaner im gelobten Lande und seinen Mönchen alle sowohl schriftlich als mündlich zugestandenen Privilegien, also auch, wie die Franziskaner wohl nicht mit Unrecht sagen, das Recht am h. Grabe Ritter zu creiren, bestätigt.

Alle diese Widersprüche verschwinden aber sofort, wenn man sich an den Wortlaut der betreffenden Bullen hält, und unter dem von Papst Innocenz VIII. aufgehobenen Orden vom h. Grabe die regulirten Chorherren versteht.

IV.

Eine bei weitem größere Uebereinstimmung finden wir bei den verschiedenen Schriftstellern über Alexander VI. und eine von ihm im Jahre 1496 erlassene Bulle. Einige derselben betrachten sie zwar als eine Aufhebung der Vereinigung des Ordens vom h. Grabe mit den Johannitern, die Meisten aber kommen dahin überein, daß in jener Bulle die eigentliche Stiftung des Ordens ausgesprochen sei, oder halten es wenigstens für das Sicherste, diesen Papst als Stifter des Ordens anzusehen. Ehe wir diese Bulle und deren Existenz näher in's Auge fassen, wollen wir auch hier erst die Leser mit den verschiedenen Ansichten und Meinungen der Schriftsteller bekannt machen.

Zunächst gibt Favyn (p. 1596) als Grund, weßhalb diese Vereinigung nicht von Dauer gewesen sei, an, daß die Ritter ihre durch dieselbe erlangte Freiheit benutzt hätten, um zu heirathen, so daß also, wie Quaresmius t. I. p. 634 im Anschlusse an Favyn etwas genauer ausführt, nicht mehr, wie früher, die vollkommenste Keuschheit, die sich nämlich von allem auch dem erlaubten geschlechtlichen Umgange fern hielt, sondern nur die eheliche Keuschheit von den Rittern versprochen worden wäre. In Folge dessen sei es denn auch gekommen, daß Verehelichte in jenen Ritterorden aufgenommen wurden. Daher — fährt Favyn fort — übertrug Papst Alexander, der Sechste dieses Namens, im vierten Jahre seines Pontificates und im Jahre der Gnade 1496 auf sich und den heil. Stuhl die Macht, diesen Orden der Ritter vom h. Grabe zu verleihen, und erklärte sich und seine Nachfolger, die Päpste, zu Oberhäuptern (chefs) und obersten Großmeistern desselben, indem er seinem desfallsigen Generalvicar, dem Guardian des h. Grabes (der immer von der Regel des h. Franz von Assisi ist) die Vollmacht ertheilte, diesen Orden den Pilgern und Reisenden des h. Landes, mochten sie verheirathet oder nicht verheirathet sein, zu verleihen, wenn sie nur über genanntem h. Grabe den Eid ablegten, daß sie adelig von Geburt oder Stand (vacation) seien und hinreichende Güter besäßen, um zu

leben, ohne Handel und Gewerbe von standeswidrigem Gewinn (traffic et marchandise de gain turpe, et deshonneste), zu treiben, und bewaffnet in's heil. Land zu ziehen oder einen dazu fähigen Mann auf ihre Kosten zu besolden, wenn die christlichen Fürsten eine Armee zur Wiedereroberung des h. Landes in's Feld stellten.

Außer Quaresmius haben noch Gryphius p. 17, Flemming p. 753, und das Allg. hist. Lexicon t. II. p. 620 (wo Miräus origin. ordin. milit. l. I. c. 16 et 21.*) Favyn. theatr. d'honn., Gryph. Ritterorden, als Gewährsmänner angeführt werden) Favyn's Ansicht adoptirt.

Wie wenig Favyn's Motivirung für diese Verfügung des Papstes Alexander's VI. stichhaltig ist, erhellt aus dem bereits früher schon Mitgetheilten. Denn in unserem Cap. II. sehen wir, daß auch schon längst vor Innocenz' VIII. Vereinigungsbulle bei der Ernennung zum Ritter vom h. Grabe ein Gelübde der Keuschheit nicht abgenommen wurde. Was soll nun gar des Quaresmius Ausführung von Favyn's Erzählung heißen? Ist nicht die eheliche Keuschheit eine Pflicht, welche das heil. Sakrament der Ehe jedem Christen auferlegt? Solche Irrthümer sind aber die Folgen von dem vergeblichen Bestreben, dem Orden ein Alter beizulegen, das er nicht hatte.

Den Schein größerer Wahrscheinlichkeit gewinnt, was uns der Verfasser der Histoire des ordres etc. t. I. p. 112 berichtet. „Mit Unrecht sagen mehrere Schriftsteller, daß Papst Innocenz VIII. die Ritter vom h. Grabe aufhob und ihren Orden mit dem der Rhodiserritter vereinigte. Viel wahrscheinlicher ist es, daß die Ritter vom h. Grabe nach den Chorherren, die diesen Namen trugen, gekommen sind, und Papst Alexander VI., um die adeligen und reichen Personen zum Besuche der h. Orte in Palästina zu veranlassen und sie einiger Maßen für die Mühen und Strapazen, die sie auf einer so langen und beschwerlichen Reise ertrugen, zu belohnen, wollte, daß Einige von ihnen mit der Eigenschaft eines Ritters vom heil. Grabe geehrt würden. Daher stiftete er einen Ritterorden unter diesem Namen, dessen Großmeisterschaft er für sich und seine Nachfolger nahm, und ertheilte dem h. Stuhle die Macht, solche Ritter zu machen, wie es alle Autoren sagen, welche davon geredet haben, die aber keineswegs die Bulle dieses Papstes mittheilen, sondern nur versichern, daß sie vom Jahre 1496 sei, und da die Religiosen des Ordens vom h. Franziskus die Wache am h. Grabe haben, und ihr Guardian apostolischer Commissarius in diesen Provinzen ist, ertheilte ihm dieser Papst auch Vollmacht, solche Ritter zu machen. Nichtsdestoweniger sprechen die Haupthistoriker des Ordens vom h. Franziskus gar nicht darüber. Nur der Pater Quaresmius, der Guardian des Klosters vom h. Grabe gewesen ist, berichtet es auf Favyn's Zeugniß hin."

Offenbar beruht diese Ansicht auf einer weit vorsichtigeren Kritik, als bei Favyn und seinen Anhängern zu entdecken ist, und sie hat sich auch bis jetzt bei den meisten

*) Miräus l. I. c. 16 enthält die bereits früher angeführte Stelle über die Statuten vom J. 1099, und ein c. 21 ist in dem angezogenen Werkchen gar nicht vorhanden.

Schriftstellern erhalten. Dieselbe wiederholen bald mehr, bald minder wörtlich Hermant p. 50, Helyot t. II. p. 157, Gaetano Giucci t. I. p. 94, der sich ausdrücklich auf Helyot beruft, P. Giacchieri p. 55, Schulze p. 566, Biedenfeld p. 42, der ohne jede weitere Begründung Alexander VI. das Motiv unterschiebt, er habe durch die Stiftung dieser Ritterschaft den über die Aufhebung der Chorherren vom h. Grabe erbosten Adel wieder besänftigen wollen, G. A. Ackermann p. 222 sub. No. 175, der gleich Biedenfeld den Orden als erloschen seit 1830 betrachtet, das Buch der Ritterorden p. 370, wo es als das Sicherste bezeichnet wird, Alexander VI. für den Stifter zu halten. F. F. Steenackers p. 68 steht mit seiner Ansicht vereinzelt da, wonach im Jahre 1496 Alexander VI. die Canoniker des h. Grabes zu einem Ritterorden organisirt habe.

Mit mehr Vorsicht beschränkt sich Moreri t. VIII. p. 233, s. v. Sépulcre darauf zu sagen, man dürfe glauben, was Favyn vorgebracht habe, daß nämlich Alexander VI. im J. 1496 dem Guardian des Klosters vom heil. Grabe erlaubt habe, Ritter zu creiren, weil Leo X. 1516 und Clemens VII. 1525 dem Guardian mündlich die Erlaubniß ertheilt hätten, diese Ritter zu creiren, wie es seine Vorgänger gethan hätten. Natürlich ist dieses im Dictionaire historique-portatif p. 253 wieder wörtlich abgeschrieben.

Dagegen sagt uns Burke p. 348, Seine Heiligkeit Papst Alexander VI. habe in der That danach getrachtet, als Gründer des Ordens betrachtet zu werden, und habe dadurch beabsichtigt, den Eifer für Religion und Wallfahrten anzuregen.

Während Wippel p. 26 Alexander VI. kurzweg als ersten Großmeister im Jahre 1496 bezeichnet, hält Dambreville p. 205 dafür, der Orden habe sich auf den Ruinen der Chorherren vom h. Grabe zu Jerusalem erhoben, und Alexander VI. sei sein Stifter im J. 1496. Daran anknüpfend faßt er die ganze Geschichte des Ordens mit einer nur ihm allein angehörigen Anschauungsweise in den beiden Sätzen zusammen, Clemens VII. habe im Jahre 1525 mündlich die Vollmacht, solche Ritter zu creiren, dem Guardian der Franziskaner zugestanden, und einige Zeit nachher sei der Orden mit allen Gütern dem Maltheserorden einverleibt worden, wozu Paul V. seine Bestätigung gegeben habe. Kurt von der Aue, der die ganze Geschichte des Ordens, p. 26, in 10 Sätzen abfertigt, sei hier nur nebenbei bemerkt, weil er die Vereinigung mit dem Johanniterorden schon 1291 vor sich gehen läßt.

Lablée, p. 38, erwähnt, daß auch einige behaupten, die Ritter des h. Grabes hätten sich erst 400 Jahre nach der Stiftung der mit der Bewachung des h. Grabes betrauten Religiosen auf den Trümmern dieser Chorherren erhoben, deren Güter den Johannitern einverleibt worden seien.

Wie ferner Mislin p. 309 Alexander VI. als Wiederhersteller des Ordens der Ritter vom h. Grabe im Jahr 1496 bezeichnet, meint Hody p. 177, daß, wenn man nicht vorzöge, das Zeugniß Favyn's gänzlich zu verwerfen, man sich darauf beschränken müsse anzunehmen, Papst Alexander VI. habe seit 1496 den Gebrauch mündlich autorisirt, den dann Leo X. 1516 bestätigt, wie ihn nacheinander nach den Ordensdiplomen Pius IV.

1561, Alexander VII. 1665, Benedict XIII. 1727, Benedict XIV. 1746, und Seine Heiligkeit Pius IX. an letzter Stelle bestätigt hätten.

Mit gänzlicher Uebergehung dieser Frage sagt Bresson p. 236 nur, im Jahre 1489 habe eine Bulle Innocenz' VIII. zum Zwecke gehabt, den Orden der Ritter vom h. Grabe mit dem Orden der Maltheserritter zu vereinigen, aber diese Bulle sei nicht vollständig zur Ausführung gelangt; denn der hochw. Pater Guardian des h. Landes, habe in seiner Ausübung der Patriarchatsrechte nie aufgehört, unter der Autorität des h. Stuhles und dem Schutze der Könige von Frankreich Ritter vom h. Grabe zu creiren.

Als Commentar zu Bresson könnte uns Allemand's Erzählung dienen, der p. 32 sagt, daß die Vereinigungsbulle des Papstes Innocenz' VIII., die er ebenfalls, und zwar mit vollem Rechte, in's Jahr 1489 setzt, von Alexander VI., der von ihrer Unrechtmäßigkeit überzeugt gewesen wäre, durch eine Gegenverfügung aufgehoben worden sei, in der er dem Guardian der Franziskaner in Jerusalem erlaubte, wie früher fortzufahren, den Orden der Ritterschaft vom h. Grabe den Edelleuten zu verleihen, welche die h. Orte besuchten. Aus der etwas weitläufigeren Schrift Allemand's hat dann Gelbke p. 41 einen kurzen Auszug gegeben.

Woher stammt denn nun eigentlich dieser seltene Wiederstreit der verschiedenartigsten Ansichten? Einfach daher, weil Jedermann sich auf eine Bulle beruft, von der Keiner uns sagen kann, er habe sie gelesen oder er sei im Stande, ihre Existenz nachzuweisen. Schon der Verfasser der Histoire des ordres beklagt sich darüber, und Hody p. 176 gesteht, daß er diese Bulle von 1496 vergebens in der großen Sammlung der päpstlichen Bullen gesucht habe, und daß der gelehrte Quaresmius, dieser encyclopädische Geschichtsschreiber der h. Orte, offenbar nicht glücklicher gewesen sei, weil er sich darauf beschränkt habe, Favyn's Erzählung Wort für Wort zu übersetzen, und dieser somit der einzige Gewährsmann für die Existenz jener Bulle von 1496 sei.

Natürlicher Weise ist auch unsererseits nichts verabsäumt worden, was über diesen Punkt, welcher der Schwerpunkt unserer ganzen Untersuchung ist, Licht zu verbreiten versprach, und durch diese Bemühungen hat sich als unzweifelhaftes Resultat ergeben, daß eine solche Bulle Alexander's VI. nicht existirt und niemals existirt hat. Zwar gibt es eine vom 13. August 1496 datirte Bulle jenes Papstes, welche mit den Worten Cum sicut accepimus beginnt und die Privilegien der Franziskaner im h. Lande erweitert; aber sie enthält nichts weiter als die Erlaubniß, Eisen und Holzgeräthe für die Bedürfnisse ihrer Klöster ein- und auszuführen. Diese Bulle hat zuerst Quaresmius t. I. p. 421 mitgetheilt, wo er einen Catalog der auf das h. Land bezüglichen Bullen gibt, die er hauptsächlich aus dem Archive des Berges Sion geschöpft hat. Außerdem aber findet sie sich in dem Bullarium Peculiare Terrae Sanctae, Romae 1727,*) p. 89.

*) Die Kenntniß dieser und der meisten anderen Bullen verdankt Verfasser der zuvorkommenden Bereitwilligkeit des Kgl. Preuß. außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Ministers Herrn H. von Arnim

Nun hat aber Quaresmius alles dasjenige, was sich auf die seinen Ordensbrüdern in Palästina ertheilten Privilegien und Gnaden bezog, mit größter Sorgfalt in dem angeführten Abschnitte seines großen Werkes über das heil. Land gesammelt; das **Bullarium Terrae Sanctae** ist der Ort, wo alle bis 1727 auf die Franziskaner des heil. Landes bezüglichen Erlasse des apostolischen Stuhles mitgetheilt werden; wäre es daher mit einiger Wahrscheinlichkeit anzunehmen, daß, während selbst weit geringfügigere Angelegenheiten betreffende Verordnungen der Päpste gewissenhaft aufgeführt sind, gerade eine solche für die Franziskaner höchst wichtige Bulle übergangen worden sei?

Die Verfügung Alexander's VI. soll dann von Leo X. 1516, Pius IV. 1561, Alexander VII. 1665, Benedict XIII. 1727 bestätigt worden sein. In Betreff dieser Bullen ist zu bemerken, daß sich die Existenz einer solchen von Leo X. in keiner Weise nachweisen läßt. Die Bulle Pius' IV. vom 17. Juli 1561 (**Divina disponente clementia**), die sich bei Quaresmius t. I. p. 423 und in dem **Bullarium Terrae Sanctae** p. 90 findet, bestätigt im Allgemeinen sämmtliche Gnaden und Privilegien, die den Guardianen und Brüdern des h. Landes von den römischen Päpsten sowohl schriftlich als mündlich verliehen worden waren. Wie dort überhaupt kein Privilegium namentlich angeführt wird, so ist auch weder von einem Ritterorden vom h. Grabe, noch von der Ertheilung des Ritterschlages am h. Grabe die Rede. Ebenso hat die Bulle Alexander's VII. vom 3. August 1655 (**Piis Christifidelium**), die in demselben Bullarium zu finden ist, nur eine allgemeine Bestätigung der den Franziskanern im h. Lande ertheilten Privilegien, sofern sie nicht mit den Beschlüssen des tridentinischen Concils im Widerspruche ständen, zum Zwecke. Auch in dieser Bulle ist nichts gesagt, was sich auf die Ertheilung des Ritterschlages am heil. Grabe bezöge. Ganz denselben Inhalt hat die Bulle Benedict's XIII. vom 3. März 1727 (**Loca Sancta Palaestinae**), die das **Magnum Bullarium Romanum** t. XIII. p. 275 mittheilt, nur mit dem Unterschiede, daß dort im dritten Paragraphen 63 apostolische Constitutionen aufgeführt werden, in welchen die bis dahin dem h. Lande ertheilten Privilegien enthalten sind. Darunter sind auch die bereits angeführten Bullen Alexander's VI., Pius' IV. und Alexander's VII. (**sub. No. 49, 50 et 55**) verzeichnet. Aber irgend etwas auf die Ertheilung der Ritterwürde am h. Grabe Bezügliches sucht man auch hier vergebens.

Anders verhält es sich jedoch mit der Bulle Benedict's XIV. vom 7. Januar 1746 (**In supremo militantis Ecclesiae**).*) Veranlassung zu dieser Bulle war die Revision und Vervollständigung der für eine gute Verwaltung des h. Landes zu verschiedenen Zeiten aufgestellten Statuten; sie verbreitet sich daher in 8 Hauptstücken, die im Ganzen in 97

zu Rom, welcher ihm die drei Bullen Alexander's VI., Pius' IV. und Alexander's VII. aus oben angeführtem in der Bibliothek der Franziskaner in Aracoeli befindlichen Bullarium abschriftlich mitzutheilen die Güte hatte.

*) Dieselbe befindet sich in dem Werke: Chronologiae hisorico-legalis Seraphici Ordinis t. II. pars II. (p. 348 sqq.) complectens acta comitiorum et congregationum generalium ab indictione capituli generalis Romani anni 1723 ad usque annum 1751 edita opera P. F. Caroli Mariae Perusini, Romae 1752.

Artikel eingetheilt sind, weitläufig über diese Satzungen und bezieht sich auf unseren Gegenstand in zwei zu den Pflichten der Guardiane gehörigen Artikeln des ersten Hauptstückes, welche wir hier in möglichst wörtlicher Uebersetzung mittheilen müssen.

„Art. 20. Es werden erneuert die allgemeinen Statuten in Bezug auf die Ernennung der Ritter vom h. Grabe durch den Guardian, in Folge apostolischer Genehmigung, und letzterem wird kraft des heiligen Gehorsams und unter Strafen, die nach dem Gutachten des Ordens-Generals auferlegt werden sollen, vorgeschrieben, daß er Niemanden zu einem solchen Ritter ernenne, außer nach vorhergegangenem einstimmigen Consens aller Discreti,*) und unter Beobachtung der bei einer solchen Ernennung üblichen Feierlichkeiten, und nur, wenn 100 venetianische Zechinen durch den zu ernennenden Ritter als Almosen dargebracht worden, die einzig zur Erhaltung des h. Grabes verwendet werden sollen. Bei den Feierlichkeiten einer solchen Ernennung soll er von dem zu ernennenden Ritter entweder den gewöhnlichen Eid nicht verlangen, oder, wenn er glaubt ihn verlangen zu müssen, aus der Eidesformel jene Clausel über die Bekämpfung der Türken auslassen, damit nicht die h. Orte durch schwere Abgaben belästigt, nnd die jerusalemitische Familie (die Franziskaner) ausgewiesen werden."

„Art. 21. Dazu wird vorgeschrieben, daß das Petschaft, mit dem die Patente genannter Ritter gesiegelt zu werden pflegen, in einer Kapsel oder Kiste mit drei Schlüsseln aufbewahrt werde, in welcher die Geldalmosen niedergelegt werden, und es soll nichts herausgenommen werden außer im Beisein der Discreti, in deren Gegenwart auch die Patente gesiegelt und sogleich das Petschaft wieder in die Kiste gelegt werden soll."**)

Diese Bulle ist also die erste päpstliche Urkunde, in welcher die Ritter vom heil. Grabe genannt werden, und etwas Näheres über ihre Einsetzung gesagt ist.

* * *

---

*) Ueber diese Patres Discreti werden wir an einer späteren Stelle durch Quaresmius Aufklärung erhalten.

**) Cap. I. De Guardiano eiusque officiis. Art. 20. Renovantur statuta generalia quoad equites Sanctissimi Sepulcri ex concessione Apostolica per patrem Guardianum instituendos; et eidem praecipitur in virtute sanctae obedientiae et sub poenis ad Superioris Generalis arbitrium infligendis, ut nullum iustituat talem Equitem, nisi praevio consensu unanimi omnium Discretorum ac nisi adhibitis consuetis solemnitatibus ad talem institutionem, et nisi latis in eleemosynam centum zecchinis Venetis per Equitem instituendum iisque ad conservationem Sanct. Sepulcri unice applicandis. In solemnitatibus autem talis institutionis ab Equite instituendo vel non exigat solitum juramentum, aut si exigendum duxerit, a formula juramenti clausulam illam de Turcis oppugnandis deleat, ne avaniis gravibus sancta loca graventur et familia Hierosolymitana ejiciatur.

Art. 21. Praecipitur ad hoc, ut sigillum, quo Patentes dictorum Equitum muniri solent, asservetur in Capsula seu Arca trium clavium, in qua reponuntur eleemosynae pecuniariae; nec possit extrahi, nisi Discretorio praesente, ad cujus etiam praesentiam patentes Sigillo muniri debebunt ac statim in Arca Sigillum iterum reponi.

Nach Prüfung der von den verschiedensten Schriftstellern überlieferten Berichte und der mit unserer Untersuchung in Verbindung gebrachten Urkunden ergeben sich demnach folgende Resultate.

Seit der Mitte des 14. Jahrhunderts kennen wir aus authentischen Ueberlieferungen den Gebrauch, adelige Pilger, die als Wallfahrer zur heil. Stadt gekommen waren, am Grabe des Herrn zu Rittern zu schlagen, welche dann nach dem h. Orte, an dem sie diese Würde empfangen hatten, den Namen „Ritter vom h. Grabe" annahmen. Wir dürfen jedoch, gestützt auf die Erzählung in der Chronik der Grafen von Schawenburg, beinahe mit Gewißheit voraussetzen, daß dieser Gebrauch schon zur Zeit der Kreuzzüge entstanden ist.

Jeder Auszeichnung entsprechen aber auch, da sie ein besonderes Recht ist, wieder besondere Pflichten, und so wurde dem Ritter vom h. Grabe neben den allgemeinen Ritterpflichten noch die besondere Verpflichtung auferlegt, zu jeder Zeit bereit zu sein, die Waffen für die Beschützung des h. Ortes zu führen, an welchem er dieselben erhalten hatte, oder sich wenigstens durch einen tauglichen Stellvertreter auf eigene Kosten vertreten zu lassen. Nur diese Verpflichtung haben die Ritter vom h. Grabe mit den Mitgliedern der geistlichen Ritterorden gemein, können aber nicht unter die Kategorie der letzteren gebracht werden, weil sie weder jemals eine Ordensgemeinschaft gehabt, noch Ordensgelübde abgelegt haben. Denn Jahrhunderte hindurch waren sie nicht einmal durch ein gemeinschaftliches Abzeichen verbunden, und wenn wir in manchen Werken*) durchaus übereinstimmende Abbildungen eines Ritters vom h. Grabe finden, so müssen wir dieses Costüm, wie auch manche dieser Autoren selbst schon gethan haben, als ein unterschobenes bezeichnen. Demnach gibt es auch, während sonst die geistlichen Ritterorden eine thatenreiche Geschichte aufzuweisen haben, eine solche von einem Ritterorden vom h. Grabe nicht, nnd daher erklärt es sich, daß, abgesehen von dem Berichte über das seltsame Testament Alphons' I., und Michaud's gelegentlicher Erwähnung der doppelten Beschäftigung der Chorherren als Mönche und Ritter, sämmtliche Geschichtsschreiber alter und neuerer Zeit über diesen Orden ein übereinstimmendes Stillschweigen beobachten. Als man aber anfing sich mit einer Geschichte des angeblichen geistlichen Ritterordens vom h. Grabe zu beschäftigen, verfiel man in den Irrthum, die regulirten Chorherren**)

*) Schoonebeck, Coronelli, P. Ph. Bonani, P. Helyot, M. Bar, G. Giucci.

**) In dem Werke von Don Luigi Tosti „Geschichte des Konzilium's von Konstanz" (deutsch von Bernhard Arnold, Schaffhausen 1860) finden wir p. 46 unter den zum Konzil von Pisa (25. März 1409) Versammelten auch den Generalprior des Ritterordens vom h. Grabe zwischen den Großmeistern und Prokuratoren der geistlichen Ritterorden aufgeführt. Wir glauben nach unseren in diesem Capitel niedergelegten Deductionen kaum nöthig zu haben, hier nochmals auf die schon so oft nachgewiesene Verwechselung mit den Canonikern vom h. Grabe zurückzukommen, halten uns aber verpflichtet darauf aufmerksam zu machen, daß diese Stelle um so weniger als Beweis gegen unsere Ansichten angeführt werden darf, als dem Herrn Verfasser bei Aufzählung der zum Konzil versammelten geistlichen Würdenträger die von uns ventilirte Frage durchaus fremd war, und dieser Stelle deßhalb durchaus keine historische Bedeutung gegeben werden kann.

vom h. Grabe mit den Rittern gleichen Namens so zusammenzuwerfen, daß dasjenige, was Geschichte dieser Chorherren war, auf jene Ritter bezogen wurde. Hauptveranlassung zu diesem historischen Fehler ward der Umstand, daß diese Chorherren Ordo S. Dominici Sepulcri hießen, und man nicht berücksichtigte, daß, wenn hier ein geistlicher Ritterorden dieses Namens gemeint wäre, es Ordo Militaris, oder Ordo Equestris oder Militia heißen müßte. Die Chorherren vom h. Grabe haben also mit den Rittern vom h. Grabe durchaus nichts gemein, und selbst die Auffassung, daß der Ritterorden vom h. Grabe auf den Trümmern der Canoniker entstanden sei, ist unserer Meinung nach eine durchaus irrige. Megiser,*) welcher dergleichen auch herausgefühlt zu haben scheint, und es sich namentlich nicht zusammenreimen konnte, wie die Canoniker vom heil. Grabe, die er irriger Weise ebenfalls als Ritter behandelt, neben den durch die Franziskaner am h. Grabe zu Rittern Geschlagenen als ein und demselben Orden angehörig betrachtet werden sollten, hat sich dadurch geholfen, daß er aus den Canonikern einen Ritterorden „der Alten" machte, und die wirklichen am h. Grabe creirten Ritter „die Newen" nannte. Er weiß über die Letzteren p. 209 Folgendes: „Als nun die Christen zumal gar auß „Hierusalem vertrieben worden: hat der Bapst zu Rom, mit verwilligung vnd erlaubnuß „deß Soldans, vmb daß Jar Christi 1336. acht Franciscaner Mönchen das H. Grab zu „verwahren, vnnd den Bilgram die H. Stätt zu weisen, anbefohlen. Diesen hat er ein „Guardian fürgesetzt, welcher auß Bäpstlichem Gewalt, macht hat, die Christliche Bil„gram so dahin kommen, auff dem Grab Christi zu Ritter zuschlagen, die führen ob„gesetzteß Zeichen des H. Creutzeß des H. Grabs, vnnd deß Ritter S. Georgen, vnd „sollen täglich neun vnd vierzig Pater noster, vnd so viel Ave Maria beten."

Wir wissen aus den uns erhaltenen Notizen über Ritter vom h. Grabe und ihre Erhebung zu dieser Würde, daß die Theilnahme der Franziskaner im h. Lande bis gegen Ende des fünfzehnten Jahrhunderts sich bei dieser Ceremonie bloß auf die Ausübung der dabei üblichen religiösen Feierlichkeiten beschränkte, und die zur heiligen Stadt pilgernden Souveräne oder hohen Adeligen den Ritterschlag am heil. Grabe ertheilten. Aus Faber's detaillirtem Berichte wird uns klar, wie hauptsächlich durch den hervorragenden Einfluß Johann's von Preußen die Creirung der Ritter vollständig in die Hände der Franziskaner überging. Denn Johannes von Preußen war Graf; er hatte päpstliche und kaiserliche Vollmacht erhalten, und ergriff daher auch bei Vollziehung dieses Aktes in sofern die Initiative, als er bei dem von Faber erzählten Falle, wo Mehreren zu gleicher Zeit der Ritterschlag ertheilt wird, selbst an dem Vornehmsten diese Handlung vollzog, und dann erst diesem die Erlaubniß ertheilte, ihn dem an Rang zunächst Folgenden gegenüber zu vertreten. Was daher früher ein unbestrittenes Recht jedes hohen Adeligen war, unterliegt jetzt also schon bedeutenden Beschränkungen. Haftete diese Ab-

---

*) H. Megiser, Delitiae Ordinum Equestrium. als benantlich Zween kurtze, doch außführliche Tractat, von dem hochlöblichen Riterstand u. s. w. Leipzig 1617.

änderung zunächst nur an der Person des Grafen Johannes von Preußen, so wurde sie nachher von dem Franziskanerorden, mit dem der Graf ja in so naher Beziehung stand, daß er dessen Ordenshabit trug, beibehalten. Fügen wir dazu noch den Umstand, daß in der freien Rede, mit der Johannes von Preußen die Ertheilung des Ritterschlages einleitete, alle die wesentlichen Punkte berührt sind, die bald nachher in dem von uns (Anhang IV.) mitgetheilten Aufnahmeritual in eine feste Form gegossen wurden, so kann man den Bruder Johannes als den Vertreter der Zeit bezeichnen, in welcher die bei Ertheilung dieser Würde zu beobachtenden Regeln und Förmlichkeiten einer festen Normirung entgegen gingen.

Der Bruder Johannes lebte zur Zeit Alexander's VI. Wäre dieser Papst der Gründer jener Regeln, wäre er der Erneuerer oder förmliche Stifter des Ordens, dessen Großmeisterschaft er sich und seinen Nachfolgern vorbehalten hätte, so würde er doch sicherlich einen solchen Akt in der Form und in einer solchen Weise beurkundet haben, wie dies bei allen ähnlichen Fällen vor ihm und nach ihm bis in die neuesten Zeiten üblich gewesen ist, und wie die Natur der Sache es mit Nothwendigkeit erheischt. Ein derartiger Erlaß findet sich aber bekanntlich nicht. Was uns Favyn und mit ihm viele Andere von Verfügungen Alexander's VI., welche sich auf den Orden beziehen, mittheilen, kann sich daher nur auf mündliche Aussprüche desselben beschränken, welche auf keinen Fall eine Stiftung des Ordens im Auge hatten.

Nach unserem Dafürhalten liegt die Sache so. In früheren Zeiten, als sich die Theilnahme der Franziskaner auf die Leitung der bei Ertheilung des Ritterschlages üblichen religiösen Feierlichkeiten beschränkte, bedurften sie weder von ihrem Ordensgeneral, noch von den Päpsten hierzu einer besonderen Ermächtigung. Sobald aber die Creirung der Ritter vom h. Grabe durch Vermittelung des Bruders Johannes als ein ausschließliches Recht an die Franziskaner im h. Lande, beziehungsweise an ihren Guardian übergegangen war, mußten sie, weil hierdurch ihre Thätigkeit auf ein ganz außerhalb aller ihnen bis dahin bewilligten Vorrechte liegendes Feld ausgedehnt ward, die Erlaubniß zu dieser Erweiterung ihrer Befugnisse von dem Kirchenoberhaupte einholen. Zu diesem Zwecke wandten sie sich an Alexander VI., der ihnen mündlich (vivae vocis oraculo) die nachgesuchte Ermächtigung ertheilte. Bei diesem Schritte mag möglicherweise Alexander VI. auch noch den Nebenzweck gehabt haben, durch die Aussicht auf diese Auszeichnung die Adeligen und Reichen zum Besuche der h. Orte zu veranlassen.

Für diese Vermuthung spricht zuerst die Erwägung, daß der Uebergang jener ausschließlichen Berechtigung an die Franziskaner, mit der überall erwähnten mündlichen Verordnung Alexander's VI. chronologisch zusammenfällt. Dann aber veranlaßt uns dazu noch die von Quaresmius t. I. p. 487 angeführte Nachricht, daß Papst Leo X. im Jahre 1516 dem Guardian vom h. Berge Sion mündlich gestattet habe, Ritter vom h. Grabe zu creiren, so wie es seine Vorgänger gethan hätten. Es waren also, nach Quaresmius, die Franziskaner schon 1516 im Genusse dieser Berechtigung. In einer anderen

von Quaresmius t. I. p. 422 mitgetheilten Urkunde vom Jahre 1525 wird die Ertheilung des Ritterschlages am h. Grabe durch den Guardian ebenfalls als eine Gewohnheit bezeichnet. Diese Urkunde, die Quaresmius, wie er selbst sagt, wortgetreu aus einem Codex Venetus abgeschrieben hat, enthält Privilegien, welche Papst Clemens VII. auf Ersuchen des Franziskaner-Paters Hieronymus de Valentia, der als Commissar der römischen Curie von einer Visitation des h. Landes zurückgekehrt war, den Franziskanern, ihrem Guardian und den übrigen Gläubigen in den muhamedanischen Ländern bestätigt hat. Der zweite Artikel dieser Urkunde lautet:*)

„Zweitens habe ich darum gebeten Seine Heiligkeit möge die Gewohnheit, auf dem h. Grabe den Ritterschlag durch den Guardian des Berges Sion oder in seiner Abwesenheit durch seinen Stellvertreter ertheilen zu lassen, gutheißen, jedoch so, daß es unter Zustimmung von vier Patres (Patrum Discretorum) geschehe, mit denen die zu creirenden Ritter gehörig geprüft werden sollen, daß die Bedingungen, welche in dem Formular ihrer Ernennung verlangt werden zur Erfüllung kommen, und daß diese Würde nicht leichthin, sondern nur geeigneten Personen verliehen werde, damit sie, wie es sich geziemt, ihren guten Ruf bewahre.“

Insofern nun, als dieses Recht den Franziskanern im h. Lande von früheren Päpsten mündlich bewilligt und bestätigt worden ist, können die beiden Bullen, Pius' IV. vom 17. Juli 1561 und Alexander's VII. vom 3. August 1655, in denen auch die mündlich den Franziskanern ertheilten Privilegien bestätigt werden, als Bestätigungsbullen bezeichnet werden. Noch mittelbarer gilt dieses dann von der Bulle Benedict's XIII., da diese nur deßhalb, weil sie jene beiden Bestätigungsbullen wiederum gutheißt, in dieser Eigenschaft aufgeführt werden darf.

Fassen wir nun unsere gewonnene Ansicht nochmals kurz zusammen, so verdankt der Ritterorden vom h. Grabe seinen Ursprung der in den Kreuzzügen entstandenen frommen Gewohnheit, den Ritterschlag am h. Grabe zu empfangen. Die ausschließliche Ertheilung des Ritterschlages durch die Franziskaner im h. Lande wurde durch mündliche Genehmigung des Papstes Alexander's VI. zuerst gutgeheißen, von Benedict XIV. schriftlich bestätigt, und an letzter Stelle durch Papst Pius IX. dem Patriarchen von Jerusalem übertragen.

---

*) Secundo (supplicavi), quod (Sua Sanctitas) approbet consuetudinem faciendi Milites in sancto Sepulchro per Guardianum Montis Sion, vel eius Vicarium in sua absentia, cum consensu tamen quatuor Patrum Discretorum, cum quibus bene examinentur tales instituendi Milites, et seruentur conditiones requisitae in forma suae institutionis, nec faciliter concedatur talis dignitas nisi personis idoneis, ut conseruetur in bona reputatione sicut decet. Quaresmius t. I. p. 422.

V.

Während wir über unseren jerusalemischen Orden vom h. Grabe nur einzelne Capitel in umfassendern Werken, oft nur gelegentliche Bemerkungen in Form von Digressionen finden, liegt uns über den Kgl. französischen Orden vom h. Grabe eine Monographie des Grafen Allemand vor, die wir deßhalb einer besonderen Berücksichtigung unterziehen müssen, weil in ihr dasjenige, was für Geschichte des vom Patriarchen von Jerusalem verliehenen Ordens bisher ausgegeben worden ist, mit der Geschichte des unter der Autorität der französischen Könige verliehenen Ordens so geschickt verwoben ist, daß sich daraus ein Ganzes gebildet hat, das für den weniger unterrichteten Leser einen großen Schein von Wahrheit haben muß.

Allemand bringt den Ursprung des Ordens vom h. Grabe mit jenen Klostermönchen (Cénobites) in Verbindung, denen der Apostel Jakobus, als erster Bischof von Jerusalem, die Bewachung des h. Grabes anvertraut habe. Mit dieser Fabel zu beginnen, und dann sofort an die h. Helena, des römischen Kaisers Konstantin Mutter, anzuknüpfen, fand der Verfasser dieser Abhandlung um so mehr nothwendig, als er durchaus beweisen wollte, daß dem Orden vom h. Grabe schon wegen seines aus der ersten Kindheit des Christenthums datirenden Ursprungs der Vorrang vor den anderen Ritterorden gebühre, die ja erst den Kreuzzügen ihre Entstehung verdankten. Mit unerschrockener Consequenz wirft dann Allemand die Geschichte der regulirten Chorherren vom h. Grabe mit den Rittern vom h. Grabe, deren Unterschied doch schon durch des Verfassers der Histoire des ordres etc. und Helyot's Kritik, die offenbar Allemand nicht unbekannt geblieben, außer allen Zweifel gesetzt ist, mit echt französischer Oberflächlichkeit zusammen.

„Gottfried von Bouillon — sagt Allemand p. 3 — stellte den Gottesdienst und die Kirchen im Jahre 1099 wieder her und setzte den Hospital-Ritterorden vom h. Grabe wieder ein."

„Albert, Chorherr von Aix, drückt sich lib. 6, c. 40 so aus: Im Jahre 1099 setzten der große Fürst von Jerusalem und die anderen Fürsten und Barone in der Kirche des h. Grabes des Herrn zwanzig Brüder wieder ein, welche fortwährend das göttliche Officium singen und die heil. Geheimnisse dort feiern sollten."

Um von diesen uns wohl bekannten Chorherren einen Uebergang zu dem Ritterorden vom h. Grabe zu gewinnen, schließt dann Allemand an diese Stelle unmittelbar die Erzählung an, man habe diesen Religiosen Kriegsleute zur Bewachung der heil. Orte zugesellt und diese Ritter des h. Grabes zu Jerusalem genannt.

Mitzutheilen woher diese Notiz entlehnt, oder auf wessen Bürgschaft sie zu glauben sei, hat der Verfasser nicht für nöthig erachtet, und doch ist sie eben so wichtig, ja noch wichtiger für sein Thema, als die noch von Niemanden bezweifelte Einsetzung der zwanzig Chorherren, für die er die unter den Historikern schon längst bekannte Erzählung des Albertus Aquensis anzuführen sich gemüßigt fand. Um aber diese von ihm erfundene Erklärung des Namens „Ritter vom h. Grabe" zu rechtfertigen, führt er als Analogie die Tempelherren an, die, weil sie mit der Bewachung des Tempels Salomon's betraut worden, daher ihren Namen erhalten hätten. Aber die eine wie die andere Erklärungsweise ist falsch, denn alle Geschichtsschreiber*) stimmen darin überein, daß der Name Templer oder Tempelherren (Templiers, tratres Templi etc.) nur von ihrer ersten, ihnen von Balduin II. angewiesenen Wohnung in der Nähe des Tempels Salomon's herrühre. Diese allgemein anerkannte Erklärung paßte aber nun einmal als Analogon dem Verfasser zu seiner Ableitung des Namens „Ritter vom h. Grabe" nicht, und daher greift er naiver Weise zu dem allerdings einfachen Mittelchen, die Sache auf eine ihm bequemere Weise zurechtzulegen. Allein historische Berechtigung hat nur die Erklärungsweise, nach welcher der Name „Ritter vom h. Grabe" von dem Orte herrührt, an dem diese Würde ertheilt wurde.

Immerhin mag es wahr sein, daß den Chorherren eine Schaar Bewaffneter zur Beschützung des h. Grabes zur Seite stand, auch mag darunter der Eine oder der Andere gewesen sein, der erst an oder über dem heil. Grabe die Ritterwürde erlangt hatte, aber daß alle diese Bewaffneten den gemeinsamen Namen Ritter vom h. Grabe geführt hätten, ist schon deßhalb nicht wahrscheinlich, weil der größte Theil derselben gewiß keine Ritter waren. Leider erfahren wir weder von Allemand noch sonst woher irgend etwas Genaueres über das Verhältniß, in dem diese Kriegsleute zu den Chor-

---

*) Vergleiche, N. Gürtleri, Bas. Historia Templariorum, edit. secunda, Amstelaedami 1703, p. 58. — P. Dupuy, Histoire de la condamnation des Templiers etc., Brusselles 1713, t. I. p. 3. — P. Du-Puy, Histoire de l'ordre militaire des Templiers etc. Brusselles 1751, p. 3. — Helyot t. VI. p. 25. — G. K. Anton, Versuch einer Geschichte des Tempelherrenordens, Leipzig 1781, p. 11. — Histoire critique et apologétique de l'ordre des chevaliers du Temple de Jérusalem, dits Templiers par R. P. M. I., Paris 1789, t. I. p. 8. — Mémoires historiques sur les Templiers par Ph. G***, Paris 1805, p. 2. — Wilken, Geschichte der Kreuzzüge t. II. p. 547. — Maillard de Chambure, Règle et statuts secrets des Templiers. Paris 1840, p. 43. — W. Havemann, Geschichte des Ausgangs des Tempelherrenordens. Stuttgart und Tübingen 1846, p. 6. — J. Chowanetz, Die gewaltthätige Aufhebung und Ausrottung des Ordens der Tempelherren. Münster 1856, p. 3. — Fr. v. Raumer, Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit. Leipzig 1857, t. I. p. 301. — F. Wilke, Geschichte des Ordens der Tempelherren, Halle 1860, t. I. p. 19.

herren gestanden hätten; wir wissen nicht, ob sie denselben unter- oder bloß beigeordnet gewesen seien: geschweige denn von irgend einer Thatsache zu reden, die uns zu der Annahme berechtigte, diese Kriegsleute hätten irgendwie eine religiöse Körperschaft gebildet. Lassen wir aber den Chorherren diesen bewaffneten Schutz zur Seite stehen, so würde sich damit ganz gut reimen, was nach Allemand p. 57 Wilhelm von Tyrus berichtet, daß der Orden vom h. Grabe verpflichtet gewesen sei, für den Krieg 1150 Bewaffnete (sergens d'armes) zu stellen, da wir ja wissen, daß den Chorherren vermöge ihres bedeutenden Vermögens, zu dem sie sehr schnell gelangten, eine solche Verpflichtung billigerweise und durchaus den mittelalterlichen Gebräuchen gemäß zugemuthet werden konnte.*)

Ebenso müssen wir dann das Privilegium, die Akten mit weißem Wachs zu siegeln, das Allemand von Gottfried von Bouillon herleitet, sowie die Verordnung Balduin's über Tracht und Abzeichen auf die Chorherren beziehen, die ja erst unter des Letzteren Regierung mit seiner Genehmigung eine Regel erhielten und zu einem Orden constituirt wurden. So scheitert also das Bemühen Allemand's, dem Ritterorden vom heil. Grabe deßhalb einen Vorrang vor allen übrigen gleichzeitig oder nach ihm entstandenen Orden des Orients, besonders vor dem der Johanniter zu sichern, weil er der älteste sei.

Im Jahre 1149 soll nach Allemand p. 12 Ludwig VII. während seines Aufenthaltes zu Jerusalem, wohin er im vorhergehenden Jahre mit einem Heere aufgebrochen war, um Palästina gegen Nuredin (Noradin) zu schützen, dem Orden vom h. Grabe Statuten gegeben haben, deren Original seinen Absichten gemäß in dem Schatze des h. Grabes zu Jerusalem geblieben sei. Eine authentische, von Aramond, französischem Gesandten zu Constantinopel, und dem Pater Bonaventura Corsette, Guardian des Franziskanerklosters zu Jerusalem, am 24. Juli 1549 mit dem Original verglichene Abschrift sei in der Kirche des h. Grabes zu Paris deponirt worden. Diese Abschrift sei mit dem Wappen der Ritter vom h. Grabe in weißem und mit dem des Gesandten in rothem Wachs gesiegelt gewesen.

Man kann nicht sagen, daß hinsichtlich dieses Punktes Allemand's Darstellung sich durch besondere Klarheit auszeichne. Jedoch geht aus der ganzen Fassung dieses Abschnittes hervor, daß wir uns die Sache so vorstellen sollen, als sei von Ludwig VII. zugleich mit dem Erlaß dieser Statuten eine Verpflanzung des Ritterordens vom h. Grabe von Jerusalem nach Frankreich angeordnet worden. Zu dieser Anschauung veranlaßt uns der erste Artikel jener Statuten, die er uns nicht, was doch jedenfalls das Beste gewesen wäre, wörtlich, sondern nur in einer Analyse mittheilt. Denn in diesem ersten Artikel soll nach Allemand's ausdrücklicher Behauptung Ludwig VII. erklären, er habe beschlossen

*) Ebenso ist es ein Irrthum, wenn der bereits angeführte Osterhausen p. 388 von den Rittern vom h. Grabe sagt „— — — — waren schuldig allzeit hundert wol bewapneter Ritter, bey des Königs Person, gleich als eine Leib-guardiam, zu underhalten — — — —“. Offenbar kann das nur von den Chorherren gesagt werden.

in Frankreich den Orden der Ritterschaft vom h. Grabe zu Jerusalem zu gründen und zu dem Namen des allerchristlichsten Königs den eines Oberhauptes (Chef) des besagten Ordens hinzuzufügen, und daß er die Ritter und Kriegsleute des h. Grabes von jeglicher Steuer befreie.

Allein wie vorher bei der Erklärung des Namens Tempelherren, so steigt auch hier der Verdacht gegen Allemand auf, daß er sich wiederum eine kleine Abänderung erlaubt habe, die zwar der historischen Wahrheit bedeutenden Abbruch, seinem Zwecke aber vortreffliche Dienste thut. Denn erwägen wir, daß, wie wir oben nachgewiesen haben, Nichts für, Alles aber gegen die Existenz eines geistlichen Ritterordens vom h. Grabe spricht der um jene Zeit seinen Sitz zu Jerusalem gehabt hätte, dagegen der religiöse Orden vom h. Grabe oder, wie sie gewöhnlich heißen, die regulirten Chorherren vom h. Grabe damals schon in Jerusalem zu bedeutendem Ansehen gelangt waren, und auch schon in den christlichen Ländern des Occidentes ihre Filialklöster auszubreiten anfingen, so liegt nichts näher als die Vermuthung, daß Allemand in seiner Analyse den Namen Orden vom h. Grabe, wie er in dem Texte der Statuten lauten mochte, willkürlich in Ritterorden umgewandelt habe.

Jedenfalls läßt er uns mehr Freiheit, wenn er an die Analyse dieser Statuten die Erzählung anschließt, Ludwig VII. habe, um die Vollziehung seiner Verfügungen in Frankreich zu bewirken, zwanzig Brüder vom Orden vom h. Grabe mitgebracht und ihnen durch Patent vom Jahre 1152 zu Orleans in Sanct-Samson ihren Wohnsitz angewiesen.

Zwar ignorirt Allemand kluger Weise die Existenz eines religiösen Ordens vom h. Grabe neben dem von ihm behandelten Ritterorden gleichen Namens vollständig, obgleich ihm der Unterschied beider gewiß nicht unbekannt geblieben ist; aber so vorsichtig er sonst auch in Vermeidung alles dessen gewesen ist, was irgend einen leisen Verdacht gegen seine Darstellung erregen könnte, so hat er sich doch wohl etwas gehen lassen, wenn er uns gerade hinsichtlich des letzteren Punktes eine Belegstelle anführt, die gewiß nicht für ihn, wohl aber für die Behauptung spricht, jene zwanzig Brüder vom Orden vom h. Grabe seien zwanzig regulirte Chorherren des Namens gewesen. Denn wenn nach ihm, p. 75, François Lemaire (histoire des antiquités de la ville et duché d'Orleans, 1648) versichert, daß Ludwig VII. Religiose vom Berge Sion nach Frankreich brachte, denen er die Abtei St.-Samson zu Orleans gab, und daß sie sich unter die Regel des heil. Augustin im Jahre 1152 begaben, so ist es doch offenbar richtiger unter diesen Religiosen unsere oft erwähnten Chorherren zu verstehen, als die Stelle in Allemand's Sinne zu deuten.

Ganz ausdrücklich spricht für diese Ansicht M. Bar, t. III., in dem — Ordre des chanoines réguliers du Saint-Sépulcre — überschriebenen Artikel. „Louis le Jeune, Roi de France (12), les Comtes de Flandres, et d'autres Princes et Seigneurs qui s'étaient croisés, ou qui, par dévotion, avaient été visiter la Pale-

habe, wie wir dieses von dem angeblichen geistlichen Ritterorden gleichen Namens zu Jerusalem gezeigt haben. Allemand wenigstens, der durchaus die Existenz eines solchen Ordens anerkannt wissen wollte, ja sogar ihm den Vorrang vor allen ähnlichen Orden, besonders dem der Johanniter, beizulegen sich bemühte, scheint durch den Eifer seiner Bestrebungen gar sehr daran gehindert worden zu sein, in seiner Untersuchung mit der nöthigen Kritik zu verfahren. Denn abgesehen davon, daß er sich sogar an das Legendenartige in der angeblichen Geschichte des geistlichen Ritterordens vom heil. Grabe so sehr anklammert, daß er demselben den Schein von historischer Wahrheit geben möchte, hat er auch das, was früher für Geschichte des jerusalemischen Ordens ausgegeben, aber schon längst vor ihm von einsichtsvolleren Schriftstellern als unhistorisch nachgewiesen worden, mit seiner Geschichte des französischen Ordens verwebt. Auffallend bleibt aber jedenfalls, daß Allemand in seiner Zusammenstellung von Zeugnissen anderer Schriftsteller keinen einzigen anführt, der die Geschichte eines geistlichen Ritterordens vom h. Grabe irgendwie kritisch behandelt und angezweifelt hat, während es doch bei der Belesenheit, die er durch seine reichhaltigen Citate bewährt hat, nicht annehmbar ist, daß ihm diese sollten a l l e unbekannt geblieben sein. Sie paßten für seinen Zweck nicht, folglich wurden sie mit Stillschweigen übergangen. Daran aber erkennt man schon, mit wie großer Vorsicht diese Tendenzschrift Allemand's gebraucht werden muß.

Allemand geht nun zur Gründung der Erzbruderschaft vom h. Grabe in Frankreich über. Es wird am besten sein, ihn selbst darüber reden zu lassen.

„Während*) die Gläubigen und die Ritter der Orden von Jerusalem in Folge der Verfolgungen genöthigt waren, die h. Orte zu verlassen, beschäftigte sich Ludwig IX., König von Frankreich, bei seiner Rückkehr von einem Kreuzzuge im Jahre 1251 damit, in seinem Königreiche die königliche Erzbruderschaft des h. Grabes einzurichten. Sie wurde schon im Jahre 1130 gebildet und inhärirte dem Orden, von dem sie wesentlich einen Theil ausmachte, so wie es durch eine Bulle Innocenz II., 10. cal. Mart. 1130 festgestellt wird, durch welche der h. Vater den Mitgliedern des Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem Indulgenzen gewährt.“

„Ohne Zweifel hatte Ludwig VII. durch den ersten Artikel seiner Statuten von 1149, in dem er erklärt, daß er beschlossen hat, in Frankreich den Orden der Ritterschaft vom h. Grabe zu gründen, die Absicht gehabt, daselbst auch die davon abhängige Erzbruderschaft zu gründen. Sein Urenkel Ludwig IX., genannt der heilige Ludwig, führte seinen Willen bei seiner Rückkehr von seinem ersten Kreuzzuge vollständig aus, als er die kostbaren Reliquien nach Frankreich gebracht hatte, die er von den Händen der Ungläubigen gekauft hatte.“

„In ebendemselben Jahre ließ dieser Souverain in seinem Palaste die „heilige Kapelle“ genannte Kirche bauen, die deren zwei bildet, die hohe und die tiefe; die Re-

---

*) Allemand p. 20.

liquien legte er in der hohen Kapelle nieder und setzte dort Chorherren ein, um den Gottesdienst ebenso zu feiern, wie es in der Kirche des h. Grabes zu Jerusalem Gebrauch war. In der inneren Kapelle richtete er im Jahre 1254 die königliche Erzbruderschaft des Hospital-Ritter-Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem ein, die dem Orden dergestalt inhärirte, daß die pilgernden Ritter verbunden waren, sich dort bei ihrer Abreise und bei ihrer Rückkehr aus dem h. Lande einregistriren zu lassen."

Letzteren Punkt führt dann der Verfasser gleich darauf etwas weiter aus:

„Es war diesem h. Könige nicht unbekannt, daß, wenn ein reiner Eifer mehrere seiner Unterthanen veranlaßte, sich der Vertheidigung der h. Orte zu weihen, es auch viele gab, die aus ganz anderen Beweggründen diese Reise unternahmen; und um den Unordnungen so vieler Kreuzfahrer, die fern davon, zu dem beizutragen, was man sich von diesen Fahrten versprach, gradezu dem Gegenstande ihrer Unternehmung geschadet hatten, einen Zügel anzulegen, schrieb der h. Ludwig vor, daß alle diejenigen, welche nach Palästina gehen wollten, um gegen die Ungläubigen zu kämpfen, oder um den Orden der Ritterschaft am h. Grabe zu empfangen, oder um das h. Land allein aus Andacht zu besuchen, sich hätten in die Erzbruderschaft einregistriren zu lassen; und daß jeder, der die Reise nach Jerusalem sei es als Ritter oder als Reisender gemacht hätte, auch bei seiner Rückkehr sein Aufnahmepatent in den Orden oder diejenigen Briefe, die ihm als Reisenden zugestellt worden wären, dort einregistriren ließ. So wurde selbst im Augenblicke ihrer Bildung die Erzbruderschaft in Frankreich einer der Vereinigungspunkte der Ritter des Ordens vom h. Grabe und der Reisenden des h. Landes."

Aus Mangel an anderweitigen Belegen sind wir nicht im Stande, über die Wahrheit dieser Erzählung Allemand's ihrem ganzen Umfange nach zu urtheilen. Allein geben wir im Ganzen das uns hier mitgetheilte zu, und bringen wir damit in Verbindung, daß der Annahme durchaus nichts im Wege steht, nach welcher seit der Zeit der Kreuzzüge der Ritterschlag am h. Grabe ertheilt, und diese Würde, weil sie gerade an einem so h. Orte und für einen so h. Zweck und zur Belohnung für eine so gefahrvolle Wallfahrt ertheilt wurde, in der christlichen Welt ganz besonders geehrt ward, der Annahme aber alles widerspricht, daß diejenigen, welche am Grabe des Herrn zu Rittern geschlagen wurden, dadurch Mitglieder eines religiösen Ordens geworden seien, und endlich überhaupt uns kein authentisches Zeugniß weder über die damalige noch über die spätere Existenz eines solchen geistlichen Ritterordens zu Jerusalem bis jetzt aufgebracht werden konnte: so können wir dieser Erzählung Allemand's nur folgende Auffassung geben.

Ludwig IX. hat 1254 eine Erzbruderschaft vom h. Grabe in Frankreich gegründet. Durch die Beaufsichtigung der Wallfahrten in's h. Land, welche er dieser Institution anvertraute, und weil diejenigen, welche sich am h. Grabe die Ritterwürde erworben hatten, auch in diese Erzbruderschaft aufgenommen wurden, oder auch schon Mitglieder

derselben sein mochten, ward sie Vereinigungspunkt der Ritter vom h. Grabe, nicht aber des Ordens vom h. Grabe, der ja in Jerusalem nicht bestand. Diese Erzbruderschaft muß aber in Frankreich in hohem Ansehen gestanden haben. Denn seit Ludwig IX. wurden die männlichen Kinder der französischen Könige bei ihrer Geburt in dieselbe einregistrirt, und sobald sie mannbar geworden, legte man ihnen diese Register zur Ratifikation ihrer Aufnahme vor. (Allemand p. 29.) Ueber ihr Verhältniß zu dem Orden vom heil. Grabe können wir aber mit Allemand nicht übereinstimmen. Denn wenn es wahr ist, daß diese Erzbruderschaft vom h. Grabe einen Orden vom h. Grabe inhärirte, und nach der angeführten Bulle Innocenz II., die uns einzusehen nicht vergönnt war, ihre Gründung in's Jahr 1130 zu setzen ist, so können wir unter diesem Orden nur die Chorherren verstehen, die ja auch in der Vereinigungsbulle Innocenz VIII. jerusalemischer Orden vom h. Grabe heißen.*) Wir wissen, daß diese Chorherren ursprünglich zur Abhaltung des Gottesdienstes am heil. Grabe eingesetzt worden waren. Ludwig IX. ließ zu gleicher Feier des Gottesdienstes eine Kirche in seinem Palaste erbauen; was war natürlicher, als daß er in seiner Kapelle in Paris dieselben Mönche einsetzte, die in Jerusalem mit denselben Obliegenheiten betraut gewesen waren? Allem Anscheine nach ist daher Allemand's Darstellung, dieser Orden vom h. Grabe, von dem die gleichnamige Erzbruderschaft abhing, sei der Ritterorden vom heil. Grabe gewesen, seine Erfindung. Vielmehr hat die Auffassung weit mehr für sich, daß aus dieser Erzbruderschaft sich später der französische Ritterorden erst gebildet habe, der als eine für sich bestehende, Frankreich allein angehörige, königliche Institution aufzufassen ist und den Charakter eines geistlichen Ritterordens, so wie dieser Begriff allgemeine Geltung hat, niemals gehabt hat.

Natürlich durfte Allemand seiner Methode gemäß die Vereinigungsbulle Innocenz VIII. vom Jahre 1489 nicht vergessen; allein hier haben wir auch zugleich den sichersten

---

*) Ueber die Verhältnisse solcher Bruderschaften zu den größeren Orden finden wir hinreichende Belehrung bei Dr. Chr. H. Vosen, der Katholicismus und die Einsprüche seiner Gegner, Freiburg 1865, t. I. p. 242: „Die größeren Orden, welche im Laufe der Zeiten entstanden sind, bildeten neben ihrer engern Genossenschaft weit ausgedehnte „Bruderschaften" unter den Laien und unter dem Weltklerus. Durch den Eintritt in solch eine Bruderschaft tritt der Gläubige mit dem betreffenden Orden in Gemeinschaft des Gebetes und der guten Werke, stellt sich unter eine meist sehr leichte und wenig bindende Art von Anleitung und Disciplin jenes Ordens in Beziehung auf Uebung gewisser über die gewöhnliche Christenpflicht hinausgehenden Werke der Frömmigkeit und Nächstenliebe. Es ist begreiflich, daß die Päpste es billigen und befördern mußten, wenn recht viele Gläubigen sich in dieser Art an die fromme Thätigkeit der von der Kirche gut geheißenen Ordensgenossenschaften anschlossen und dadurch zu einer höhern Uebung der Heilsthätigkeit verbindlich machten. Wie man bei politischen Vereinen Bänder und ähnliche Abzeichen eingeführt hat, welche, wo die Umstände es erfordern, öffentlich als Erkennungszeichen hervortreten, in ruhigen Zeiten nur als Symbol der Aufnahme dienen, so ist es auch mit diesen Bruderschaftszeichen. Die neueren Politiker haben hier nur die practischen Mittel den alten Mönchen nachgemacht." u. s. w.

Beweis, wie wenig kritisch der Verfasser in Abfassung seines geschichtlichen Abrisses verfuhr. Denn hätte er etwas sorgfältig den Wortlaut jener päpstlichen Verfügung beachtet, so hätte ihn die darin so sorgfältig beobachtete Unterscheidung zwischen Orden vom h. Grabe und Ritterschaft des heil. Lazarus doch etwas bedenklich machen können. Allein über diesen Punkt hilft sich der Verfasser durch das einfache, aber nichts weniger als diplomatisch treue Mittel hinweg, daß er die offenbar absichtlich detaillirende Bezeichnung Orden vom h. Grabe und Ritterschaft des h. Lazarus in „die Orden und Ritterschaften des h. Grabes und des h. Lazarus" verdreht*); und doch ist schon deßhalb nicht anzunehmen, daß Allemand der Text der Bulle bei Abfassung seiner Abhandlung nicht vorgelegen habe, weil aus derselben hervorgeht, daß er Bosio, aus dem wir die Bulle mitgetheilt haben, bei seiner Arbeit benutzt habe (p. 7).

Für diese Verfügung Innocenz VIII. weiß Allemand einen inneren und einen äußeren Grund anzugeben. Den inneren leitet er aus dem Neide her, den die Johanniter gegen den Orden vom heil. Grabe wegen seines Alterthums, seines Ranges und seiner Prärogativen gehegt hätten; den äußeren Grund sucht er in dem Bestreben d'Aubusson's, die Verluste an Personen und Vermögen, die sein Orden in der Vertheidigung von Rhodus erlitten hatte, durch eine neue Einverleibung wieder herzustellen.

Ob der Vorwurf, Innocenz VIII. habe durch diese Verordnung zu leichtfertig dem dringenden Verlangen eines mächtigen Mannes nachgegeben, richtig sei, möchte schwer zu beweisen sein. Denn aus dem Wortlaute der Bulle möchte man eher zu dem Schlusse bewogen werden, diese Verfügung sei aus der innigen Theilnahme, die Papst Innocenz VIII. mit der ganzen christlichen Welt für die damalige Lage des heldenmüthigen Johanniterordens haben mußte, hervorgegangen, und gewiß durch den Umstand gerechtfertigt, daß diese Orden, der regulirten Chorherren vom h. Grabe und der Ritterschaft des heil. Lazarus, die damals gar geringe Lebensfähigkeit besitzen mochten, einem Orden einverleibt wurden, der durch seine auf's Glänzendste bewährte Thatkraft auf dem Gipfel seines Ruhmes stand. In Frankreich war der Lazarusorden zu einiger Blüthe gelangt; daher erklärt sich denn der Widerstand, den diese päpstliche Anordnung in diesem Lande fand, so daß im Jahre 1547, als für die erledigte Comthurei von Fontenay zwei Comthure, einer durch den Großmeister des St. Lazarus-Ordens, der andere durch den Großprior von Aquitanien vom Johanniterorden ernannt worden waren, der Streit zu Gunsten des Großmeisters durch einen Parlamentsbeschluß zu Paris entschieden, und der Großprior mit seinen Ansprüchen völlig abgewiesen wurde.**)

Jedoch ist es jedenfalls nicht richtig, wenn Allemand sagt, diese Bulle sei 58 Jahre

*) Allemand p. 31. „Il (c'est-à-dire Piérre d'Aubusson) obtient du pape Innocent VIII., en 1489, une bulle de suppression des ordres et milices du Saint-Sépulcre et de Saint-Lazare."

**) Helyot t. I. p. 326. Allemand p. 34. Wochenblatt der Johanniter-Ordens-Balley x. Nr. 10 vom 5. Dez. 1860, p. 37.

lang in den Archiven des Johanniter-Ordens geheim gehalten worden. Denn der Verfasser des Artikels im Johanniter-Wochenblatt über „die Verschmelzung des Lazarusordens in Deutschland mit den Johannitern" p. 38, hat durch Urkunden unzweifelhaft gemacht, daß schon im zweiten Jahrzehnt des sechszehnten Jahrhunderts jene Vereinigungsbulle hinsichtlich des Lazarus-Ordens in Deutschland wenigstens zur Ausführung gekommen ist. Demnach ist es doch nicht wahrscheinlich, daß der Lazarus-Orden in Frankreich erst beinahe 25 Jahre nach diesen Ereignissen im Nachbarlande zur Kenntniß dieser Bulle gelangt sei. Aber Allemand fand, wie er selbst p. 64 sagt, in der Histoire du célèbre M. Thou, liv. XXXVIII., année 1565, die Johanniter hätten in ihrer Rivalisirung mit den andern Orden Anstrengungen gemacht, um deren Abschaffung zu bewirken, von Innocenz VIII. im Jahre 1489 eine Bulle erlangt, die lange verborgen gewesen wäre; der Lazarus-Orden aber, als er endlich davon Kenntniß erhalten, habe darüber als über einen Mißbrauch im Jahre 1547 an's Parlament appellirt. Weil also, nach Thou, die Bulle eine Zeit lang soll geheim gehalten worden sein, jener Prozeß aber im Jahre 1547, allerdings 58 Jahre nach dem Datum der Bulle, vor dem Parlamente zur Entscheidung gelangte, fand dann Allemand die Geschichte einer Geheimhaltung während 58 Jahren heraus — ein neuer Beweis, wie wenig vorsichtig der Verfasser zu Werke gegangen ist.

Seinem Systeme getreu; stellt dann Allemand (p. 32) die fragliche Verfügung Alexander's VI. so dar, daß sie eine aufhebende Verordnung für die vorher besprochene Bulle gewesen, weil Alexander VI. von der Unregelmäßigkeit derselben überzeugt gewesen sei.

Um vollends die Ansprüche der Johanniter zu widerlegen, fügt dann Allemand (p. 36) hinzu: „Seit 1336 bis zum Jahre 1489, der Epoche der Bulle Innocenz VIII., hatten die Guardiane des Klosters zu Jerusalem, da sie einen Theil der Patriarchatsrechte ausübten, unter der Autorität des h. Stuhles und der Könige von Frankreich ohne Unterbrechung Ritter vom h. Grabe creirt. Ebenso haben sie deren nach der Bulle Innocenz VIII. bis auf diesen Tag creirt; M. de Chateaubriand ist ein Beispiel aus neuerer Zeit dafür. Die Register der Erzbruderschaft seit dem Jahre 1500 bis zur unglücklichen Epoche unserer bürgerlichen Unruhen haben immer dazu gedient, die Aufnahme der Ritter vom h. Grabe, die sich vorgestellt haben, um in ihren Schooß aufgenommen zu werden, zu constatiren und ihre Einregistrirung aufzunehmen." Abgesehen davon, daß es noch nicht festgestellt ist, inwiefern die Guardiane der Franziskaner zu Jerusalem bei Verleihung der Ritterwürde am h. Grabe bis zum Ende des 15. Jahrhunderts thätig gewesen sind, noch auch von einer Seitens der französischen Könige vor und in jener Zeit ertheilten Autorität, sondern nur von päpstlicher und kaiserlicher Vollmacht erzählt wird, so ist die Thatsache, daß durch die Bulle Innocenz VIII. in der Ertheilung des Ritterschlages am h. Grabe keine Unterbrechung eingetreten ist, nicht ein Beweis dafür, daß diese Bulle in Frankreich nie zur Ausführung gelangt sei, noch

folgt daraus, daß die Johanniter nicht berechtigt gewesen seien, Ansprüche auf Einverleibung der in der Bulle genannten Orden in ihren Orden zu machen. Daß aber jene Thatsache mit unserer aus dem Texte der Bulle entlehnten Auffassungsweise durchaus im Einklange stehe, haben wir oben klar gezeigt. Ebenso leuchtet dort auch ein, daß, wenn Alexander VI. wirklich die allerorts erwähnte Bulle vom Jahre 1496 erlassen hätte, dadurch die Vereinigungsbulle durchaus nicht aufgehoben worden wäre, weil letztere des Gebrauches, am h. Grabe Ritter zu creiren, der zu dem in dieser Bulle supprimirten Orden vom h. Grabe in keiner Beziehung stand, gar keine Erwähnung thut, ja Papst Pius IV. mit gutem Gewissen die eine und die andere Verordnung seiner Vorgänger in zwei auf einander folgenden Jahren bestätigen konnte, ohne dabei auch nur im geringsten mit sich selbst in Widerspruch zu gerathen. Dagegen können wir Allemand glauben, daß diejenigen, welche am h. Grabe den Ritterschlag erhalten hatten, sich um Aufnahme in die Erzbruderschaft vom h. Grabe um so mehr beworben haben mögen, als diese Genossenschaft in Frankreich in hohem Ansehen gestanden zu haben scheint.

Das erste beglaubigte Aktenstück, in welchem uns der Begriff eines Ritterordens vom h. Grabe entgegentritt, ist das „Diplom, kraft dessen Philipp II., König von Spanien und seinen Nachfolgern die Oberleitung des Ordens vom h. Grabe unseres Herrn Jesu Christi von den jerusalem'schen Rittern übertragen worden ist im Jahre 1558.“ Die Kenntniß dieses Aktenstückes verdanken wir Franciscus Mennens, der, wie er selbst p. 49 sagt, es zuerst am Schlusse seines Buches über die Ritterorden drucken ließ und auch wohl am leichtesten zu dieser Mittheilung befähigt war, weil sein Oheim Petrus Mennens selbst einer der Unterzeichner dieses Instrumentes ist. Mennenius sagt uns, der katholische König von Spanien Philipp II. und seine Nachfolger seien in jenem Aktenstücke von den jerusalem'schen Rittern (von denen vorzüglich Belgier namentlich aufgeführt werden) im Jahre 1558 in der Kirche zu Hochstraten in Brabant zum Großmeister des Ordens erwählt worden. Dagegen gibt Favyn t. II. p. 1602, der ebenfalls ein vom Jahre 1558 datirtes Schriftstück darüber gesehen zu haben versichert, diesem Ereignisse eine ganz andere Färbung, indem er sagt: „der König von Spanien, Dom Philipp, der zweite dieses Namens, wollte in den ihm untergebenen Ländern, namentlich in Flandern, diesen Orden der Ritter vom h. Grabe von Jerusalem auf seinen früheren Fuß zurückbringen und sich zu dessen erstem (Souverain) Großmeister erklären.“ Ob Favyn willkürlich der Angelegenheit diese Auffassung, die auch Quaresmius t. I. p. 63 adoptirt hat, gegeben habe, oder ob er durch die ihm vorliegende Urkunde, von der wir nicht wissen können, ob sie mit der uns von Mennenius mitgetheilten identisch gewesen sei, zu dieser besonderen Erzählungsweise veranlaßt worden ist, möchte wohl schwer zu entscheiden sein. Immerhin bleibt für uns die Urkunde selbst, die uns nach Mennenius noch Quaresmius t. I. p. 635 in einem besonderen Capitel vorführt, das Wichtigste.

Nachdem im Eingange dieses Diploms ausgeführt worden ist, wie die tiefste Andacht der Christen sich gerade um die heiligen Orte des Calvarienberges und des glor-

reichen Grabes unseres Herrn wegen der ehrwürdigsten Erinnerungen concentriren muß, daher die Befreiung dieser Orte aus den Händen der Ungläubigen und ihre Bewachung vor fernerer Profanation einst der christlichen Welt der theuersten Opfer, der bittersten Entsagungen und der blutigsten Kämpfe werth geschienen hat, und auch jetzt noch, nachdem längst die kostbaren Früchte all' dieser Anstrengungen eines ganzen Welttheils durch die Zwietracht und Sonderinteressen der Fürsten verloren gegangen, Viele bereit sind, Gut und Blut für den Dienst der christlichen Kirche im Kampfe gegen die Ungläubigen hinzugeben, wird uns mitgetheilt, daß ein Theil solcher Männer, die sich bereit erklärt haben, Streiter der Kirche zu sein, den Wunsch hegen, jene Einrichtung einer ruhmreichen Kriegerschaft wiederherzustellen, und nöthigenfalls selbst durch ihr Blut ihre und ihrer Vorfahren Fehler wieder gutzumachen, und um zu einem so erhabenen und schwierigen Zwecke einen recht mächtigen Anführer zu haben, sei man zur Berathung und Wahl zusammengetreten. Als Hauptveranlasser und Leiter dieses Aktes wird aber in dem Diplom Petrus de Carate genannt, dem der Charakter eines Commissarius generalis sacrosanctae Archiconfraternitatis Sanctissimi Sepulchri beigelegt wird. Offenbar gab es also in Belgien ebenso eine Erzbruderschaft vom heil. Grabe, wie wir solche in Frankreich kennen gelernt haben. Wie in Frankreich, wird daher auch in Belgien in dieser Erzbruderschaft, zu der hier wie dort alle diejenigen gehörten, die Ritter vom h. Grabe waren, die Idee eines Ritterordens vom h. Grabe ihren Ursprung haben. Jedoch war man offenbar bis zum Jahre 1558 in Cultivirung dieser Idee so weit noch nicht gediehen, daß man sich damals auch schon eine Geschichte dieses Ordens, wie wir sie bei Favyn finden, zusammengewebt hätte. Denn wir sehen, daß der Eingang dieses Aktenstückes durchaus historisch gehalten ist, daß man das Bestreben hatte, durch altehrwürdige Ueberlieferungen das Unternehmen, der Ritterschaft vom h. Grabe durch Wahl eines königlichen Großmeisters neuen Glanz und neue Lebenskraft zu verleihen, nach Kräften zu unterstützen. Was wäre aber natürlicher und zweckdienlicher gewesen, als daß man die Glanzpunkte in der Geschichte dieses Ordens hervorgehoben, sich auf sein Alterthum, die Berühmtheit seiner Stifter, Wohlthäter, Wiederhersteller und Mitglieder, die Reinheit seiner Institutionen, den Ruhm seiner Wirksamkeit u. s. w. berufen hätte? Allein von einer Geschichte dieses Ordens findet sich keine Spur, sondern es wird nur gesagt, daß, wenn auch die Macht der Ungläubigen bedeutend gewachsen sei, sie doch niemals die h. Ritterschaft vom heil. Grabe auszurotten vermocht habe, vielmehr habe sie eine lange Reihe von Jahren hindurch in fast ganz Europa geblüht, so daß Urban IV. (1261—1264) und Bonifacius VIII. (1294—1303) durch ihre Gesandten die Hülfe und Unterstützung dieser Ritterschaft gegen die Saracenen, welche Italien verwüsteten, und gegen die Feinde der katholischen Kirche wiederholt anriefen und eingestanden, daß durch die Tapferkeit der mit dem Kreuze bezeichneten Krieger Italien gerettet worden sei. Widerspricht das aber irgendwie der Ansicht über die Ritterschaft vom h. Grabe, zu der wir durch unsere Untersuchung gelangt sind?

Wäre dieser Versuch aber auch von Erfolg gewesen, so hätte doch offenbar noch viel an einem geistlichen Ritterorden gefehlt, der den Charakter der anderen Orden dieser Kategorie gehabt hätte.

Jedoch dieser Versuch mißlang eben so sehr, als der Charles' de Gonzagve de Cleves, Herzog's von Nevers, im Jahre 1615, der mit der Wiederherstellung des Ordens zugleich eine neue Halskette habe einführen wollen.

Favyn t. II. p. 1602 berichtet uns darüber Folgendes: „Als dieser Fürst darüber zu Rom mit unserem h. Vater Papst Paul V., der gegenwärtig auf dem h. apostolischen Stuhle sitzt, schriftlich unterhandelte, sandte der Großmeister von Malta, Bruder Alof de Vignacourt*) (ein Franzose aus der Picardie) an den allerchristlichsten König Ludwig XIII. als außerordentlichen Gesandten Dom Louis Mendez de Vasconcellos (einen Spanier) aus der Balley Acre. Im Juni 1616 hatte er im Louvre zu Paris Audienz und stellte vor, daß die Großmeisterschaft des Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem mit allen zugehörigen Gütern des Ordens, wo immer sie auch in der Christenheit sein mochten, mit dem Rhadiser-, nachher Malteser-Orden genannt, durch die Bulle Papst Innocenz VIII. (wie wir oben bemerkt haben), datirt vom 28. März 1484, vereint worden sei."

„Als der verstorbene König von Spanien, Dom Philipp II. vorgeschlagen habe, ihn zum Großmeister genannten Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem zu ernennen, habe der damalige Großmeister seiner katholischen Majestät Vorstellungen über die Vereinigung dieses Ordens mit dem Malteserorden gemacht und jener habe davon abgestanden."

„Gleiche Vorstellungen mache er seiner allerchristlichsten Majestät, und ganz so wie auf Ansuchen genannten katholischen Königs Papst Pius IV. seine Bestätigungsbulle über die Einverleibung genannten Ordens in den Malteser-Orden gegeben habe, bitte er auch sie (die allerchristlichste Majestät) im Namen des Großmeisters und des Ordens von Malta, Aehnliches in Betreff der Comthureien und Güter zu thun, die sich in den ihm untergebenen Ländern befänden. Dieses wurde ihnen bewilligt und die Bulle von Papst Paul V. auf Betreiben des Marquis de Trainel des Ursins, Ritters der Orden des Königs und Gesandten zu Rom für seine allerchristlichste Majestät, erlangt."

Quaresmius t. I. p. 634 erzählt, sich auf Favyn's Zeugniß stützend, dasselbe.

Immerhin mag die Thatsache, daß dieser Versuch des Herzogs von Nevers ebensosehr, wie der ungefähr 60 Jahre früher in Flandern gemachte durch den Widerstand der Johanniter gescheitert sei, richtig sein, und zu dieser Annahme müssen wir um so mehr hinneigen, als Favyn hier Dinge erzählt, die sich zu seinen Lebzeiten ereignet haben; aber die Gründe, welche gegen die Constituirung eines solchen Ordens sollen geltend gemacht worden sein, beruhen offenbar auf irrigen Ansichten. Nun möchte es aber schwer zu entscheiden sein, ob die hier angeführten Angriffe der Johanniter Favyn's eigene Erfindung seien, oder ob sie wirklich so von dem Malteser-Orden ausgegangen sind: jeden-

---

*) Großmeister von 1601—1622.

falls ist es aber falsch, wenn man die Constituirung eines Ritterordens vom h. Grabe deßhalb als unzulässig erklären will, weil dieser Orden nebst seinen Gütern dem Malteserorden durch Innocenz VIII. einverleibt worden sei. Denn wir wissen ja, daß diese Bulle (die übrigens nicht vom Jahre 1484 sondern vom 28. März 1489 datirt ist) gar keine Beziehung auf einen Ritterorden vom heil. Grabe hat, sondern nur einen Orden dieses Namens, der noch sogar als solcher von dem Ritterorden des h. Lazarus begrifflich unterschieden wird, betrifft, und daß der §. 3 in der Bulle Pius IV. eine fast wörtliche Wiederholung der von Innocenz VIII. erlassenen Verfügung ist. Da aber jener §. bekanntlich nur ein Artikel aus einer ausgedehnten, sämmtliche dem Johanniterorden bis dahin verliehenen Privilegien aufzählenden Bulle ist, so ist auch das wohl ein Irrthum Favyn's, wenn er sagt, Papst Pius IV. habe auf Ansuchen Philipp II. eine Bestätigungsbulle über die Einverleibung genannten Ordens in den Malteserorden gegeben, es sei denn, daß eine solche Bulle noch besonders ausgegeben worden wäre, die uns wenigstens nicht bekannt ist, auch sonst nirgendwo erwähnt wird.

Jedenfalls lernen wir aus dieser Erzählung Favyn's, daß zu seiner Zeit ein Ritterorden vom h. Grabe in Frankreich nicht bestanden haben kann, also auch der französische königliche Orden dieses Namens jüngeren Datums sein muß. Mit Recht sagt daher Steenackers p. 97 in seinem Abschnitte über den „Ordre hospitalier et militaire du Saint-Sépulcre et Archiconfrérie du Saint-Sépulcre“ daß der Orden von ungewissem Datum sei; nur insofern hat er Unrecht, als auch er seinen Ursprung in die Zeit des ersten Kreuzzuges zurückführen möchte.

Wollen wir indessen eine Gründungszeit für den Ritterorden vom h. Grabe in Frankreich annäherungsweise feststellen, so dürfen wir offenbar nicht weiter, als bis auf die Zeit Ludwig XIV. zurückgehen. Denn wir sehen, wie der Versuch, den die in Frankreich lebenden Ritter vom h. Grabe zu einer Constituirung eines solchen Ordens unter Ludwig XIII. gemacht hatten, wie es heißt, durch die Gegenbestrebungen der Johanniter gescheitert war. Ludwig XIV. hat sich aber offenbar um den Orden verdient gemacht. Denn Allemand p. 37 erzählt uns, im Jahre 1672 habe Ludwig XIV., weil die Ritter vom heil. Grabe zu einer sehr kleinen Zahl zusammengeschmolzen waren, dem Orden des h. Lazarus und vom Berge Carmel die Verwaltung und Nutznießung der Güter des Ordens vom h. Grabe eingeräumt. Späterhin (1693) sei, weil letzterer Orden noch nicht als ganz erloschen habe betrachtet werden können, diese Verfügung wieder aufgehoben worden, und von dem drohenden Untergange sei er errettet worden, als Ludwig XIV. im Jahre 1700 den Orden unter seinen besonderen Schutz genommen und verordnet habe, daß in Zukunft nur Leute von Stande, keine Geschäftsleute, Handwerker und dergleichen darin aufgenommen werden dürften.

Wir wagen nicht zu entscheiden, ob dem Lazarus-Orden vorübergehend von Ludwig XIV. die Nutznießung der Güter der Chorherren des heil. Grabes oder der Erzbruderschaft gestattet worden wäre, müssen aber jenen im Jahre 1700 vollzogenen Akt dieses

Königs als denjenigen bezeichnen, wodurch das lang vereitelte Bestreben der Ritter vom h. Grabe, sich die annähernde Form oder wenigstens den Titel eines Ritterordens zu geben, endlich gelungen ist. Das aber unterliegt keinem Zweifel mehr, daß dieser königlich französische Ritterorden vom h. Grabe mit dem jerusalemischen nichts gemein hatte und noch weniger mit den anderen geistlichen Ritterorden als gleichen Charakters betrachtet werden darf.

Im Strome der französischen Revolution, die alle an Kirche und Königthum sich anlehnenden Institutionen verschlang, ging auch diese Einrichtung unter; an Ludwigs XVIII. Thronbesteigung knüpft sich aber die Wiederbelebung dieses Ordens in Frankreich an. Für diese erneuerte Anerkennung des Ordens bemühte sich besonders der damalige Vice-Admiral Graf Allemand, selbst General-Administrator des Ordens, welcher darin besonders durch den Grafen von Artois unterstützt wurde, der auch die Großmeisterschaft des Ordens angenommen hatte. Bei dieser Gelegenheit wurden 1) die Mitglieder der Erzbruderschaft, 2) diejenigen, welche die h. Orte besucht hatten, und 3) die durch den Guardian des h. Landes creirten Ritter zu einem Ganzen verbunden. Der so wiederhergestellte Orden sollte nach Allemand außer dem Könige, der königl. Familie und den Prinzen von Geblüt, aus 450 Mitgliedern bestehen, die in Groß-Officiere, Officiere und Ritter eingetheilt waren. Bei der Aufnahme verpflichtete man sich eidlich, mit seinem Leben für die Ehre der Religion und den Dienst des Königs einzustehen. Ebenso hatten die Ordensinsignien, die je nach den verschiedenen Graden in der Größe wechselten, durch Hinzufügung der bourbonischen Lilien einen ausschließlich französischen Charakter erhalten.



Gegen die Confundirung der Erzbruderschaft vom h. Grabe mit dem Orden gleichen Namens protestirte aber der Guardian im Moniteur vom 10. August 1822 (Steenackers p. 99), und in Folge dessen wurde vom Könige die Suppression der Erzbruderschaft im Jahre 1823*) und vom 24. Mai 1824 verfügt. Jedenfalls ist dieser königliche Ritterorden vom h. Grabe in Frankreich mit dem Sturze der Bourbonen im Jahre 1830 untergegangen.

*) Vergleiche Wahlen p. 289 und Maigne p. 207.

VI.

Bei vielen Geschichtsschreibern finden wir neben dem Orden vom h. Grabe zu Jerusalem, auch einen besonderen Orden vom h. Grabe in England genannt. Dieselbe Verwechselung von Chorherren und Rittern vom h. Grabe, die überall in der Geschichte dieses Ordens zu so vielen Mißverständnissen Veranlassung gegeben hat, ist auch hier wieder ganz allein Grund zu der Behauptung geworden, daß in England ebenfalls ein Ritterorden vom h. Grabe existirt habe.

Ueber die Zeit, wann die Chorherren vom h. Grabe zuerst nach England verpflanzt wurden, sind die Ansichten verschieden. Einige behaupten, dieselben seien schon im Jahre 1119 dorthin gekommen. Dieser Meinung tritt aber Helyot t. II. p. 147 entgegen, indem er sagt: „Da dieser Orden nur erst im Jahre 1114 angefangen hat: so können die Chorherren des heil. Grabes nicht im Jahre 1119 nach England gekommen seyn, wie einige Geschichtschreiber sagen. Sie ließen sich anfänglich zu Warwick nieder, und dieses erste Kloster wurde das Haupt von vielen andern in diesem Königreiche, in Schottland und Irland.“ Dagegen glaubt Bar t. II. die Unmöglichkeit nicht einsehen zu können, warum die 1114 durch den Patriarchen Arnulf in einen religiösen Orden umgewandelten Chorherren, nicht schon im Jahre 1119 hätten in England eingeführt sein können, und begründet seine Ansicht folgendermaßen: „Nach der Eroberung Jerusalem's war es nichts Ungewöhnliches, Fürsten, Herren und selbst einfache Privatleute, Reisen nach dem h. Lande unternehmen zu sehen; es war dies damals gewissermaßen eine Huldigung der Zeitansichten, und es würde durchaus nichts auffallendes haben, wenn in jenem Zeitraume von 1114 bis 1119 einige englische Fürsten oder Herren eine Anzahl Kanoniker des heil. Grabes von Jerusalem mit sich genommen und in England etablirt hätten.“

Sei dem nun, wie ihm wolle, so viel ist gewiß, daß die Chorherren vom h. Grabe, ähnlich wie in Frankreich, auch in England jedenfalls schon im Laufe des 12. Jahrhunderts eingeführt wurden.

Im Jahre 1174 soll nun Heinrich II. in England einen Ritterorden vom h. Grabe eingeführt haben. Von den uns vorliegenden Schriftstellern wollen wir, der chronologischen

Ordnung gemäß, den Bericht Mendo's zunächst anführen. Er sagt p. 8. §. VII.: „Ordo Equitum Jesu Christi Sancti Sepulchri in Anglia, iam extinctus. Als im Jahre 1174 Heinrich, König von England, das h. Grab Christi besucht und dort den dasselbe bewachenden Rittern seinen Beifall gezollt hatte, errichtete er nach ihrem Vorbilde in seinem Reiche einen Orden unter demselben Titel, und gab den Rittern mehrere Commenden. Dieselben gingen in den beiden ersten Jahren nach Jerusalem und bewachten das h. Grab, und nachher waren sie bereit, für die Vertheidigung der Kirche Kriegsdienste zu leisten. Diese Ritterschaft, welche die Regel des h. Basilius angenommen und unter denselben Statuten lebte, welche die Ritter vom h. Grabe beobachteten, erhielt vom Papst Alexander III. ihre Bestätigung. Ihr Abzeichen war ein grünes Kreuz in Form desjenigen, welches die Patriarchen vor sich tragen. Dieser Orden ist zugleich mit dem katholischen Glauben in England untergegangen. Diejenigen aber, die von den katholischen Rittern übrig geblieben waren, verbanden sich mit den Maltheserrittern des h. Johannes."

Dieselbe Erzählung, aber in etwas größerer Breitschweifigkeit, gibt uns B. Giustiniano p. 270, mit dem Zusatze, diese Ritter hätten auf der einen Seite ihres Banners das Ordenskreuz, und auf der andern die Wappen von Frankreich und England geführt und seien von Alexander V. bestätigt worden. Schoonebeck p. 284 schwankt zwischen 1174 und 1177 als Stiftungsjahr. Der Verfasser der histoire des ordres ꝛc., der t. III. p. 89 die wortgetreue Erzählung Schoonebeck's bringt, kritisirt sie aber t. I. p. 131 folgendermaßen:

„Heinrich II., König von England, unternahm die Wallfahrt in's h. Lande nicht. Er nahm allerdings das Kreuz bei dem dritten Kreuzzuge, an dem er sich jedoch nicht betheiligte, weil er es wegen des Krieges, den er gegen Philipp August, König von Frankreich, und gegen seinen eigenen Sohn Richard, Grafen von Poitiers und Herzog von Guyenne, führte, zu lange aufgeschoben hatte. Diese angeblichen englischen Ritter waren ohne Zweifel die Kanoniker des h. Grabes, die unter der Regierung dieses Fürsten in England gestiftet wurden, oder die schon in diesem Königreiche waren, und von ihm irgend eine neue Niederlassung erhielten. Was mich in diesem Gedanken bestärkt, ist Schoonebeck's Aeußerung, diese angeblichen Ritter hätten eine weiße Soutane und einen schwarzen Mantel getragen, auf dem sich ein Patriarchalkreuz befand; denn dieses war in der That die Kleidung der Kanoniker vom h. Grabe in England."

Hermant t. I. p. 323 gibt die Geschichte im Ganzen wie Schoonebeck, fügt aber noch hinzu, daß die Ritter nach dem Eide der Treue, den sie dem Könige leisteten, versprachen, ihr Leben für die Vertheidigung der Kirche auszusetzen und offen die Interessen Jesu Christi gegen seine Feinde zu wahren. Uebrigens ist ihm auch die Kritik aus Histoire des ordres ꝛc. nicht unbekannt geblieben, allein Hermant hat sich weder dafür noch dagegen ausgesprochen.

Coronelli p. 106 und Bonani p. 116 sind die einzigen, welche die von Mendo

VII.

An die Erzählung von Alexander's VI. Verfügung über die Creirung der Ritter vom h. Grabe schließt Favyn p. 1597 eine kurze Betrachtung an, die theils gegen die Ritter, theils gegen die Guardiane der Franziskaner Anschuldigungen enthält. Weil Favyn's Bericht über den Orden vom heil. Grabe in der Folgezeit ein Haupthülfsmittel für diejenigen geworden ist, welche sich mit der Geschichte dieses Ordens befaßt haben, so kann es nicht befremden, daß wir auch jene Anklagen in manchen Büchern ebenso ungeprüft wiederholt finden, als wir dieses von seiner Geschichte gesehen haben; ja sogar diejenigen, die sich sonst, wie der Verfasser der Histoire des ordres etc. und Helyot, uns durch ihr einsichtsvolles Urtheil empfohlen haben, wiederholen jene Vorwürfe Favyn's wie eine ausgemachte Thatsache.

„Durch die Bedürfnisse der Franziskaner des h. Grabes — sagt Favyn — ist es gekommen, daß der Guardian diesen Orden Jedem verleiht, der ihn fordert, ohne eine genaue Untersuchung anzustellen oder ein authentisches Zeugniß darüber zu verlangen, ob derjenige, welcher sich vorschlagen läßt, adelig ist, falls er nur dreißig Goldzechinen zahlt, die man dem Convente gibt. Auf diese Weise sind die meisten Ritter vom heil. Grabe Bürgerliche und Krämer, die ihre Ritterschaft mit einem falschen Eide anfangen, weil sie kein Latein verstehen, und der Guardian seine Frage nicht französisch an sie stellt; denn ich rede nur von unseren Landsleuten."

Quaresmius, dem es natürlich am ersten oblag, solche Vorwürfe zu widerlegen, hat sich denn auch dieser Aufgabe t. I. p. 646 unterzogen. Er geht dabei von einer Erörterung des Begriffes Adel aus und zeigt, indem er sich auf viele Aussprüche aus heidnischen und christlichen Dichtern und Philosophen beruft, daß der blos durch die Geburt ererbte Adelstitel werthlos ist, der wahre Adel vielmehr durch persönliche Tüchtigkeit erworben wird. Allein so schön auch diese philosophische Erörterung klingen mag, so läßt sich an dem Begriffe des Adels doch nichts deuteln, und wir müssen den Grund, weßhalb man von der ursprünglichen Vorschrift, daß nur adelige Pilger am heil. Grabe zur Ritterwürde zugelassen werden sollten, abging, anderswo suchen.

In den von uns aufgezählten Berichten über den Empfang der Ritterwürde, sehen

wir anfangs nur wirkliche Adelige den Ritterschlag erhalten, wie es ganz und gar den mittelalterlichen Gewohnheiten entsprach. Nach und nach erst scheinen auch hervorragende Persönlichkeiten bürgerlicher Abkunft zu dieser Würde zugelassen worden zu sein. In dem Berichte Faber's heißt es z. B. „Wenn aber einige Andächtige da sind, welche aus Andacht die Ritterwürde annehmen, und dennoch die Abzeichen der Ritterwürde im Vaterlande nicht tragen wollen, so werden diese weder von Fürsten noch von Andern zu Rittern geschlagen, sondern unterwerfen sich dem Bruder Johannes." Daß Faber unter diesen „einigen Andächtigen" die Nichtadeligen gemeint haben müsse, wird uns zur Gewißheit, wenn wir den Artikel XXVI. seiner Empfehlung der Ritterschaft des h. Grabes u. s. w. (Siehe Anhang I.) mit dieser Stelle in Zusammenhang bringen. Es heißt nämlich dort: „Unsere Ritterschaft ist geordneter; denn es war Brauch dieser alten Ritterschaft, daß Niemand in sie aufgenommen wurde, der nicht edlen Geblütes von vier Ahnen, und in der ganzen Verwandtschaft von tadellosem Geschlecht wäre. Indeß wird dieser Brauch nicht mehr genau beobachtet, weil auch Nichtadelige zu Rittern geschlagen werden, wie auch in anderen Ritterschaften."*) In der That wurden damals auch Nichtadelige in die geistlichen Ritterorden aufgenommen, und nahmen sogar theilweise hervorragende Stellungen darin ein. Wir verweisen z. B. auf den Artikel von L. v. L in No. 10 des Wochenblattes der Johanniter-Ordens-Balley Brandenburg, über die Verschmelzung des Lazarus-Ordens mit den Johannitern, und heben folgende Stelle daraus hervor: „Noch mehr Aufschluß über die wirklich geschehene Verschmelzung beider Orden, die nebenbei das Bemerkenswerthe haben, daß der entschieden nicht adelige Stand mehrerer der letzten Comthure des Lazariter-Ordens kein Hinderniß war für die Aufnahme in gleicher Würde in den Johanniter-Orden, gewährt uns eine Urkunde rc. rc."

Wenn man also bei den geistlichen Ritterorden in einzelnen Fällen von dem strengen Nachweise der adeligen Geburt absah und Bürgerliche in dieselben aufnahm, wieviel mehr Grund mußte man dann bei der Verleihung der Ritterwürde am h. Grabe haben, die alten starren Formen, anfangs auch nur in einzelnen Fällen, außer Acht zu lassen. Denn, mochte man durch die Ertheilung dieser Würde noch immer eine Erhaltung, Wiederbelebung und Verbreitung der Ideen der Kreuzzüge bezwecken, oder den Pilger für seine tiefe Religiösität belohnen und das Interesse der Christen aller Länder für die heil. Orte heben und rege erhalten wollen, immerhin wäre es nicht zweckmäßig gewesen, wenn man nur solchen Pilgern, über deren adelige Abkunft kein Zweifel

*) Diesen Artikel XXVI. scheint Dr. Rosen, der im Uebrigen Faber's Bericht mit zum Hauptgegenstande seiner „Beiträge zur Ursprungsgeschichte des Ordens vom h. Grabe zu Jerusalem" gemacht hat, nicht gelesen zu haben, sonst hätte er wohl nicht die Behauptung aufgestellt, daß der Bruder Johann noch an dem Erforderniß des durch vier Generationen der Ascendenz nachweisbaren Adels für den zu creirenden Ritter streng festgehalten habe. Vergl. Wochenblatt der Johanniter-Ordens-Balley Brandenburg 1862, No. 48, p. 246.

entstehen konnte, den Ritterschlag ertheilte. Es war und ist heute noch zweckentsprechender, daß man auch Nichtadeligen, falls man die anderen Bedingungen voraussetzen durfte, diese Würde verlieh. Wenn man aber dennoch in dem Aufnahme-Ritual dem Candidaten auf die Frage nach seinem Stande die Antwort in den Mund legt, „Nobilis genere et ex parentibus generosis natus" so hat sich dieses, wie so manches Andere in der Welt, eben nur als Förmlichkeit erhalten.

Favyn stellt die Sache nun dar, als wenn man in so leichtfertiger Weise bei der Verleihung der Ritterschaft des h. Grabes verfahren wäre, daß man sie wie eine Waare für einen bestimmten Preis jedem Kauflustigen ohne Weiteres verabreicht hätte, und darin hat er offenbar Unrecht. Denn, wenn man jeden Beliebigen, falls er nur die dreißig Zechinen zahlte, in die Zahl der Ritter aufgenommen hätte, so wäre das Verlangen, daß der zu Ordinirende schriftliche Zeugnisse vorlegen sollte, überflüssig, ja lächerlich gewesen. Und doch erfahren wir aus Quaresmius t. I. p. 649, daß man von denjenigen, über deren Adel und Unbescholtenheit man in Zweifel gewesen sei, schriftliche Zeugnisse verlange, ja daß man sogar solche, die mit Empfehlungsbriefen von hervorragenden und um die heil. Orte wohlverdienten Männern ausgerüstet waren, weil man gegen ihre Zulässigkeit Verdacht hegte, abgewiesen hatte.

Diese Erzählung des Quaresmius wird uns ferner durch den Bericht eines jüngeren Zeitgenossen desselben, der wiederholt in Jerusalem gewesen ist und aus eigener Erfahrung spricht, durchaus bestätigt. Franz Ferdinand von Troilo beginnt in seiner „orientalischen Reisebeschreibung (im Jahre 1665) Dresden 1676" seine Darstellung der Feierlichkeit, mit welcher die Ritter des heil. Grabes geschlagen wurden, mit folgenden Worten: „Die Vollmacht Ritter zu schlagen ist allein dem Prälaten oder Guardian deß „heiligen Berges Sion im Kloster bey S. Salvator, Francisci Ordens, von Kaysern, „Königen und Päpsten gegeben und zugelassen worden. Wann nun derjenige, so ein „Ritter zu seyn verlangt, in Person da ist, seine literas testimoniales gezeigt, „gebeichtet und communicirt hat, kniet er u. s. w."

Jedoch ist es nicht immer möglich, die Tauglichkeit oder Untauglichkeit eines Fremden so festzustellen, daß man nicht fehlgreifen könnte, und um sich für einen solchen Fall sicher zu stellen, wird die eidliche Versicherung über die standesgemäße Abstammung und die genügende Größe des zeitlichen Vermögens verlangt. Durch diesen Eid, als das letzte Mittel zur Feststellung der Wahrheit, wird natürlich alle Verantwortlichkeit von dem Guardian abgewälzt, und daß auch der Vorwurf Favyn's, ein Franzose könne sich des Inhaltes jenes Eides nicht bewußt werden und daher leicht falsch schwören, weil er ihm in einer ihm unbekannten, in lateinischer Sprache vorgelegt werde, ungerechtfertigt sei, erfahren wir ebenfalls aus dem angeführten Berichte Troilo's. Denn dort heißt es: „Nachdem diß vollendet, (d. i. das Veni Creator Spiritus gesungen worden) kehret sich „der Pater Guardian rechts um zu dem heiligen Grabe, darauf ein Crucifix, samt „zweyen silbernen Leuchtern mit brennenden Kerzen stehen, und spricht ein Gebet. Nach

Verzeichniß der seit Gründung des lateinischen Patriarchats ernannten Ritter des heil. Grabes dienen.*)

Ein anderer, ebenfalls oft wiederholter und schon zu Quaresmius Zeiten vorgebrachter Vorwurf gegen die Guardiane der Franziskaner geht dahin, daß auch Protestanten zu Rittern vom h. Grabe creirt worden seien. Dieser Vorwurf wird augenfällig zur Verläumdung, wenn man sagt, Grund dieses Mißbrauches sei Habsucht gewesen. Denn wer möchte, um blos vom Standpunkte der zeitlichen Interessen aus zu urtheilen, den Guardian der Franziskaner, selbst wenn er ihm Gewissenlosigkeit genug zutraute, so die Grenzen seiner Pflichten zu überschreiten, zugleich für so unklug halten, daß er seine hervorragende Stellung in der Welt um weniger Goldstücke willen compromittiren würde? So kurzsichtige Anklagen kann nur der Parteihaß ausbrüten. Ist es aber dennoch vorgekommen, daß Protestanten die Ritterwürde empfingen, so kann das, abgesehen von der von Quaresmius angeführten Möglichkeit, daß ein Protestant, tief ergriffen von dem, was er an den heil. Orten empfand, zur katholischen Religion übertrat, als Katholik dann auch den Ritterschlag erhielt, bei seiner Heimkehr aber seinen Uebertritt verheimlichte und sich doch als Ritter gerirte, nur, wie Mislin p. 313 sagt, aus Versehen geschehen sein.

Diesem Vorwurfe weiß Baron von Hody außerdem das Zeugniß zweier protestantischer Pilger entgegenzusetzen. „Breuning von Buochenbach — sagt Hody p. 179 — besuchte im Jahre 1579 die heiligen Orte, und versichert nach genauer Beschreibung aller bei der Aufnahme der Ritter gebräuchlichen Ceremonien, Protestanten könnten nicht aufgenommen werden, weil sie den Eid, den man noch heutigen Tages von den Aufzunehmenden fordert, nicht zu leisten vermöchten. Breuning und sein Reisegefährte hüteten sich nach eigener Aussage wohl, sich aufnehmen zu lassen, vermehrten aber doch zur Erinnerung an ihre Reise und der dabei bestandenen Gefahren ihre Wappen, ähnlich wie die regelmäßig aufgenommenen Ritter, mit dem Kreuze von Jerusalem und dem Rade der h. Katharina.“ Ebenso führt Hody p. 180 aus neuerer Zeit den Engländer Joliffe an, der in seinen 1817 geschriebenen Briefen über Palästina, Syrien und Aegypten sagt, der Orden vom h. Grabe werde häufig katholischen Priestern verliehen, die dessen Decoration auf dem Herzen trügen, und wenn man zu dieser Auszeichnung auch Geistliche eines anderen Bekenntnisses zuließe, würde man dadurch vortreffliche Resultate erzielen. Ja Joliffe weiß in dieser Beziehung aus eigener Erfahrung zu sprechen, denn er fügt hinzu: „Da ich so glücklich war, mehreren Katholiken einige kleine Dienste zu leisten, deren Wichtigkeit sehr vergrößert wurde, suchten die Vorsteher jener Gemeinde zu Jerusalem nach einer Gelegenheit, mir ihre Anerkennung auf irgend eine Weise zu bethätigen. Aber man fand die Statuten über die den Candidaten auf-

*) Dieses Verzeichniß wurde dem Verfasser durch die Güte des Regierungs-Präsidenten Herrn v. Kühlwetter zu Düsseldorf übermittelt.

erlegte Verpflichtung, sich zur römischen Religion zu bekennen, viel zu positiv, als daß es möglich gewesen wäre, den Rang eines Ritters einem englischen Pilger zu verleihen."

Die den Rittern vom h. Grabe verliehenen Privilegien sind ebenfalls von verschiedenen Seiten angegriffen worden. Diese Privilegien theilt uns zuerst Quaresmius t. I. p. 652 aus einem Briefe des Pater F. Bonifacius Ragusius mit, den wir in wortgetreuer Uebersetzung hier widergeben wollen:

„Privilegien der Ritter von Jerusalem.

Im Namen unseres Herrn Jesu Christi, Amen. Allen und Jedem, welche diesen Brief sehen, schauen und hören werden, entbieten wir F. Bonifacius de Ragusio, Ordinis Minorum Obseruantiae professor, sacri Conuentus Montis Sion Guardianus, und der anderen Orte des h. Landes unter apostolischer Genehmigung Vicarius generalis, sowie Praedicator Apostolicus, unsern Gruß im Herrn. Es sei kund, daß edle und hochstehende Pilger, die in diesem Jahre des Herrn 1553 andachtsvoll das Grab des Herrn besucht haben und an demselben ehrenvoll zu Rittern creirt worden sind, mich inständig gebeten haben, daß ich wegen des Andenkens Jesu Christi und der Ehre seines Ordens ihnen die Privilegien der Ritter des h. h. Grabes unseres Herrn mittheilte. Auf ihre Bitten hin habe ich aus alten Urkunden und Büchern die von den römischen Päpsten und christlichen Königen den Rittern zugestandenen Privilegien abschreiben lassen, die folgende sind:"

„I. Solche Ritter sollen vor den übrigen Mitgliedern jeglichen Ordens oder Ritterschaft den Vorrang haben, mit alleiniger Ausnahme derjenigen, welche del Toisond'oro (vom goldenen Vließ) heißen.

II. Die Ritter können diejenigen, welche nicht in legitimer Ehe geboren sind, legitimiren, den Taufnamen ändern und Wappen oder Abzeichen verleihen.

III. Sie können Notarien ernennen.

IV. Sie können ohne Nachtheil der Kirche zur Beschützung des christlichen Glaubens, auch wenn sie verehlicht sind, kirchliche Güter inne haben.

V. Zu Kriegszeiten sind sie von Nachtwachen und Einquartirungen befreit, und Niemand kann sie dazu zwingen.

VI. Von allen Mauthen und Zöllen sowohl für Wein, als Bier und andere Lebensmittel sind sie allerorts befreit.

VII. Falls sie an der Straße einen am Galgen hangenden Leichnam finden, können sie ihn mit gezogenem Schwerte abschneiden und seine Beerdigung anbefehlen.

VIII. Sie können sich in Seide und Sammet und dergleichen Gewänder kleiden, wie es bei den andern Rittern und Doktoren üblich ist."

„Daher bezeuge ich mit vollem Rechte, daß dieselben nicht mit Unrecht Ritter heißen und sind, und im rechtskräftigen Genusse aller Privilegien oder Immunitäten, Prärogativen, Bevorzugungen und alles dessen sind, was die übrigen Ritter zu benutzen und zu genießen pflegen. Zur Beglaubigung, Bestätigung und Bezeugung alles dessen haben

wir gegenwärtigen Brief ausgestellt und mit dem Siegel des h. h. Grabes unseres Herrn Jesu Christi und unserer Unterschrift versehen.

Gegeben zu Jerusalem, im Convente unseres h. h. Erlösers, des Herrn, im Jahre 1553.

Locus † sigilli. Fr. Bonifacius qui supra.
(eigenhändig.)"

In dem Berichte Troilo's, also hundert Jahre später, heißt es, „daß sich dieses Ordens Ritter in Italien, Spanien, Frankreich, der Orten, wo ihrer viel gefunden werden, dieser Freiheiten wol zu gebrauchen wissen, und so wol in Städten als auf dem Lande exempt und aller Beschwerung befreyet leben."

Es nicht für unsere Aufgabe haltend, Untersuchungen über die Entstehung und Handhabung dieser Privilegien anzustellen, begnügen wir uns damit, Mislin's einfache Vertheidigung zu wiederholen.*)

Mislin t. II. p. 311 sagt: „Einige Schriftsteller haben einzelne Privilegien, welche von den Päpsten und Kaisern den Rittern des h. Grabes verliehen wurden, lächerlich gemacht; das könnte man mit allen Statuten thun, nicht nur mit denen sämmtlicher Ritterorden, sondern auch mit denen der meisten Corporationen, die länger als ein halbes Jahrhundert bestehen. Unsere Gesetze und Constitutionen altern zu schnell, um uns ein Recht zu geben, darüber zu staunen, daß Einrichtungen, die im Mittelalter gemacht wurden und die übrigens niemand unbedingt aufrecht zu erhalten denkt, mit unseren jetzigen Ideen nicht mehr im Einklange sind."

Dr. Rosen berührt in seiner Abhandlung noch einen anderen Punkt, „Die Ertheilung des Ritterschlages per procuram," und knüpft daran die Bemerkung, daß damit die letzten Reste von Alterthümlichkeit allmählich verloren gingen. Wir müssen offen gestehen, daß es unserer Ansicht nach gewiß mehr dem ganzen Wesen des Ordens entsprechen würde, wenn der Ritterschlag nur den persönlich in Jerusalem anwesenden Pilgern ertheilt würde; aber warum soll man den Bedürfnissen und jeweiligen Verhältnissen nicht Rechnung tragen dürfen? Wie man es im Anfange des 16. Jahrhunderts für zweckmäßig hielt, den Ritterschlag auch Nichtadeligen zu ertheilen, so hat man es für die Bedürfnisse des heil. Grabes und namentlich des jungen Patriarchats für zweckdienlich erachtet, bei dem Gebrauche, den Ritterschlag per procuram zu ertheilen, der schon früher eingeführt und von den Päpsten sanctionirt war, zu verbleiben. Denn das lateinische Patriarchat war ohne Kathedrale, ohne Capitel, ohne Weltclerus, ohne Dotation, ohne Suffraganbischöfe, ja sogar ohne Residenz. Ihm gegenüber standen die mit Reichthum, äußerem Glanze und Einfluß ausgestatteten Patriarchen der schismatischen Confessionen.

Warum sollte man nun solchen Leuten, denen diese traurigen Verhältnisse bekannt

*) Siehe Hody p. 177, wo die Vertheidigung in demselben Sinne geführt wird.

waren, und entweder durch zu diesem Zwecke in's Leben gerufene Vereine oder durch persönliche Opfer und Gaben sich die größten Verdienste um das Patriarchat erworben hatten, eine Auszeichnung vorenthalten, die sie gewiß unter diesen Umständen weit eher verdienten, als mancher Andere, der diese Würde am h. Grabe selbst empfing. Außerdem darf man aber auch nicht vergessen, daß die Vollziehung des Ritterschlages per procuram bis zu der durch das päpstliche Breve „Cum multa sapienter" vom 24. Januar 1868 angeordneten Neugestaltung des Ordens nicht die Regel war, sondern immer nur als Ausnahme von der Regel galt.

Was das Verlorengehen der letzten Reste von Alterthümlichkeit betrifft, so können wir darin aber mit Dr. Rosen nicht einverstanden sein; denn die Gewohnheit, am heil. Grabe den Ritterschlag zu empfangen, läßt sich, wie wir bereits auseinandersetzten, gewiß bis in die Zeit der Kreuzzüge zurückführen, und heute wird an demselben heil. Grabe der Ritterschlag unter den nämlichen Formen ertheilt, wie sie im Anfange des 16. Jahrhunderts wenigstens schon, abgesehen von einigen unwesentlichen Veränderungen, bestanden haben. (Siehe das Aufnahme-Ceremoniel Anhang IV.)

VIII.

Nach dem Falle von Ptolemäis ging die christliche Herrschaft im gelobten Lande verloren, und der Sturz des Königreichs Jerusalem zog den des Patriarchats nach sich. Nikolaus, der 22. und letzte Patriarch, der im h. Lande residirt hatte, rettete nur mit Mühe auf einem Schiffe sein Leben, und seit jener Zeit bis zum Jahre 1847 waren die Christen Palästina's ohne Oberhirten. Zwar ernannte der römische Stuhl wohl Patriarchen von Jerusalem in partibus infidelium, aber das Kirchenregiment der heil. Lande war dem Franziskanerorden übertragen und ist von diesem bis in die neueste Zeit der Art geführt worden, daß der jeweilige Guardian von Jerusalem und Custos des h. Grabes den abwesenden Patriarchen vertrat. Zwölf arme Mönche, an deren Spitze der h. Franz von Assisi stand, landeten zuerst im Jahre 1219 zu Ptolemäis, und von dieser Zeit an haben sie sich, obgleich schon die ersten Brüder, welche nach Jerusalem gingen, im Jahre 1244 in der Auferstehungskirche durch die Ungläubigen ermordet wurden, und die ganze Zeit ihres Aufenthaltes im h. Lande als eine fortlaufende Kette von Verfolgungen, Mühsalen, Entbehrungen und Anstrengungen aller Art bezeichnet werden muß, bis auf den heutigen Tag mit heldenmüthiger Ausdauer an den Orten, wo der Heiland selbst uns durch seine Leiden und seinen Opfertod das herrlichste Beispiel gegeben hat, gegen alle Feinde heldenmüthig behauptet.

Seiner Heiligkeit, unserem glorreich regierenden Papste Pius IX., war es vorbehalten, das lateinische Patriarchat in Jerusalem, mit der Obliegenheit der persönlichen Residenz, nach fast 450jähriger Unterbrechung, durch das Breve „Nulla celebrior, de dato Roma 23. Juli 1847“ wiederherzustellen, und es gehört diese Wiederaufrichtung des alten Bischofsstuhles des h. Jakobus gewiß zu den glänzendsten Ereignissen, mit welchen Pius IX. sein Pontificat begonnen hat. Nachdem der in Rom wohnende letzte Titular-Patriarch Paul August Foscolo am 4. Oktober 1847 feierlich von dem Bande befreit worden war, das ihn an die Kirche von Jerusalem knüpfte, ernannte Seine Heiligkeit im geheimen Consistorium des Quirinals den hochw. Herrn Joseph Valerga zum Patriarchen von Jerusalem und unterstellte ihm als Diöcese jene Länder, welche bisher der geistlichen Jurisdiktion der Franziskaner, den Guardianen des heil. Landes und

daselbst zum Priester geweiht und begann das Studium der orientalischen Sprachen. Im Alter von 25 Jahren wurde er von der Propaganda eine Zeit lang für die Uebersetzung der arabischen Dokumente verwendet. Im Jahre 1839 ward er dem Msgr. Mussabini, dem Erzbischofe von Smyrna, der zum apostolischen Visitator der italienisch-griechischen Colonien im Königreich Neapel ernannt worden war, als Sekretär beigegeben.

Nachdem Valerga darum gebeten hatte, in die Missionen gesandt zu werden, ward er im darauf folgenden Jahre in gleicher Eigenschaft dem Msgr. Villardell, dem apostolischen Delegaten von Syrien, zugewiesen. Als er einige Monate später in einer besondern Mission nach Mesopotamien gesandt worden war, bat er, Angesichts der dort erkannten Bedürfnisse, in der dortigen Mission bleiben zu dürfen und blieb dort auch wirklich fast vier Jahre hindurch. In dieser Zeit ward er zum General-Vicar oder apostolischen Delegaten von Chaldäa und Persien ernannt.

Im Jahre 1843 brach in Mossul ein Aufstand gegen die Missionäre aus, und bei dieser Gelegenheit erhielt Valerga in der Kirche von einem Muselmann einen tiefen Dolchstich, der ihn an die Pforten des Grabes führte, dem seine robuste Gesundheit aber widerstand. Im Jahre 1844 wurde er wegen verschiedenartiger Angelegenheiten nach Persien gesandt; (auf der Hinreise wurde die Karawane von den Kurden überfallen und Valerga erhielt zwei Lanzenstiche in den Rücken, die ihn aber nicht hinderten, seine Reise fortzusetzen). — „Dort lag Valerga seinem heiligen Amte bis zum Jahre 1847 mit großem Eifer ob. Gegen seine Erwartung nach Rom berufen, kündete ihm Pius IX. selbst seine Ernennung zum Patriarchen von Jerusalem an und weihte ihn persönlich zu dieser Würde.

Am 10. Dezember 1847 erfolgte die vom Papste bestätigte Instruction für die Verwaltung der neuen Diöcese (siehe Anhang III), derzufolge dem Patriarchen laut Artikel VIII. auch das Recht, Ritter vom h. Grabe zu creiren, übertragen wurde. Dieser Artikel lautet:

„Während alles in Kraft bleibt, was an anderen Stellen in Betreff der Ritter des h. Grabes festgesetzt worden, und was alles auf das Genaueste zu beobachten sein wird, verordnen wir, daß die Verleihung dieses Grades ausschließlich (privative) dem Patriarchen gehöre. Er selbst aber soll von dieser Vollmacht nur Gebrauch machen zu Gunsten derer, welche sich durch Reinheit des Wandels hervorthun und alle übrigen Erfordernisse an sich tragen, um diese Ehre zu erlangen. Die Geldmittel, welche von den Rittern dargebracht werden, werden der Sitte gemäß in den Opferkasten für die Bedürfnisse des h. Landes niedergelegt.“

Als Großmeister des Ordens vom h. Grabe hielt sich der Patriarch streng an den überkommenen Gebräuchen, und verlieh den Orden nach denselben Prinzipien, wie derselbe von den Franziskanern bisher verliehen worden war. Aber schon in den ersten Jahren seines Patriarchates waren seine Bemühungen dahin gerichtet, dem Orden eine neue Einrichtung zu geben und das Ansehen desselben zu heben. Msgr. Mislin waren die hierauf bezüglichen Pläne des Patriarchen bekannt, wie aus t. II. p. 309 seines im

Jahre 1862 erschienenen Werkes über die h. Orte hervorgeht. Denn er sagt dort: „Der Patriarch Valerga hat die Statuten des Ordens modificirt und sie dem heiligen „Vater zur Genehmigung vorgelegt." Diese Bemühungen des Patriarchen blieben indessen damals ohne Erfolg, und man mußte sich darauf beschränken, dem Patente (Anhang V) den Zusatz zuzufügen, daß ihm durch Pius IX. die Wahl und Einsetzung dieser Ritter vom h. Grabe übertragen worden sei.*)

In früheren Jahren wurde dem zum Ritter creirten über den feierlichen Akt des Ritterschlages und seiner Ernennung ein Patent ausgefertigt und zugestellt, aber er blieb über das ihm zustehende Recht, in welcher Form er die Dekoration zu tragen habe, im Unklaren. Daraus mußten naturgemäß Unregelmäßigkeiten und Ungehörigkeiten entstehen. Der neu ernannte Ritter, der, wie dies bei den Johannitern und den meisten südländischen Orden gebräuchlich, aus eigenen Mitteln die Dekoration sich beschaffen muß, wandte sich an einen ihm empfohlenen Juwelier und erhielt denn auch die Insignien, die indessen, der Eitelkeit der Menschen entsprechend, in stets neuen Varianten angefertigt wurden. So wich man von der ursprünglichen Form des Kreuzes ab, trug dasselbe von einer Krone überragt, und legte den den Rittern nicht zustehenden Stern (Crachat) an**). Ja man ging so weit, daß eine goldene Ordens-

*) Auf eine desfallsige Anfrage hatte der hochwürdigste Patriarch die Güte, dem Verfasser in einem Antwortschreiben vom 10. April 1867 folgende Erklärung hierüber zu geben: „..... Quod autem ad secundum tuum quaesitum attinet, quae scilicet ea sint quae a nobis mutata sunt, quaeque Sedi Apostolicae confirmanda subjecimus, quaeque in opere suo videtur Mislinus commemorare, respondemus illas modificationes habitas quidem in animo fuisse, sed nullum habuisse locum; quare nihil fere ex his quae ad substantiam litterarum patentium pertinet immutavimus, nisi quod translationem facultatis creandi Equites S. Sepulchri ab ordine Franciscanorum ad nos factam a Pio IX. adjecimus. De caetero praefatarum litterarum tenorem ac formulam, qualem antiquitus exaratam invenimus, talem sartam tectamque omnino reliquimus."

**) Verfasser gab in der ersten Ausgabe seines Werkchens eine Abbildung dieser Ordens-Insignien, und mußte dieselben um so mehr für die richtigen halten, als einestheils alle neueren Ordenswerke in der Angabe der Dekorationen, die bis dahin von den Rittern allgemein angelegt wurden, vollständig übereinstimmten, und gegentheilige Beweise nirgends aufzufinden waren. Am päpstlichen Hofe erschienen die Ritter des Ordens vom h. Grabe stets mit Halskreuz und Crachat, und bei Gelegenheit seiner Pilgerfahrt nach dem h. Lande im Jahre 1864 trug Verfasser bei den vielen Gelegenheiten, wo er mit dem hochw. Patriarchen zusammentraf, den Orden ebenfalls nur in dieser Form. Es muß fast den Anschein gewinnen, als hätten vordem entweder niemals hierauf bezügliche genaue und ausdrückliche Bestimmungen existirt, oder man hätte die allmählig in Gebrauch gekommene Form vor der Hand tolerirt. Denn sonst würde dem Verfasser, der sich damals schon für die Geschichte des Ordens sehr interessirte und deswegen auch in Jerusalem nach Quellen forschte, von dem Patriarchen, dem diese Absicht bekannt war, doch gewiß auch hierüber bestimmte Aufklärungen gegeben worden sein. Verfasser muß dies um so mehr voraussetzen, als er schon damals dem hochw. Patriarchen so manche andere schätzenswerthe Angaben über den Orden zu verdanken hatte. Erst nach dem Erscheinen der



Fantasie-Ordenskette.

kette in vorstehender Form allgemein gebräuchlich wurde. Die Berechtigung hierzu glaubte man in den in dem Ernennungspatente vorkommenden Worten zu finden, „und haben „Wir Dir in der Person Deines Stellvertreters die goldene Kette mit dem am Halse „hängenden Kreuze der Sitte gemäß feierlich angelegt." Der Großmeister des Ordens spricht sich über diesen Punkt sehr bestimmt aus, denn er sagt in einem Schreiben vom 11. Januar 1868:

---

ersten Ausgabe, und zwar in einem Briefe vom 15. Mai 1868, in welchem der Patriarch auf Veranlassung des Verfassers über das Rangverhältniß der bisherigen Ritter zu der nunmehr veränderten Gestaltung des Ordens sich ausspricht, erklärte derselbe, daß die Anlegung des Crachats niemals ordnungsgemäß gewesen sei.

schmücken. Aus glaubwürdigen Dokumenten wissen Wir, daß schon seit dem 15. Jahrhundert der christlichen Zeitrechnung der Pater Custos oder Guardian des Ordens der Mindern-Brüder von der Observanz des h. Franziskus zu Jerusalem mit apostolischer Bewilligung um die Religion wohlverdiente Männer in den Ritterorden vom h. Grabe aufnahm, und daß bereits zu jener Zeit in Betreff der erwähnten Ritter gewisse allgemeine Gesetze und Statuten bestanden, welche von Unserm Vorgänger Benedict XIV. seligen Andenkens durch Apostolisches mit Bleisiegel versehenes, im Jahre 1746 herausgegebenes Schreiben, beginnend: „In supremo militantis Ecclesiae“ erneuert und mit neuen Vorschriften und Gesetzen versehen wurden. Mit Rücksicht auf die Würde dieses Ritterordens haben Wir im Jahre 1847 durch ein von Unserer Congregation der Propaganda unter dem 10. December herausgegebenes und durch Unsere Auctorität sanktionirtes Schreiben die entsprechenden Anordnungen über das festgestellt, was sich auf die Regierung des Patriarchal-Sitzes von Jerusalem lateinischen Ritus' bezieht, und in demselben Jahre die Ausübung der Jurisdiction des lateinischen Patriarchen von Jerusalem wieder hergestellt und zugleich durch das genannte Schreiben das Recht, Ritter vom heiligen Grabe zu ernennen, diesem Patriarchen ausschließlich übertragen, so daß derselbe fortan als rechtmäßiger Verwalter und Vorsteher dieses Ritterordens in Vollmacht und Namen des apostolischen Stuhles die Ritterwürde ertheilen kann. Nachdem diese Bestimmungen über die Verwaltung und die Regierung jenes Ordens von Uns getroffen waren, erkannten Wir sodann, daß zu dessen größerm Glanze einige weitere Anordnungen zweckmäßig seien. Es hatte nämlich Unser ehrwürdiger Bruder Joseph Valerga, der lateinische Patriarch von Jerusalem, Uns vor Kurzem vorgestellt, es könne, da der ursprünglichen Einrichtung gemäß in dem Orden vom h. Grabe nur eine Klasse von Rittern bestehe, bei Auszeichnung verdienter Männer kein Unterschied der Ehrenerweisung gemacht werden, während einen solchen die Rücksicht auf die Verschiedenheit der Verdienste und der Stellung doch oft wünschenswerth mache, und so müsse diese Ehre entweder nur Wenigen vorbehalten bleiben, oder aber bei zahlreicherer Verleihung in den Augen von Männern mit größerm Verdienst und in höherer Stellung an Ansehen verlieren. Damit daher diesem Uebelstande einigermaßen abgeholfen werden könnte, beantragte derselbe ehrwürdige Bruder, daß Wir den Ritterorden vom h. Grabe in drei Klassen theilten. Um daher sowohl den Wünschen dieses ehrwürdigen Bruders zu entsprechen, als auch um den genannten Orden zu heben, haben Wir drei Cardinäle der h. römischen Kirche, unsere Brüder, beauftragt, daß sie über die ganze Angelegenheit Rath pflögen und Uns ihre Meinung mittheilten. Nach Einsicht nun der Meinung dieser Cardinäle, welche die Gewährung der Anträge Unseres ehrwürdigen Bruders des Patriarchen von Jerusalem empfiehlt, setzen Wir nach reifer Erwägung aller Umstände hiermit fest und bestimmen demgemäß kraft Unseres apostolischen Ansehens, daß fortan der Ritterorden des h. Grabes aus drei verschiedenen Rittergraden bestehen soll, nämlich: aus Rittern der ersten Klasse oder des Großkreuzes; aus Rittern der zweiten Klasse

oder Comthuren und aus Rittern der dritten Klasse, welche alle das Ordenszeichen, aber nach Verschiedenheit der Klassen, in verschiedener Weise tragen sollen. Das Ordenszeichen soll nach altem Herkommen das Kreuz sein, welches von Gottfried von Bouillon, jenem großen Führer des berühmten Feldzuges zur Wiedergewinnung des heiligen Landes, seinen Namen hat; nämlich ein goldenes, blutroth emaillirtes Kreuz, welches an seinen Seiten mit vier kleinen goldenen, in gleicher Weise emaillirten Kreuzen geschmückt ist, und welches, mit Ausschluß der vier kleinern die Form des sogenannten Krückenkreuzes hat. Die Pietät aber verlangt, über diesem Kreuze keine Krone anzubringen, in Erinnerung an jenen frommen Heerführer, welcher dort, wo Christus Jesus die Dornenkrone getragen, das königliche Diadem nicht auf sein Haupt setzen wollte. Das Kreuz soll dem bisherigen Gebrauche gemäß an einem moiré-seidenen Bande von schwarzer Farbe getragen werden. Die Ritter der ersten Klasse tragen das Ordenszeichen an einer langen Binde, welche von der rechten Schulter bis zur linken Seite geht; auch gestatten Wir diesen das Vorrecht, auf der linken Brust einen großen silbernen Stern zu tragen, der die Insignien des Ordens wiedergibt, wie dies bei den Rittern der ersten Klasse auch bei andern Orden gebräuchlich ist. Die Ritter der zweiten Klasse oder Comthuren tragen das Ordenszeichen in der größern Form an gleichem Bande am Halse. Die Ritter der dritten Klasse endlich tragen das Ordenszeichen in kleinerer Form nach der gewöhnlichen Weise der Ordensritter an dem genannten Bande auf der linken Brust. Da ferner die Ritter vom heil. Grabe gemäß der ursprünglichen Einrichtung ein besonderes Ordenskleid von weißer Farbe haben, so bestimmen Wir, daß dessen Verzierungen nach den verschiedenen Klassen verschieden sei, wie dies den Rittern bei ihrer Aufnahme näher angegeben wird. Wir hegen das Vertrauen, daß treffliche Männer, von glühendem Eifer beseelt, der Religion im heiligen Lande ausgezeichnete Dienste leisten und Alle, welche den Schmuck dieses Ordenszeichens erhalten, den Glanz und die Würde des Ordens durch ihre Tüchtigkeit vermehren werden. Das Recht, die Ritter auszuwählen und zu ernennen, bestätigen Wir dem ehrwürdigen Bruder dem lateinischen Patriarchen von Jerusalem und dessen Nachfolgern, überzeugt, daß die Würde und das Ansehen dieses Ordens von Allen stets hochgehalten werden wird, da sie ja als besondere Delegirte des Apostolischen Stuhles selbst und in seinem Namen das Ordenszeichen verleihen. Wir wollen aber, daß der genannte Patriarch von Jerusalem lateinischen Ritus' und dessen Nachfolger bei der Verleihung dieser Ordenszeichen durchaus die von Uns bestätigten Vorschriften und Anordnungen befolgen solle, welche Unser Secretair der Breven in Unserm Auftrage demselben übersenden wird. Dieser Unser Erlaß soll durch keine entgegenstehende Bestimmung, auch nicht durch die Kanzleiregel über die Unverletzlichkeit der erworbenen Rechte, noch durch eine, selbst eidliche Apostolische Bestätigung des genannten Ordens, noch durch anderweitig bekräftigte Beschlüsse und Gewohnheiten, noch durch irgend welche, einer besondern Erwähnung würdige, Apostolische Constitutionen und Vorschriften, noch durch irgend etwas anderes in seiner Geltung und Ausführung behindert werden können.

„Gegeben zu Rom bei St. Peter, unter dem Fischerringe, am 24. Januar 1868, im 22. Jahre Unseres Pontificates.“

N. Cardinal **Paracciani Clarelli.**

Die in dieser Urkunde erwähnten Vorschriften und Anordnungen sind folgende: (Siehe Anhang VII).

Orden vom h. Grabe.

Der Ursprung dieses Ritterordens verliert sich in die Nacht der Zeiten; seine Stiftung findet man jedoch bereits seit dem fünfzehnten Jahrhundert von den Päpsten gutgeheißen, und durch zweckmäßige Statuten geordnet. Derselbe wird verliehen vom Patriarchen von Jerusalem, im Namen und kraft der ihm vom h. Stuhle übertragenen Autorität, und hat zum Hauptzwecke 1) den Eifer der Förderer und Vertheidiger der katholischen Religion an den heiligen Stätten anzuregen und zu beleben, und durch solche ehrenvolle Auszeichnung die derselben geleisteten Dienste zu belohnen; 2) zur Erhaltung und Förderung der Missionen und der frommen katholischen Werke des Patriarchates von Jerusalem beizutragen durch die Freigebigkeiten und edelmüthigen Spenden derer, welche nach diesem Orden verlangen, oder bereits damit geschmückt sind.

Der Ordensschmuck besteht in dem Kreuze Gottfried's von Bouillon, gebildet aus fünf Kreuzen von emaillirtem Gold in blutfarbigem Roth. Das Mittelkreuz soll, ausschließlich der vier anderen Seitenkreuze ein größeres sein. Dasselbe soll nicht von einer Krone überragt sein, zum Andenken an den frommen Gottfried, der sich weigerte, eine königliche Krone dort zu tragen, wo unser Heiland mit einer Dornenkrone war gekrönt worden. Das Band, an welchem das Kreuz hängt, ist von ganz schwarzer, wellenförmiger (moirée) Seide.

Dieser Orden, welcher vordem nur den Rittergrad umfaßte, wurde von seiner Heiligkeit Pius IX. durch das Apostolische Breve „Cum multa“, gegeben unter dem Fischerring den 24. Januar 1868, mit neuen Statuten ausgestattet und in der Weise erweitert, daß er nunmehr drei verschiedene Klassen umfaßt: Die Ritter der ersten Klasse oder Großkreuze, denen allein der Gebrauch des sogenannten silbernen Sternes (Crachat) gewährt ist, mit dem Ordenszeichen im Mittelpunkte; und diese tragen das obengenannte Ordenszeichen, nämlich das Kreuz Gottfried's an einem großen Bande von schwarzer wellenförmiger Seide, von der rechten Schulter zur linken Seite herabhängend.

Die der zweiten Klasse, oder die Comthure, tragen es en sautoir am Halse hängend an einer Schleife von geringerer Breite. Die dritten, nämlich die einfachen Ritter, tragen es in kleinerer Form an kleinem Bande auf der linken Seite, wie die Ritter der anderen Orden.

Die allen drei Klassen gemeinsame Uniform unterscheidet sich, was Gestalt und Farbe betrifft, (welche letztere von weißem Tuche sein soll, mit Rabatten, Kragen, Aermel-

aufschlägen und Säumen von schwarzer Farbe,) bei jedem Grade durch größere oder geringere Stickerei, wie aus den betreffenden Abbildungen erhellt.

Der erste Grad des Ordens, oder das Großkreuz, kann nur Personen ersten Ranges gewährt werden, den Fürsten, seien es geistliche oder weltliche, den Ministern, Gesandten, Bischöfen, Generalen der Armee, oder Solchen, welche schon mit dem Großkreuz eines andern Ordens geschmückt sind.

Die Bedingungen, welche nach den päpstlichen Statuten an Jene gestellt werden, welche mit diesem Orden geschmückt zu werden wünschen, sind:

1. Bekenntniß und Ausübung der katholischen Religion, verbunden mit einem ehrbaren und untadelhaften Lebenswandel.

2. Adel von Geburt oder wenigstens hervorragende soziale Stellung, welche auf adeligem Fuße (more nobilium) zu leben gestatte.

3. Wichtige persönliche Verdienste durch der katholischen Religion, besonders bezüglich der heiligen Orte, geleistete Dienste.

4. Erstattung einer Opfergabe, die ausschließlich zum Unterhalte des Patriarchates, seiner Missionen und aller frommen Werke verwandt werden soll, welche der Verwaltung des Patriarchates anvertraut sind. Der Betrag dieser Opfergabe ist vom h. Stuhle auf mindestens 1000 Franken für die Ritter, 2000 für die Comthure und 3000 für die Großkreuze, einschließlich der Kanzleikosten, festgestellt worden.

Die Pflichten des Ritters vom h. Grabe sind:

1. Als guter Christ zu leben und sich fern von alle dem zu halten, was den Namen eines Ritters Jesu Christi beflecken kann. Außerdem sich fortwährend der Ausübung guter Werke und der Erlangung jeglicher Tugend zu bestreben, um sich immer mehr der erhaltenen Ehre würdig zu zeigen, und immer mehr an sich selbst die Würde der religiösen Streitmacht hervorglänzen zu lassen, deren erhabene Insignien er trägt.

2. Allen Eifer zu verwenden, um die Sache und das Wachsthum des Katholicismus im heiligen Lande zu fördern, besonders zum Zwecke der Vertheidigung und Erhaltung der katholischen Rechte auf die heiligen Orte.

Die Neugestaltung des Ordens mußte naturgemäß entsprechende Veränderungen in der bisher üblichen Art und Weise der Verleihung im Gefolge haben; doch trug man Sorge, die alten Formen nach Möglichkeit beizubehalten. So hat man z. B. das im Anhange V. abgedruckte Ernennungspatent nur in so weit modificirt, daß demselben einige durch das apostolische Breve „Cum multa" nöthig gewordene, auf die verschiedenen Klassen bezüglichen Abänderungen zugefügt worden sind. Jeder Ritter erhält außer diesem Patente eine colorirte Abbildung der Ordens-Insignien, sowie des Ordens-Costümes der ihm verliehenen Klasse. Der Ritterschlag am h. Grabe wird vor wie nach ganz in derselben Weise ertheilt, nur daß auch hierbei der verliehene Grad ausdrücklich hervor-

gehoben wird. Jedoch hat man für gut befunden, es dem Neuzuernennenden anheimzustellen, ob er den Ritterschlag am h. Grabe in Jerusalem persönlich empfangen will, wie es früher Sitte war und wie wir dies im Cap. VII hervorgehoben haben, oder ob derselbe per procuram vollzogen werden soll.

Das Rangverhältniß der vor dem Apostolischen Breve ernannten Ritter stellt der hochw. Herr Patriarch in einem Briefe vom 15. Mai 1868 folgendermaßen fest:*)

„Was die früher vor dem Apostolischen Breve ernannten Ritter betrifft, so haben „sie weiter keinen Titel als den einfacher Ritter; jedoch können sie, wie sie es vorher zu „thun pflegten, das Kreuz am Halse tragen, nicht aber den Stern auf der Brust, welcher „nie ordnungsgemäß war. Das aber wird abhangen von der Anschauungsweise ihrer „betreffenden Regierungen, denen die Gewährung der bezüglichen Ermächtigung zukommt."

Ueber die Verwendung der von den Rittern eingesendeten Opfergaben finden wir genügenden Aufschluß in dem Aufrufe, welchen der hochw. Patriarch im Jahre 1867 an alle Ritter vom heil. Grabe erließ:

„Seit einigen Jahren ist man in Jerusalem mit dem Bau einer neuen katholischen Anstalt beschäftigt: es ist dies die Residenz des lateinischen Patriarchats.

Während der nun bald zwanzig Jahre, wo der glorreich regierende Papst Pius IX. den Stuhl von Jerusalem wieder aufrichtete, besaß dessen Titular keine Wohnung, die den Bedürfnissen und Erfordernissen seiner Stellung und seines Klerus entsprochen hätte. Bis in die letzten Jahre hinein bewohnte er nur eine vorläufige Wohnung, und neben ihm in altem Gemäuer war sein Klerus untergebracht.

Diese Lage der Dinge konnte nicht länger dauern, ohne daß die Würde und die Interessen des Katholicismus darunter gelitten hätten in einem Lande, wo neben dem katholischen Bischof das Schisma zwei Patriarchen und mehrere Bischöfe zählt, von deren Pracht die orientalische Phantasie nur zu leicht geblendet wird. So genehmigte denn die heilige Congregation nicht nur den Plan, eine neue Residenz zu gründen, sondern sie ermuthigte auch zur Ausführung desselben, und dies um so mehr, als die alte Patriarchal-Wohnung eine andere, nicht weniger nützliche und nothwendige Verwendung zu finden bestimmt war.

Die Anstalt soll zugleich als Patriarchal-Residenz, als Wohnung für den Klerus, die Missionare und zeitweilig als Seminar dienen. Eine Kirche liegt daran, groß genug für die Feierlichkeiten der großen Feste, denn bekanntlich steht den Lateinern die Kirche vom heiligen Grabe nicht immer zur Verfügung und Pontifical-Handlungen können dort nur einige Mal im Jahre vorgenommen werden.

---

*) Quanto ai cavalieri creati anteriormente al Breve Apostolico, non hanno altro titolo che di semplici cavalieri, però potranno, come costumavano per lo passato, portare la croce al collo, non già la stella al petto, la quale non fu mai regolare; ciò però dipenderà dalla maniera di vedere de' loro rispettivi Governi, ai quali appartiene accordare l'analoga autorizzazione.

Ohne der Größe und dem Luxus sich zu nähern, die in den Anstalten der andern Bekenntnisse entfaltet sind, werden die Bauten des Patriarchats diesen in nichts nachstehen, was die Einheit und Regelmäßigkeit des Planes, sowie die elegante Einfachheit der Ausführung betrifft.

Die Ritter vom heiligen Grabe werden mit Befriedigung vernehmen, daß dieses ganze Werk gewissermaßen ihnen angehört; denn mit Ausnahme einiger kleineren Subsidien, welche der Verein vom heiligen Grabe zu Köln für die Patriarchal-Kirche*) gewährt hat, ist es ausschließlich den in der Verwaltung dieses Ordens gemachten Ersparnissen zu verdanken, daß das Werk bis zu dem vorgeschrittenen Zustande geführt werden konnte, worin es sich gegenwärtig befindet. Drei Viertel des Gebäudes sind vollendet. Seit länger als einem Jahre wohnt der Patriarch mit seinen Priestern dort. Die Kirche, ein schöner gothischer Bau, der als Protest gegen die Schamlosigkeit, mit der man in unsern Tagen gegen die Göttlichkeit des Erlösers die Gotteslästerungen des Arius zu erneuern gewagt hat, dem Namen Jesu gewidmet werden soll, ist bereits gewölbt und im Aeußern beinahe vollendet. Es fehlt nur das Dach, die innern Arbeiten, sowie die Ausschmückung, endlich die Errichtung eines kleinen Flügels, der den Gebäuden des Patriarchats hinzugefügt werden muß.

Inzwischen sind die materiellen Hülfsmittel erschöpft, und man wird gezwungen sein, die Arbeiten gänzlich einzustellen, wenn nicht die Vorsehung auf irgend einem außerordentlichen Wege Hülfe bereitet.

Das Werkzeug dieser wohlthätigen Vorsehung werden auch dies Mal die edlen Ritter vom heiligen Grabe sein. Von dem Gedanken geleitet, diesem Orden die Ehre zu bewahren, seinen Namen an das Werk geknüpft zu sehen, so wie der Anstalt die Einheit der Ausführung zu sichern, richtet man an ihre großmüthige Ergebenheit einen Aufruf zur Erlangung der Mittel, welche noch nöthig sind, damit das Werk von derselben Hand vollendet werde, welche es begonnen hat.

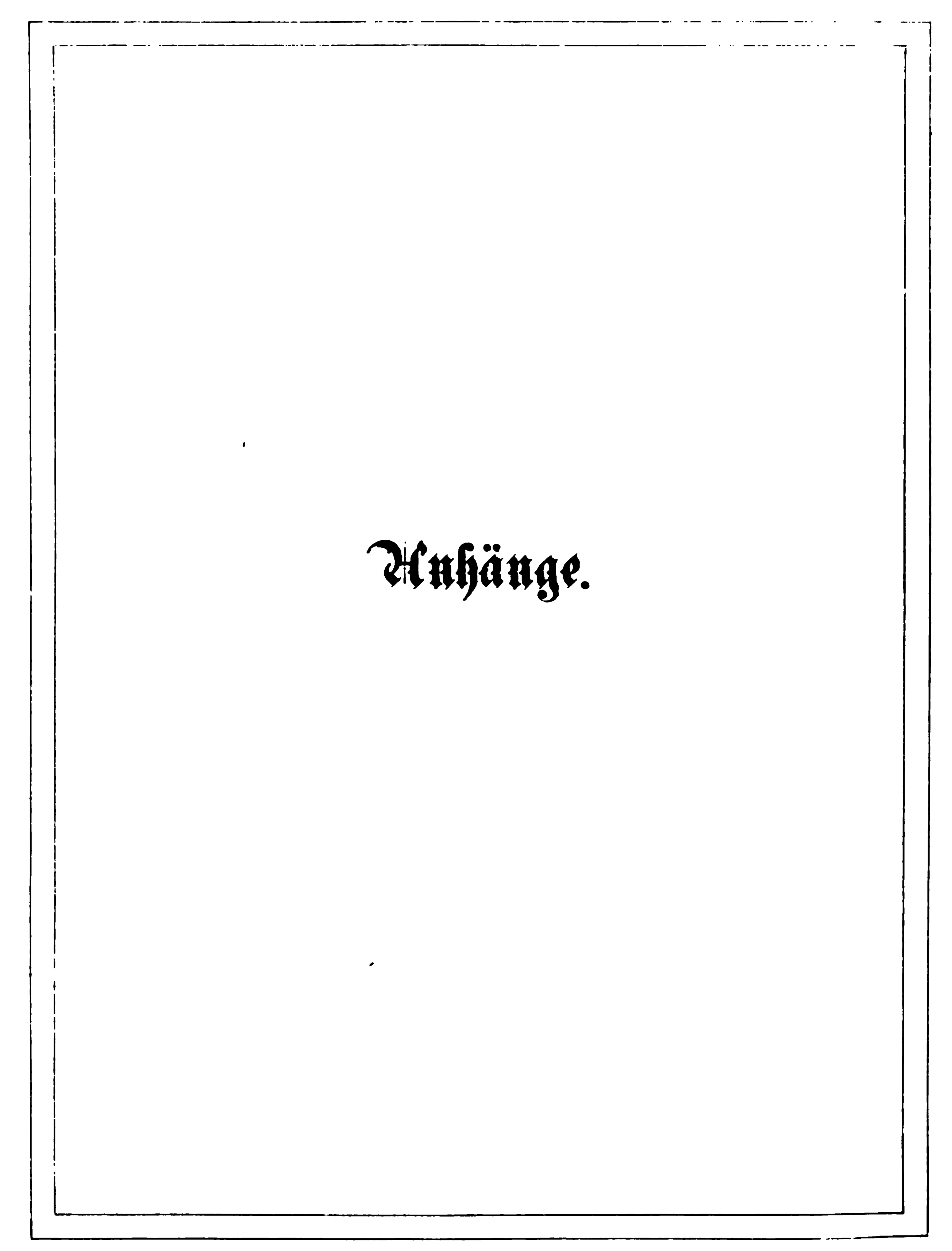
Um das Gedächtniß dieser Thatsache zu erhalten, wird eine in der Kirche anzubringende Gedächtnißtafel den künftigen Geschlechtern die großmüthige Mildthätigkeit der

---

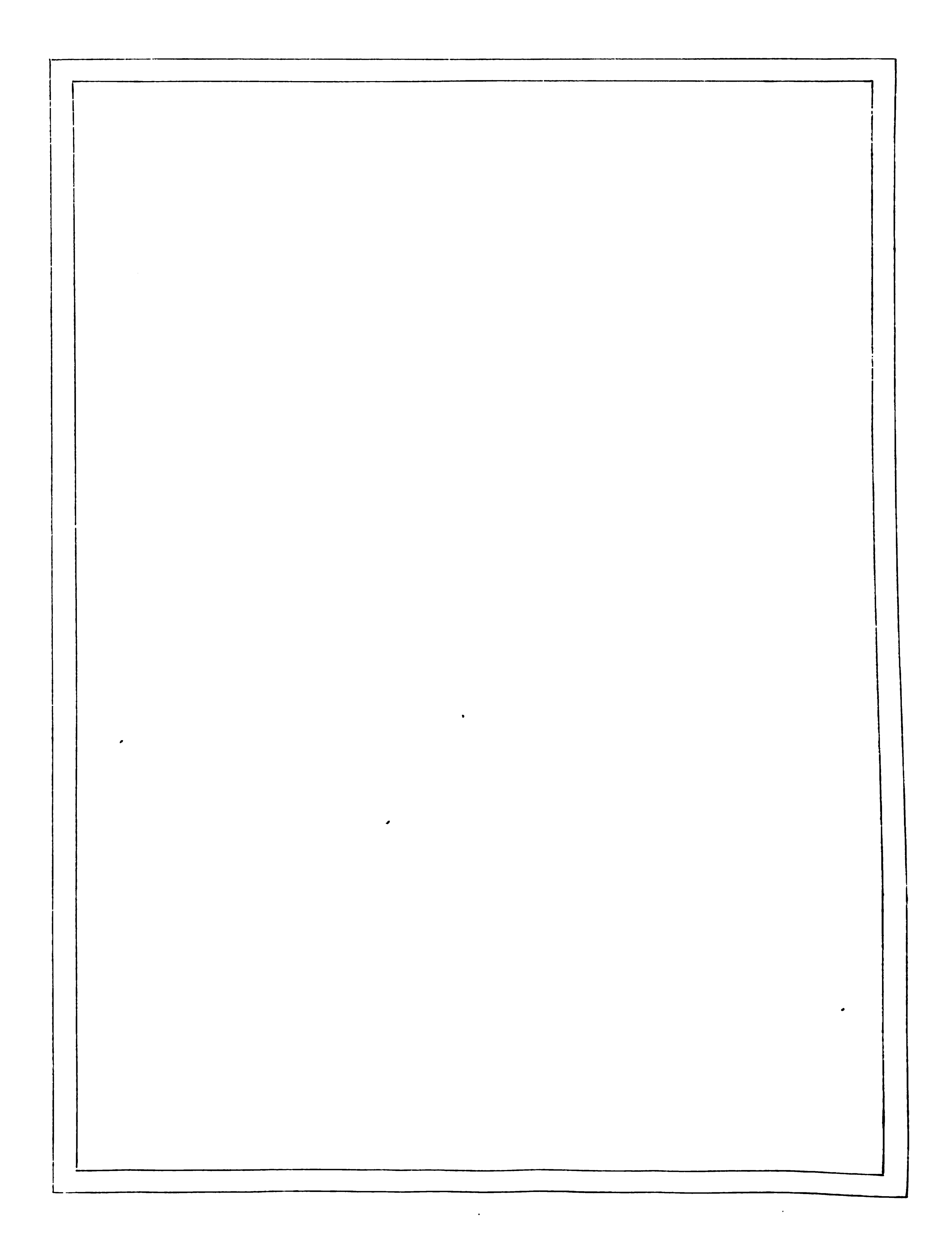
*) Die Kirche liegt im nordwestlichen Theile der Stadt und hat dem Raume entsprechend die Form eines griechischen Kreuzes, wobei ihre Länge etwas ihre Breite übertrifft (28 Meter Länge auf 24 Meter Breite). Sie ist dreischiffig. Das Mittelschiff hat eine Breite von $8^{1}/_{2}$ Meter, die Seitenschiffe von beinahe $4^{1}/_{2}$ Meter. Die Letzteren sind mit Tribünen überbaut, die, wenn dies eines Tages die Bevölkerung nothwendig machen sollte, dem Publikum geöffnet werden können, bis dahin aber andern entsprechenden Zwecken dienen. Die Kirche wird von vier Fenstern erhellt, die den Enden des Kreuzes entsprechen, drei davon sind sich ganz gleich, das vierte, über dem Eingang, bildet eine Rose. Die Kirche wird wenigstens fünf Altäre zählen: drei große und zwei kleinere.

Ritter vom heiligen Grabe bezeugen; und damit die Wohlthat derjenigen, welche diesem Aufruf entsprochen haben, für sie zu einer Quelle des Segens und der Gnade werde, sollen jährlich in der Kirche zwei feierliche Messen für alle Mitglieder des Ordens stattfinden: die eine am Festtage vom heiligen Grabe, und die andere am Tage der Kirchweihe. Außerdem wird für ewige Zeiten eine Jahresmesse für diejenigen gestiftet, von welchen eine Spende von mehr als 200 Franken zugesteuert werden wird.

Mit Dank wird man für die neue Kirche Cultusgegenstände jeder Art in Empfang nehmen."



Anhänge.



I.

Empfehlung der Ritterschaft des heiligen Grabes und Vorrang selbiger Ritter über alle Ritter der Welt*).

Der hochstrebende Sinn der Adeligen gab sich von Alters her nicht zufrieden mit den Gränzen ihrer natürlichen Eltern oder ihrer Vorfahren, sondern pflegte sich um Erhöhung der Ehrentitel ihres Namens abzumühen. Denn die alten Geschichtsschreiber sagen, Hannibal, der edelste Afrikaner, sei von Charthago nach Italien gekommen und habe durch seine unermüdliche Tapferkeit Rom und die meisten Provinzen seiner Herrschaft unterworfen. So auch flog Perseus, Vater des Adels Griechenlands, auf geflügeltem Pferde über das Meer, betrat Persien und besiegte es. Desgleichen durchzog der durch Reichthum mächtige und durch Adel große Alexander die Reiche der Erde und unterwarf sie alle seiner Herrschaft, und war dennoch hiermit nicht zufrieden, sondern gedachte die Marken seines Reiches sogar über die Gränzen der damaligen Welt hinaus festzustellen. Und so lesen wir von mehreren Andern, welche, mit ihren Rangstufen nicht zufrieden, nach Großem trachteten. Bei Solchen aber wird der Ruhe keinen Raum gewährt und dem Schlafe keine Zeit gegönnt, sondern sie plagen sich unter beständigen Anstrengungen und großen Mühen ab. Um aber Beispiele von Adeligen neuerer Zeit zu geben, wollen wir einen Blick auf das ruhmvolle schon durch ritterliche Eide ausgezeichnete Heer unserer adeligen Pilger werfen. Sie konnten in ihren eigenen Städten, Gemeinden, Flecken, Burgen, Landgütern und Meierhöfen im Ueberflusse leben, den Vergnügungen nachgehen und mit Ruhe, was ihr Herz begehrte, genießen; sie konnten bei fröhlichen Spielen zugegen sein, bei den Schauspielen im Theater sitzen, geräuschvollen Zusammenkünften, Lanzenspielen und Turnieren beiwohnen; auch konnten sie sich an Jagden und Tanzvergnügen betheiligen oder ruhig beim Cultus der Ceres, des Bachus und der Venus verbleiben. Aber sie betrachteten es als nutzlos, sich dem Müßiggang zu ergeben, und als lasterhaft, ihren Sinn vorbenannten Dingen zuzuwenden. Daher zogen sie ihre Vernunft zu Rathe, und strebten mit feurigem Verlangen nach dem Gipfel ritterlicher Würde, doch nicht einer jeglichen Ritterschaft, sondern der edlern und vorzüglichern, welche in dieser Welt erlangt werden kann. Und das ist die Ritterschaft vom heiligsten Grabe des Herrn, aller Ritterschaften beste und edelste. Dieses leuchtet ein aus vielen Gründen, welche hier gleich beigefügt werden.

I. Weil diese Ritterschaft göttlicher ist, da sie in einem Akte der Tugend der Anbetung erlangt wird; denn man erlangt sie in dem Akte der Verehrung des h. Grabes mit gebogenen Knieen. Auch findet sich kein Adeliger, der behaupte, daß er hauptsächlich um der Ritterwürde willen nach Jerusalem

*) Fratris Felicis Fabri evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti peregrinationem, t. II., p. 5. sqq.

komme, sondern hauptsächlich um die Orte unserer Erlösung zu verehren, und dieser Akt gehört zur Anbetung, einer göttlichen Tugend. Denn sie sagen (und ich habe es oft von Rittern gehört) wären die h. Orte nicht in Jerusalem, so würden sie niemals über das Meer gehen, und könnten sie auch tausend Ritterschaften dort empfangen; aber die h. Orte bewegen sie dazu, und deßhalb ist diese Ritterschaft göttlicher als die andern.

II. Diese Ritterschaft ist heiliger, weil sie an dem heiligsten Ort der ganzen Welt verliehen wird, d. i. am Orte der Auferstehung unseres Herrn Jesu Christi.

III. Diese Ritterschaft ist geistlicher; denn sie wird an geistlichem Orte von einer geistlichen Person und einem demüthigen Bruder nur denen verliehen, welche zerknirschten Herzens sind, gebeichtet haben und mit dem Sacramente der Eucharistie gestärkt worden.

IV. Sie ist tugendreicher, weil diese Ritterschaft von Lastern frei ist; denn andere Ritterschaften sind mit Ehrgeiz, Zorn, Neid, Stolz und mehreren anderen Lastern verbunden, diese aber ist, an und für sich genommen, ganz tugendreich.

V. Diese Ritterschaft ist geziemender; denn es ziemt sich gar wohl, daß ein Christ, der Ritter sein soll, die Ritterschaft auf jenem Kampfplatze empfange, wo sein König gegen den Mächtigsten obsiegte. Ich meine aber unseren König Christum und den Kampfplatz Golgatha, den Ort, an welchem er den Teufel zu Boden streckte.

VI. Diese Ritterschaft ist reiner, makelloser und unbefleckter; denn sie befleckt sich nicht mit menschlichem Blute, wie die andern, welche insgemein sehr unrein sind, weil sie in dem Augenblicke verliehen werden, wo ein großes Blutvergießen bevorsteht, und was noch schlimmer als dies ist, sie erwerben ihre Ritterschaft in Christen- und Bruderblut. O diese verfluchte und Gott mißfällige Ritterschaft! David, dem h. Könige, wurde es nicht gestattet den Tempel des Herrn zu bauen, weil er ein Kriegsmann war und viel menschliches Blut vergoß, wie geschrieben steht 1. Paral. 22 u. 28. Und doch ist es bekannt, daß er nur das Blut der Unbeschnittenen und Ungläubigen vergoß, und zwar auf Gottes, des Herrn, Befehl. Wenn also dieses Blut der Götzendiener den h. Mann unrein machte, so daß er den Tempel des Herrn nicht bauen konnte, was wird dann das hochedle Blut der Christgläubigen nicht bewirken? welche Unreinheit wird es nicht über den bringen, der dasselbe vergießt? Befleckt es nicht den Ritter und macht ihn unrein? Unsere unschuldige Ritterschaft von Jerusalem ist nicht durch Christenblut verunreinigt, sondern reinigt vielmehr den Ritter, damit das Christenblut vertheidigt werde. Denn sie empfangen die Ritterwürde an dem Orte, wo das unschuldigste Blut Christi für alle Menschen vergossen wurde. Daher haben sie Abscheu vor der Vergießung jeglichen Menschenblutes, es sei denn, daß sie gezwungen werden, zur Vertheidigung des Blutes Christi das schuldige Blut zu vergießen.

VII. Diese Ritterschaft ist vernünftiger; denn die Vernunft gebietet, daß im christlichen Volke Einige seien, die den Glauben mit dem Schwerte vertheidigen, die Ungerechtigkeit mit den Waffen in Schranken halten und die Ungehorsamen mit Gewalt sich zu fügen nöthigen. Das ist die Pflicht der Ritter des h. Grabes, wie aus Obigem erhellt. Hiervon aber geschieht bei Uebernahme der Ritterschaft an einem anderen Orte keine Meldung.

VIII. Diese Ritterschaft ist freundschaftlicher; denn zu keines Menschen Nachtheil werden Ritter in Jerusalem gemacht; Andere aber sind Ritter gegen die Gegenpartei und zum Nachtheil eines Andern in vielfacher Weise.

IX. Unsere Ritterschaft ist beschwerlicher; denn wer vermag die Beschwerden zu beschreiben, welche ein Ritter vom h. Grabe, nicht um die Ritterwürde zu erlangen, sondern für die Ehre Gottes und und das Heil seiner Seele erduldet?

X. Diese Ritterschaft ist gefahrvoller; denn eine Mühe ohne Gefahr wird nicht für groß geachtet,

vielmehr eine kleine Mühe mit großer Gefahr für groß gehalten. Aber Beides findet sich bei unserer Ritterschaft, große Mühe und ungeheure Gefahr, wie aus der ganzen vorliegenden Reisebeschreibung erhellt.

XI. Unsere Ritterschaft ist mühseliger; denn sie wird nur unter vielen Mühseligkeiten und Unfällen erworben, wenn auch ein Pilger seine Börse mit Gold gefüllt hat.

XII. Diese Ritterschaft von Jerusalem ist vorsichtiger wegen der verschiedenen Erfahrungen, welche ein Mensch in ihr gewinnt. Der Adelige, welcher nach Jerusalem reis't, erfährt Vieles vom Weltlauf, sowohl auf dem Meere, als an den Küsten des Meeres, von den Sitten und Verschiedenheiten der Menschen. Denn er wird bekannt mit Gläubigen und Ungläubigen, weil er Christen, Türken, Saracenen, Mameluden, Tartaren, Araber, Juden, Samaritaner, Mauren, Griechen, Nubier, Jakobiten, Abessynier oder Inder, Georgier, Armenier, Ungarn, Dalmatier, Pannonier, Achaier, Italiener, Gallier, Engländer und Deutsche sieht und mit ihnen verkehrt, kurzum alle Morgen- und Abendländer kennen lernt, wenn er ein beobachtender Mann ist. Dazu erfährt das Mitglied dieser berühmten Ritterschaft, wer Freund oder Feind, wer verstellt oder wahr sei, was wohl oder übel anstehe, was Glück, was Unglück, was Tugend, was Laster sei, und welch großer Unterschied zwischen einem guten und einem bösen Menschen obwalte. Aber auch die ganz vorzügliche Erfahrung, welche alle schon genannten übertrifft, gewinnt er, daß er bei dieser Pilgerschaft anfängt, sich selbst, seine Weisheit und Unklugheit, seine verschiedenen Affekte und Leidenschaften, seine Neigungen und Abneigungen, seine Tugenden und seine Laster von Grund aus zu erkennen; und ich sage für gewiß, daß ein Mensch auf dieser Pilgerschaft in vierzig Wochen sich selbst besser erkennt, als sonst in vierzig Jahren. Ich gestehe, niemals habe ich meine Unvollkommenheit und Erbärmlichkeit besser und klarer eingesehen als auf dieser Reise, und namentlich in der Galeere auf dem Meere, und unter dem Zelte in der Wüste; denn an diesen Orten bleibt nichts im Menschen verborgen. Ich weiß, daß meine adeligen Herren und Genossen mich und meine Eigenschaften besser kennen, als meine Ordensbrüder, mit denen ich dreißig Jahre zugebracht, und ich kenne diese Ritter besser, als ihre Frauen und Eltern, ihre Kinder oder ihre Dienerschaft sie kennen. Denn bei diesen Mühseligkeiten und Zufällen, welche den Pilgern zustoßen, kann Niemand seine Eigenschaften in sich verschließen, sondern alles Verborgene kommt zu seiner Stunde zum Vorschein, weil dort eine beständige Aufregung herrscht. Die Andern, welche an den Höfen der Könige oder auf der Tiberbrücke oder in den Schlachten zu Rittern geschlagen sind, gewinnen wenig Erfahrung.

XIII. Unsere Ritterschaft ist würdiger; denn die Ritter des h. Grabes werden von Allen, sowohl Geistlichen als Weltlichen, vorgezogen.

XIV. Unsere Ritterschaft ich mächtiger und hat größeres Ansehen; denn sie wird durch Autorität Sr. Heiligkeit des Papstes und des durchlauchtigsten Kaisers verliehen; Andere aber werden zuweilen entweder gegen Papst und Kaiser, oder ohne sie und ihren Befehl und Wissen zu Rittern gemacht; daher haben sie gar kein Ansehen.

XV. Unsere Ritterschaft ist adeliger und adelt andere Ritterschaften, nicht aber umgekehrt. Ich habe Viele gesehen, die durch den Kaiser und in Schlachten Ritter geworden waren und dennoch die Abzeichen ihrer Ritterschaft nicht tragen wollten, bis sie am h. Grabe zu Rittern geschlagen wurden. Ich kenne einen Adeligen, den der Kaiser in einer Schlacht, der König von Ungarn in einem andern Feldzuge und der König von Böhmen in einem dritten Kriege zum Ritter schlug, und der sich dennoch als einen einfachen Adeligen erachtete, bis er es zum vierten Male am Grabe des Herrn geworden war. Dann kehrte er zurück und trug die Abzeichen eines Ritters; und heute ist er ein ruhmreicher Ritter und reitet mit zahlreichem Gefolge.

XVI. Unsere Ritterschaft ist wunderbarer; denn alle bewundern in gewisser Weise den Ritter

vom heil. Grabe darum, daß er unter den ungläubigen Saracenen und am Grabe des Herrn die Ritterschaft empfing.

XVII. Die Ritterschaft ist ehrwürdiger; denn die Ritter des h. Grabes haben ihren Platz über den andern im Gehen, Stehen, Sitzen, Reden, Händewaschen, Essen u. s. w.

XVIII. Unsere Ritterschaft ist ansehnlicher; denn wenn der Ritter des h. Grabes anhebt von seiner Ritterschaft, von dem Orte seiner Ritterschaft, von seinen Erlebnissen zu reden, so blicken Alle auf ihn und horchen mit offenem Munde auf das, was er sagt.

XIX. Unsere Ritterschaft ist annehmbarer; Adeligen und Unadeligen sind die Ritter vom heil. Grabe lieb und werth; um andere Ritter kümmert man sich wenig, man verabscheut sie vielmehr als unmenschlich, wild und schrecklich.

XX. Unsere Ritterschaft ist männlicher. Denn es ist wenig, Feindeshaufen einmal durchbrochen oder Feinde gesehen zu haben; aber viel ist es, oft in Todesgefahren gewesen zu sein, wie es in unserer Ritterschaft der Fall ist.

XXI. Unsere Ritterschaft ist tüchtiger, weil sie allerseits einen braven Mann erfordert.

XXII. Unsere Ritterschaft ist gerechter. Denn allen andern Ritterschaften klebt die eine oder andere Ungerechtigkeit und Untugend an. Diese aber fußt auf göttlicher und menschlicher Gerechtigkeit und wird durch kaiserliche und päpstliche Gesetze geregelt (legibus imperialibus et papalibus regulatur).

XXIII. Unsere Ritterschaft ist approbirter und gesicherter. Denn es geschieht oft, daß Solche, die an dem einen Orte Ritter geworden sind, von Andern nicht für Ritter gehalten, sondern verlacht und weibische, ja Katzenritter gescholten werden, und die Gegenpartei sieht die, welche gegen sie Ritter geworden sind, nicht als Solche an, was Alles nicht der Fall ist in dieser Ritterschaft, sondern Alle werden für Ritter gehalten.

XXIV. Unsere Ritterschaft ist älter. Denn Alle, welche von Christi Leiden an wegen der heil. Orte hinüber fuhren, sind für Ritter gehalten worden.

XXV. Diese Ritterschaft ist begehrungswürdiger, was daraus einleuchtet, daß die, welche anderswo Ritter geworden sind, sich nicht zufrieden geben, sondern zu der schon empfangenen Ritterschaft noch die unsre begehren. Ueberdies wird ein Ritter des h. Grabes von solchem Verlangen entzündet, daß er sich nach dem Orte, wo er die Ritterschaft empfangen, zurücksehnt. Denn insgemein möchten Jene, die im h. Lande waren, wiederum dahin zurückkehren, auch wenn keine Gefahren drohen. So ist es nicht mit den Uebrigen.

XXVI. Unsere Ritterschaft ist geordneter; denn es war Brauch dieser alten Ritterschaft, daß Niemand in sie aufgenommen wurde, der nicht edlen Geblütes von vier Ahnen und in der ganzen Verwandtschaft von tadellosem Geschlecht wäre. Indeß wird dieser Brauch nicht mehr genau beobachtet, weil auch Nichtadelige zu Rittern geschlagen werden, wie auch in anderen Ritterschaften.

XXVII. Unsere Ritterschaft ist demüthiger und geduldiger. Andere Ritter erachten es ihrer unwürdig, mit anderen einfältigen Leuten, die nicht von Adel sind, Gemeinschaft zu haben und beneiden die, welche geringer sind, als sie selbst, um ihr Glück; aber nicht so die Ritter des heil. Grabes, die Niemanden verachten, Alle mit sich reisen lassen und Niemanden abweisen. Denn sie fahren über nach Jerusalem mit Mönchen, Priestern, Kaufleuten, Handwerkern, armen Bettlern, ja sie fahren über mit Frauenzimmern und alten Weibern, mit Beguinen und Nonnen, und kümmern sich nicht um das leere Geschwätz der Spötter, die da sagen, die Ritterschaft des heil. Grabes sei wegen der Begleitung alter Weiber weibisch. Sie schämen sich solcher Gesellschaft nicht allein nicht, sondern sie freuen sich vielmehr und suchen darin ihr Lob, daß sie ihre zeitliche Ritterschaft an einem solchen Orte empfangen, wo Nonnen, Beguinen und alte Frauen, Mönche und Priester und andächtige Gläubige jeder Art Stärkung in ihrer geistlichen Ritterschaft und Mehrung der Gnade Gottes suchen.

XXVIII. Unsere Ritterschaft ist schwieriger; denn bei Königen und in Schlachten wird die Ritterschaft mit einem gewissen Triumph, mit Freude und mit Tröstungen verliehen; diese aber ist ganz ernst und bußfertig, ohne Freude und Tröstungen, aber mit sehr vielen Widerwärtigkeiten verbunden.

XXIX. Diese Ritterschaft ist von größerer Kühnheit. Denn Jener, welcher kühn das Meer überschreitet, setzt sein Leben dem Tode mehr aus, als der, welcher in den Krieg geht; denn er geht mit Waffen versehen und kann den Gefahren ausweichen und ihnen dadurch ganz entgehen, daß er sich eine Bedeckung wählt. Dem Ritter des heil. Grabes aber nutzt alles dieses gegen die Gefahren, welche ihm zu Wasser und zu Lande drohen, nichts; denn er muß unter den Heiden so sein, als wenn er keine Empfindungen hätte, und darf sich dem, der ihn schlägt, nicht widersetzen, damit er mit Wahrheit sagen kann, was geschrieben steht: Sprüchw. 4, 23. „Sie haben mich geschlagen, und ich fühlte es nicht; sie haben mich verwundet, und ich empfand keinen Schmerz."

XXX. Diese Ritterschaft ist entlegener, in der Welt Mitte. Und jene Ritter, welche zur heiligen Katharina gehen, berühren 3 Hauptwelttheile: Europa, von wo sie ausgehen, Asien, welches sie durchwandern, Afrika, welches sie bei Alexandrien berühren. Andere Ritter bleiben für ihre Ritterschaft in der Nähe.

XXXI. Unsere Ritterschaft hat größere Gleichartigkeit und Einförmigkeit. Denn andere Ritter, und wären sie auch in einem und demselben Kriege zu Rittern geschlagen, brüsten sich; Einer zieht sich dem Andern vor, und von den Einen werden Diese Jenen, von Andern Jene Diesen als bessere Ritter vorgezogen, als Solche, welche besser den Ruhm der Ritterschaft verdient hätten, und zuweilen haben sie an den Höfen der Könige deßhalb harte Feindschaften. Unsere Ritterschaft von Jerusalem ist all dieser Kindereien und verächtlichen Lobeserhebungen ledig; denn Alle verdienen dieselbe auf gleiche Weise, und der Adelige, welcher Ritter geworden, ist nicht minder Ritter, als ein dort zum Ritter geschlagener König.

XXXII. Diese unsere Ritterschaft ist allgemein, so daß alle Adeligen aus dem Orient und Occident, Greise und Jünglinge, dort zum Ritter geschlagen werden.

XXXIII. Diese unsere Ritterschaft ist sicherer, weil Alles, was dort geschieht, tugendhaft und göttlich ist, was bei Weitem nicht der Fall ist bei den Andern.

XXXIV. Sie ist in den Augen aller Menschen ehrenwerth. Denn diese Ritter ehren der Kaiser, Könige, Fürsten, Grafen und Barone, desgleichen der Papst, die Kardinäle, die Bischöfe und alle Geistlichen und Ordensleute, Bürger und Volk, Greise und Jünglinge.

XXXV. Unsere Ritterschaft ist preiswürdiger; weil sie mit größerem Preise und mehr Kosten erworben wird, zumal wenn der Ritter zur heil. Katharina wallfahrt. Mag auch in einer anderen Ritterschaft mehr Geld ausgegeben werden, so geschieht es entweder nutzloser Weise oder zu weltlichem Aufwand oder aus Verschwendung, was Alles in unserer Ritterschaft nicht stattfindet.

XXXVI. Unsere Ritterschaft ist disciplinirter. Denn wir sehen gemeiniglich, daß die Ritter des h. Grabes bescheidener und ordentlicher, ernster und gesitteter sind, als jene Kriegs-Ritter.

XXXVII. Unsere Ritterschaft ist in vielfacher Art und Weise fruchtbarer. Denn in unserer Ritterschaft studirt der Ritter ohne Bücher viele Ereignisse aus dem alten und neuen Testamente, wenn er an den heil. Orten umhergeführt wird. Daher kömmt es, daß jene Ritter durchschnittlich mehr, klarer und zuverlässiger über die biblischen Geschichten, das Leiden des Herrn und Anderes zu reden wissen, als viele Priester. Dort wird der Ritter durch viele Erfahrungen vorsichtig gemacht, wie aus dem Artikel 27 hervorgeht. Außerdem geht er dort in sich, beichtet, erlangt reichliche Ablässe, und aus all diesen Dingen erwächst viele Frucht für Alles.

XXXVIII. Unsere Ritterschaft ist glaubiger, weil die Ritter vom h. Grabe insgemein sehr feste und gute Katholiken sind; denn sie überzeugen sich durch Augenschein, daß unser Glaube vernunft-

gemäßer und tugendhafter als der aller Andern ist, und in Betreff dieses Glaubens wird bei einer andern Ritterschaft keine Sorge getragen.

XXXIX. Aus allem, was vorher gesagt worden, geht hervor, daß unsere Ritterschaft verdienstlicher für das ewige Leben ist, für das andere Ritter sich nicht nur keine Verdienste sammeln, sondern desselben verlustig werden, weil gemeiniglich zu ihrer Ritterschaft lasterhafte Handlungen erforderlich sind.

XL. Unsere Ritterschaft von Jerusalem ist endlich eine glückselige Ritterschaft. Denn ein auf der Wallfahrt begriffener Ritter vom h. Grabe ist in der That glückselig, weil, wenn er unterwegs stirbt, er sich sogleich gen Himmel schwingt, und nicht das Fegfeuer betreten wird. Siehe darüber den heil. Thomas im 5. Bande seiner Quaestiones, V. u. VII. art. 2. Wie überdieß glückselig ist, wer im himmlischen Jerusalem dort oben Gott anschaut, so ist in seiner Art glückselig, wer im irdischen Jerusalem den himmlischen Geheimnissen nacheifert. Und wie derjenige glückselig ist, welcher Christus in seiner Glorie und die allerseligste Jungfrau Maria, die Patriarchen, Propheten und Apostel sieht, so ist derjenige glückselig, welcher die Fußstapfen Christi und der allerseligsten Jungfrau, der Propheten und Apostel verfolgt und küßt. Wie ferner derjenige glückselig heißt, welcher die Glückseligkeit in sicherer Hoffnung hat, so ist, wer das irdische Jerusalem sieht, glückselig, da es heißt, daß diejenigen, welche die heilige Stadt Jerusalem zum Lobe Gottes betreten und gesehen haben, ohne Zweifel und ganz gewiß auch zum himmlischen Jerusalem eingehen, und dort den König in seiner Herrlichkeit sehen werden, den sie im irdischen Jerusalem in der Krippe, am Kreuze und im Grabe aufgesucht haben. Was dieser Ausspruch Wahres an sich hat, weiß ich nicht, erhoffe es jedoch. Daraus erhellt der Vorrang der Ritter vom hl. Grabe vor andern Rittern. An diese Ritter von Jerusalem schreibt der heil. Bernhard eine lange Rede, in der er ihren Wandel und ihr ritterliches Leben schildert und die Fehler der fleischlichen Ritter in vier Kapiteln tadelt.

II.

Bulle Innocenz' VIII.

vom 28. März 1489.*)

Innocentius Episcopus, Seruus Seruorum Dei, ad perpetuam rei memoriam.

Cum solerti meditatione pensamus, quod inter praecipua praesidia, et contra inimicos Orthodoxae Fidei Defensores, Ordo Hospitalis Sancti Joannis Jerosolymitani, assiduum propugnaculum existit; ac pro eiusdem Fidei sonseruatione, tutela, et augmento; Viros Religione decoros, Propugnatores acerrimos, in temporalibus prouidos, in spiritualibus circumspectos producit; circa illius statum eo perspicacius nostrae mentis aciem extendimus; eiusque prosperitatem eo desiderabilius affectamus, quo per eum Vniuersali Ecclesiae succurritur, illiusque Personas magnis subiacentes periculis; mentis nostrae oculis conspicimus. Digne igitur ad ea intendimus, per quae illius Status prosperitas augeatur; et Religiosorum Locorum aliorum Ordinum, circa praemissa; Loca ipsa, optatae reformationis, quo indigere noscuntur auxilio, subleuentur; et Ordo praefatus ad Infidelium oppressionem, in Personis, et facultatibus suscipiat incrementum.

Sane Dilecti Filij Petrus de Aubusson Magister, et Fratres dicti Hospitalis, superioribus annis; dum Turci, Crucis Christi persecutores, eos intra Ciuitatem Rhodi, Terra. Marique, arcta obsidione inclusos tenerent; et ipsius Vrbis moenia, machinarum, et aliorum etiam instrumentorum, quae Bello vsui esse solent; impetu solo magna ex parte aequassent; saepius cum eisdem Turcis pro Fidei Catholicae, ac Rhodiae Vrbis defensione, manus intrepide, cum maxima Turcorum strage conseruerunt. Praefatique Magistri prouidentia, atque strenuitate; ea ipsa in pugna, quinque vulneribus affecti. Commilitonumque suorum magnanimitate, Victores auxiliante Deo, euaserunt. In ea tamen obsidione, et oppugnationis congressu, quamplures Fratrum, atque Militum, Christi Athletae, et acerrimi Propugnatores perierunt. Et pro huiusmodi Ciuitatis, Oppidorum, Locorum, Insularum, et Subditorum tutela, defensione, manutentione, Murorum, Turriumque ruina prolapsarum, reintegratione, fortificatione, restitutione, et reaedificatione, permagna expensarum onera, necessario subire compulsi sunt. Et demum Turcorum eorumdem Maumete Tyranno vita functo; duobus illius Filijs inuicem de successione in Patris tyrannide, et in armis contendentibus; Magister, et Fratres praedicti, eorum prudentia, alterum ex eis Sultanum Zizimi nuncupatum, Fraterno cedentem gladio, praesidioque destitutum omni; ab imminenti discrimine, et instanti vitae periculo seruauerunt, et in suam redegerunt potestatem.

*) Aus dem Werke des Giacomo Bosio. »Historia della sacra religione et illustrissima milita di S. Giovanni Gierosolimitano. Terza impressione. In Venetia 1695. 3 Bde. Fol.« t. II. lib. 11. p. 388 E. wörtlich abgedruckt.

Et alterum Sultanum Baiazet, rerum, Imperijque potitum, Fraternae asseruationis, et incolumitatis terrore perculsum, ad foedus sibi ignominiosum, eidem vero Ordini, et Fidei Catholicae gloriosum percutiendum, et Pensionem tributariam, nummum auri quadraginta millium exoluendam, donec in eorum potestate quietus degeret, compulerunt; ipsorumque suasu, eo ipso Germani pauore intercedente, Tyrannus ipse, quosdam Captiuos diuersi generis, a seruitutis iugo liberauit; Classesque duas continuis Aestatibus, in Christicolas, et Latinos, ab eo magna impensa instructas, atque paratas; cum iam iam ipsas deducere destinaret; ingentes expensas easdem paruipendens; vt Magistro, et eius Commilitonibus propensior videretur, et morem gereret; intra Helesponti Fauces continuit. Quae profecto illustria facinora, preconio, permagnaque commendatione, et condigno prosequenda praemio existunt.

Nos igitur attendentes, quod Militum, et Fratrum ipsius Hospitalis numerus, pariter. et facultates, ad supportandum tanti Belli Infidelium molem, et illorum tam grandi potentiae resistendum, plurimum tenues existunt; cauendum quoque esse, ne ob virium imparitatem, nephandi hostes, non sine maximo, et pernicioso Chatholicae Fidei dedecore, ac detrimento praeualeant: Pariter et sperantes, quod si Sancti Sepulchri Dominici Jerosolymitani, Ordinis Sancti Augustini; et Militae Sancti Lazari in Bethleem, et Nazareth etiam Jerosolymitanorum Ordinum, ipsorumque Prioratus. Praeceptoriae, et Membra; nec non et Domus de Monte Morillon, dicti Ordinis Sancti Augustini, vulgo dicti Picant, Pictauensis Diocaesis; et alia dependentia ab eis Membra quaecunque, suppressis. et penitus extinctis dictis Ordinibus, et Militia, ac eorum Nominibus, Titulis, atque Dignitatibus, dicto Hospitali Jerosolymitano; pro eius Membris, concederentur, assignarentur; et ex eis, Prioratus, Baiuliuae, et Praeceptoriae, iuxta stabilimenta Hospitalis eiusdem, imposterum regendae ordinarentur; et Personae ad praesens illa obtinentes de illorum Ordinibus praedictis, ad ipsum Hospitale transferrentur; et illum gestarent Habitum, qui in Hospitali geritur, et habetur; ac eiusdem Hospitalis institutis se conformarent, et illius Communi Thesauro, ad instar eorum, qui nunc sunt Fratrum ipsius Hospitalis, pro perferendis illius oneribus, opportuna subsidia de eorum Ecclesiasticis prouentibus, annis singulis exhiberent: Exinde profecto numerus Fratrum, et facultates dicti Communis Thesauri, tantum incrementum susciperent, quod Magister, et Fratres ipsi, non solum eorum Infidelium potentiae, et oppressionibus resistere, sed illos inuadere, Diuina fauente Clementia, cum aliorum Fidelium auxilijs, durante praesertim Petro Magistro praefato, in cuius magnanimitate, et singulari prudentia, suis robustissimis Commilitonibus succincto, plurimum confidimus; occupatas ab eisdem Terras, Insulas, et Loca plurima, in Orientis Partibus, recuperare, et Fidei Catholicae Cultoribus replere possent; et eorumdem, qui sic supprimerentur Ordinum Prioratus, Praeceptoriae, et Membra, Magistri, et Fratrum praedictorum, quorum Ordo, Deo gratus, et Christi Fidelibus plurimum est acceptus directione; landabilis reformationis votiuae, successibus congratularentur.

Ac volentes eiusdem Fidei opportunitatibus salubriter, vt tenemur, prouidere; habita super his cum Venerabilibus Fratribus Nostris, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalibus infrascriptis, deliberatione matura; de illorum consilio; Sancti Sepulchri Dominici Jerosolymitani, ac Militiae Sancti Lazari in Bethleem, et Nazareth etiam Jerosolymitanorum; Nec non Domus Dei de Monte Morillon, cum eorum iuribus, et proprietatibus, etiam de quibus fit mentio; Bethleem, Nazareth, et Domus Dei, vel alij Ordines, etiam si per se distincti non essent; sed aliorum Ordinum Membra; tamen ipsa cuiusuis pertinentiae, a suis Ordinibus, auctoritate Apostolica separantes, Ordines praedictos, et eorumdem Ordinum, et Militiae Archiprioratus, Prioratus, et Magistratus Generales, ac in eorumdem Ordinum Prioratibus, Praeceptorijs, Domibus, et Membris, illorum, quibus denominantur nomina, et dependentia, ac pertinentia, omnino supprimimus, et

extinguimus; illaque omnia, et singula per vniuersum Orbem existentia, et constituta; quorum nomina, fructus, redditus, et prouentus pro expressis habemus; dicto Hospitali Sancti Joannis Jerosolymitani, pro illius Membris, et dictam Domum expresse pro Membro Prioratus Aquitaniae dicti Ordinis; de similibus consilio, et auctoritate, vnimus, incorporamus, concedimus, et assignamus; et Personas suppressorum Ordinum eorumdem, ab illorum Regularium Institutorum obseruatione; exceptis tribus substantialibus Votis, per eos forsan emissis, et Habitus eorumdem suppressorum Ordinum gestatione; de eisdem consilio, et auctoritate, absoluimus; et ad Hospitale ipsum, et illius Ordinem transferimus, Et volumus, vt de caetero, illum gestent Habitum, qui per Fratres dicti Hospitalis geritur, et habetur; ac illius Regularibus Institutis se conforment; et tam qui in Titulum, quam qui in Commendam inpraesentiarum illa obtinent; ad aliorum Fratrum dicti Hospitalis instar; iuxta Magistri, et Fratrum praedictorum, aut ab eis auctoritatem Habentium, prouidam moderationem, pro temporis qualitate, de eorumdem Membrorum, quae sic obtinuerint, prouentibus, communi Thesauro praedicto, suffragia, et onera exhibeant annuatim; et Magistri, et Conuentus praedictorum mandatis obtemperent, nec quouis modo clam, vel palam, illi, qui huiusmodi Prioratus, Beneficia, aut Loca dictorum Ordinum suppressorum tenent, eis cedant aut renuncient, vel de his donationem faciant, absque expresso consensu, licentia, auctoritate Magistri, et Conuentus praedictorum.

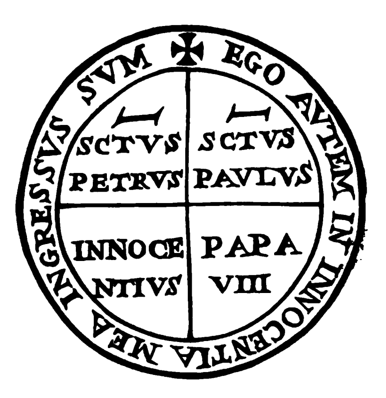
Quod si secus fecerint, irritum, et inane, quod factum fuerit, et nullius roboris esse decernimus. Et nihilominus, poenam priuationis Beneficiorum, et Excommunicationis latae sententiae, eo ipso incurrere censeantur: Plenam Magistro, et Conuentui praefatis, ac Habentibus ab eis potestatem, ex eisdem sic suppressorum Ordinum Prioratibus, Domibus, Praeceptorijs, et Membris huiusmodi; a Prioratus, Baiuliuas, et Praeceptoris, adinstar aliorum Membrorum dicti Hospitalis; et de Domo Dei de Monte Morillon, cum suis Pertinentijs, ipsius Prioratus Aquitaniae, et eiusdem Hospitalis, et non alterius Prioratus, Auctoritate Nostra ordinandi; et cum pro tempore vacauerint, de eisdem disponendi, concedentes, praesentium tenore, facultatem: Atque decernentes, Prioratus, Domos, Praeceptorias, et Membra suppressorum Ordinum huiusmodi, dicto Hospitali, vt praefertur, applicata, et illa nunc, et pro tempore obtinentes, Priuilegijs, Fauoribus, et Indultis, quibus alia eiusdem Hospitalis Membra, et Fratres potiuntur, et gaudent; vti, potiri et gaudere posse, et debere; et in his, quae Hospitali, et Membris eius, ac illa obtinentibus concederentur in posterum, pari modo includi. Irritum quoque, et inane quicquid super his a quoquam, quauis auctoritate, scienter, vel ignoranter contigerit attemptari.

Et nihilominus, omnibus, et singulis in Dignitate Ecclesiastica constitutis Personis, et Cathedralium Ecclesiarum Canonicis, ac Ordinariorum Locorum in Spiritualibus Generalibus Vicarijs, et Officialibus, quos desuper pro parte Magistri, et Conuentus praedictorum, vel Dilectorum Filiorum Guidonis de Blanchefort, Prioris Prioratus Aluerniae, ac Joannis Kendal Turcopilerij dicti Hospitalis Oratorum, pro non nullis arduis negotijs ad Nos destinatorum requiri continget; de similibus consilio, et scientia, per se, aut alium, vel alios, praemissa, vbi, quando et quoties expedire cognouerint, solemniter publicantes, ac eis super his efficacis defensionis praesidio assistentes; faciant auctoritate nostra, translatas ad ipsum Hospitale suppressorum Ordinum praedictorum Personas, in Habitu, et Regularium Institutorum dicti Hospitalis obseruantia, Fratribus eiusdem Hospitalis se conformare, et eorumdem Magistri, et Conuentus, ac ipsorum Officialium, adinstar aliorum dicti Hospitalis Fratrum obtemperare mandatis; et eiusdem Hospitalis vsus, mores, Stabilimenta, Statuta, et Consuetudines obseruare; et tam illos, quam qui inpraesentiarum aliqua ex dictorum suppressorem Ordinum Membra in Comendam obtinent; aut qui in vim praesentis Vnionis, in futurum obtinebunt; ad respondendum de illorum prouentibus dicto Communi Thesauro,

aut illis, qui assignata fuerint, debite satisfaciant, Et onera, ac pensiones reseruatas, seu imposterum reseruandas, iuxta moderationem desuper pro tempore factam, aut faciendam, vt praefertur, eadem auctoritate compellant.

Contradictores per Censuram Ecclesiasticam, appellatione postposita, compescendo: Inuocato ad hoc, si opus fuerit, auxilio Brachij saecularis. Non obstantibus Constitutionibus, et Ordinationibus Apostolicis, ac Ordinum, ac Militiae praedictorum, inramento etiam, et Apostolica Confirmatione, vel quauis firmitate alia roboratis Statutis, et Consuetudinibus, eisdem Ordinibus sic suppressis, concessis per Sedem Apostolicam, Priuilegijs contrarijs quibuscumque. Seu si aliquibus communiter, vel diuisim a Sede Apostolica indultum existat, quod interdici, suspendi, vel excommunicari non possint, per Litteras Apostolicas, non facientes plenam, et expressam, ac de verbo ad verbum de indulto huiusmodi mentionem. Et quia difficile foret praesentes Litteras ad singula Loca, in quibus necessariae erunt, deferre; Volumus, quod earum transumptibus, sigillo alicuius Praelati, seu eius Vicarij Ecclastici munitis, et manu publici Notarij subscriptis, eadem prorsus Fides adhibeatur; quae adhiberetur eisdem Originalibus Litteris, si essent exhibitae, vel ostensae.

Nulli ergo omnino hominum liceat hanc Paginam nostrae separationis, suppressionis, extinctionis, vnionis, incorporationis, concessionis, assignationis, absolutionis, translationis, constitutionis, et voluntatis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare praesumpsetit; indignationem Omnipotentis Dei, ac Beatorum Apostolorum Petri, et Pauli se nouerit incursurum. Datum Romae, apud Sanctum Petrum, Anno Incarnationis Dominicae, millesimo, quadringentesimo, octuagesimo nono; quinto Kalendas Aprilis; Pontificatus Nostri Anno quinto.



Ego Innocentius Eccles. Cathol. Episc. manu propria.
Ego R. Episcopus Portuensis, et S. Rufinae. S. R. E. Vicecancell. mano propria.
Ego Oliuerius S. R. E. Card. Episc. Sabinen. Neapolit. Archiepisc. manu propria.
Ego Marcus S. R. E. Card. Episcopus Praenestin. Aquileien. Patriarcha, manu propria.
Ego Julianus Episc. Ostiensis, S. R. E. Card. S. Petri ad Vincula, manu propria.
Ego Joannes Episc. Albanen, S. R. E. Card. Andegauen. Galliae Protector, manu propria.
Ego G. Tit. S. Mariae in Transtyberim, S. R. E. Presbyter Card. manu propria.
Ego Hieronimus Tit. S. Grisogoni, S. R. E. Presbyter Card. manu propria.
Ego Do: Tit. S. Clementis, S. R. E. Presbyter Card. manu propria.
Ego Petrus Tit. Sancti Sixti, S. R. E. Presb. Cardinalis manu propria.
Ego Joannes de Comitibus, Tit. Sancti Vitalis, S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ego Joannes Jacobus Tit. S. Steph. in Coelio Monte, S. R. E. Presb. Card. manu propria.

Ego L. Tit. Sanctae Susannae, S. R. E. Presb. Card. Bene: manu propria.
Ego A. Tit. SS. Joannis, et Pauli S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ego A. Tit. Sanctae Anastasiae, S. R. E. Presb. Card. manu propria.
Ego Petrus de Fuxo Sanct. Cosmae, et Damiani, Card. manu propria.
Ego Raphael Card. Sancti Georgij, S. D. N. Camerarius, manu propria.
Ego Jo: Baptista Cardinalis Sabellus, manu propria.
Ego Joannes Cardinalis Columna, manu propria.
Ego Asc: Maria Card. Sfortia Vicecomes, manu propria.

Hieronymus Balbanus, P. de Pirreria.

Registrata apud Hieronymum Balbanum.

III.

INSTRUCTIO

SACRAE CONGREGATIONIS DE PROPAGANDA FIDE

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

PII PAPAE IX.

AUCTORITATE

CONFIRMATA

PRO REGIMINE PATRIARCHALIS ECCLESIAE HIEROSOLYMITANAE LATINI RITUS.*)

Sanctissimus Dominus Noster Pius Divina Providentia Papa IX. cum Patriarchalis auctoritatis exercitium Hierosolymis restituendum decrevit, Religionis honorem, Fidei Catholicae in illis regionibus incrementum, majorem denique apud eas gentes Ecclesiae utilitatem sibi proposuit. Id vero ut ex voto contingeret per easdem Litteras Apostolicas in forma Brevis Nulla celebrior sub die 23. Julii hujus anni datas, Sacrae Congregationi demandavit ut accurata fieret instructio, quae normam afferret novo huic rerum ordini apprime accommodatam. Cum itaque S. C. pluries ac mature hac de re deliberaverit, atque omnibus rite perpensis sententiam tulerit: approbatio quoque Sanctitatis Suae eidem accesserit, quae sequuntur capita servanda proponuntur.

I. Guardianus conventus S. Sepulcri, qui Superior pariter existit Custodiae terrae Sanctae, duplici fungebatur munere. Prout enim Regularis Superior, praeest cunctis Fratribus Ordinis Minorum Observantium S. Francisci Custodiae praefatae addictis, quorum alii in Palestina, alii in ceteris Syriae locis, in insula Cypri, atque in Aegypto inferiori degunt. Cum tamen Syria atque Aegyptus peculiares habeant pro Latinis Vicarios Apostolicos, qui missionum illarum curam gerunt: deficientibus in Palestina et Cypro Episcopis Latinis ac Vicariis Apostolicis; loco eorum erat idem Custos, atque ea de causa plures quoque facultates pro missionum regimine opportunas obtinebat. Ad praefatas proinde Palestinae ac Cypri regiones pro Latinis patet modo Patriarchae Hierosolymitani auctoritas; cum Vicariorum Apostolicorum Syriae atque Aęgypti jurisdictio integra servetur: Superior vero seu Guardianus conventus S. Sepulcri fratribus omnibus Custodiae addictis, ac per praefatas regiones disseminatis veluti Moderator Regularis praeesse pergat.

II. In suo gerendo munere Patriarcha sacros canones, juris communis regulas, eas praesertim quae in Concilii Tridentini decretis ejusdemque explicationibus continentur, et ipse sectetur; utque ab aliis custodiantur diligenter curabit.

III. Vacante quavis de causa Sede Patriarchali, Vicarius Generalis Patriarchae cum facultatibus Vicarii Capitularis, donec aliter per Apostolicam Sedem provisum fuerit, Hierosolymitanae Ecclesiae et antedictae regioni universae praeerit.

IV. Ex adnotatis articulo primo, Ecclesiae regimen in Palestina et Cypro ad Patriarcham pertinet: Guardianus vero S. Sepulcri non est nisi Superior Regularis Custodiae Franciscalium: is proinde haud amplius facultates obtinet quae eidem veluti Superiori Ecclesiastico missionum antea deferebantur vi Constitutionum Romanorum Pontificum, vel Decretorum Sacrae Congregationis, vel alia demum quacumque ratione.

---

*) **Romae, Typis S. Congregationis de Propaganda fide. MDCCCXLVII.**

V. Quod ad facultatem spectat Sacramentum Confirmationis administrandae, praesente Patriarcha intra suae jurisdictionis limites supra constitutos, idem, decernitur quod num. 4. de reliquis facultatibus est sancitum: absente vero Patriarcha sacramenti hujus conferendi potestas Custodi relinquitur.

VI. Item relate ad Pontificalium usum, quo potiebatur Custos; donec aliter decretum non fuerit, Patriarcha absente, pro consuetis tantum functionibus eadem obire ipsi licebit: praesente vero Patriarcha, eoque impedito, ut praestare id valeat, licentiam ab illo consequi Custodem oportebit.

VII. Quod vero spectat electionem Custodis seu Guardiani terrae Sanctae et confirmationem ejusdem obtinendam, id servetur quod hactenus ad normam Statuti pro Custodia terrae Sanctae praestabatur.

VIII. Omnibus pariter in suo robore permanentibus, quae circa Equites S. Sepulcri alias fuerunt sancita, quaeque diligentissime erunt observanda; decretum est gradus hujusmodi collationem privative ad Patriarcham spectare. Ipse vero ea potestate utatur in favorem tantum illorum, qui vitae integritate praestiterint, bene de Religione fuerint promeriti, aliaque prae se ferant requisita ad honorem illum obtinendum. Subsidia tamen quae ab Equitibus suppeditantur in capsam Eleemosynarum pro oneribus terrae Sanctae de more conferantur.

IX. Parochi et Regulares quicumque ritus Latini in Palestina et Cypro ea ratione cum Patriarcha se gerant, prout jure communi Parochorum et Regularium officia determinantur relate ad Episcopos, quatenus etiam pro nonnullis causis hi Apostolica Delegatione instruuntur.

X. Id peculiariter constitutum intelligatur tum relate ad Fratres Minores S. Francisci, qui Regularem provinciam seu Custodiam inibi efformant, tum relate ad Fratres Carmelitas Excalceatos, qui Ecclesiam habent in Monte Carmelo, et curam animarum gerunt in oppido Caifae; parique ratione Patriarchae subiiciantur Missionarii Apostolici ex utraque Regulari familia, vel alii quicumque intra limites antedictarum regionum, qui sacro vacant ministerio.

XI. Pro Paroeciis, quas Regulares obtinent sive Fratres Minores sive Carmelitae, Superior Regularis familiae tres idoneos viros Ordinario proponet, ex quibus ipse (quatenus idoneum inter illos repererit) Parochum seliget.

XII. In removendis Parochis, et generatim Regularibus a sacri ministerii exercitio, idem servetur quod s. m. Benedictus XIV. decrevit in sua Constitutione **Firmandis**, magisque declaravit in altera Apostolicum Ministerium pro Anglicanis Missionibus.

Nimirum 1. jus cumulativum existit tam in Ordinario, quam in Superiore Regulari animadvertendi in Regulares, qui curam animarum et sacramentorum administrationem habent. 2. Dissidente Ordinario a Superiore Regulari, prioris sententia debet praevalere. 3. Utrique licet a parochiali munere praefatos Regulares amovere secluso debito causam alteri patefaciendi. Urbanitatis tamen officia serventur, nec umquam fiat ut idoneis pastoribus paroeciae destituantur, quod Ordinario et Regulari Superiori cordi imprimis esse debet.

XIII. Patriarcha valeat Pontificalia aliasque functiones libere exercere in omnibus Ecclesiis Regularium Latini ritus in Cypro et Palestina: Regulares vero Ecclesiis addicti eidem adsistant, ac sacra utensilia atque indumenta praebeant, in urbe praesertim Hierosolymitana, ea ratione qua Ecclesiae Cathedralis Capitulum praestat cum Episcopo, donec aliter provisum non fuerit.

Haec omnia Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa IX. probavit, proindeque ad praefati Apostolici Brevis normam ab omnibus erunt exactissime observanda, quibuslibet non obstantibus Constitutionibus, Decretis, Statutis, Consuetudinibus etiam speciali mentione dignis, iis enim amplissima forma Sanctitas Sua derogatum voluit. Quod peculiariter intelligatur de litteris s. m. Benedicti XIV. In Supremo Militantis Ecclesiae solio, et s. pariter memoriae Gregorii XVI. In Supremo Episcopatus ac demum Sanctitatis Suae Romani Pontifices, quibus omnibus derogatum existit, quatenus novis hisce praescriptionibus repugnent, firmis tamen quoad reliqua permanentibus.

Datum ex aedibus S. Congregationis die X. Decembris anni MDCCCXLVII.

Jacobus Philippus Card. Fransoni Praefectus.

Alexander Barnabò Pro-Secretarius.

IV.

Ordo

praeficiendi Equites SS. Sepulchri D. N. J. C.*)

Ante omnia Eques ordinandus ad devotionem se praeparet, ut valeat percipere gratiam officii sacrae Militiae, ac praemissa Confessione auditaque Missa et percepta s. Communione, intromittatur in Capellam SS Sepulchri, et statim a fratribus in dicto sacro loco congregatis, dicatur totus Hymnus:

Veni Creator Spiritus etc. usque ad finem. Postea:

V Emitte Spiritum tuum et creabuntur. R. Et renovabis faciem terrae.

V. Domine, exaudi orationem meam. R. Et clamor meus ad te veniat.

V. Dominus vobiscum. R. Et cum Spiritu tuo.

Deinde interrogatus a Rmo. P. Guardiano:

Quid quaeris? R. Eques flexis genibus: Quaero effici Eques SS. Sepulchri D. N. J. C.

Interrogationes. Cujus conditionis es? R. Nobilis genere et ex parentibus generosis natus.

Habesne unde possis honeste vivere et hujus sacrae Militiae dignitatem conservare?

R. Habeo Dei gratia bonorum meorum sufficientem copiam, quibus dignitatem, statumque militarem Equitis sustentare possum.

Esne paratus corde et ore promittere et jurare, imo et pro posse militaria instituta, quae hic sequuntur, servare? Respondeat Miles: Proponantur.

Tunc Guardianus dicit:

1. Miles SS. Sepulchri D. N. J. C. quotidie habita opportunitate, sacrosanctae Missae sacrificio debet interesse in memoriam illius sanctissimi corporis, cujus ad hoc Sepulchrum quoque die, pro muneris debito, custodiam adhibere teneretur, si posset.

2. Quoniam communi animi dolore tanti thesauri possessione privamur, sacrae hujus Militiae expostulat ratio, ut cum bellum universale contra infideles, maxime pro recuperatione Terrae Sanctae demandatur, si ipse Miles personaliter adesse non posset, saltem virum aliquem idoneum suis expensis mittere tenetur.

*) Dem Verfasser mitgetheilt durch die Güte des hochw. Pater Seraphinus Milani, Guardianus .ss. Sepulchri, totiusque Terrae sanctae Custos, laut Brief vom 14. Februar 1865.

Ordnung

für die Erhebung zu Rittern des h. h. Grabes U. H. J. Chr.

Vor Allem soll der zu weihende Ritter sich zur Andacht stimmen, damit er die Gnade des heil. Kriegsdienstes erhalten könne, und nach vorhergegangener Beichte, sowie nach Anhörung der Messe und Empfang der h. Communion in die Kapelle des h.h. Grabes geführt, und von den an genanntem heiligen Orte versammelten Brüdern der ganze Hymnus:

Komm, heiliger Geist, u. s. w. bis zu Ende, gebetet werden. Darauf:

V. Sende Deinen Geist aus, und Alles wird neu geschaffen werden!

R. Und Du wirst das Antlitz der Erde erneuen.

V. Herr, erhöre mein Gebet! R. Und mein Rufen komme zu Dir!

V. Der Herr sei mit euch. R. Und mit Deinem Geiste.

Dann vom Hochw. P. Guardian gefragt:

Was begehrst du? antwortet der Ritter auf den Knieen: Ich begehre, Ritter des h. h. Grabes U. H. J. Chr. zu werden.

Fragen: Welches Standes bist Du? R. Adelig von Geschlecht und von edlen Eltern geboren.

Kannst Du standesgemäß leben und die Würde dieses heiligen Kriegsdienstes behaupten?

R. Ich habe durch Gottes Gnade ein hinlängliches Einkommen von meinen Gütern und kann damit die Würde und den Streiter-Stand eines Ritters behaupten.

Bist Du bereit, mit Herz und Mund zu versprechen und zu schwören, wirklich und nach Kräften die ritterlichen Satzungen, welche hier folgen, zu beobachten? Der Ritter antworte: Sie mögen vorgelegt werden.

Dann sagt der Guardian:

1. Der Ritter des h.h. Grabes U. H. J. Chr. muß täglich, so er Gelegenheit dazu hat, dem hochheiligen Opfer der Messe beiwohnen zum Andenken an jenen heiligsten Leib, bei dessen Grabe hier er jeglichen Tag der Pflicht seines Amtes gemäß die Wache zu thun gehalten wäre, wenn er könnte.

2. Weil wir zu gemeinsamem Seelenschmerz des Besitzes eines so großen Schatzes beraubt sind, so erfordert der Sinn dieser heiligen Ritterschaft, daß der Ritter, falls ein allgemeiner Krieg gegen die Ungläubigen, insbesondere für die Wiedereroberung des heiligen Landes anbefohlen wird, wenn er selbst nicht persönlich theilnehmen könnte, wenigstens irgend einen tauglichen Mann auf seine Kosten zu schicken gehalten ist.

3. Occasione tam gravi non solum bona temporalia debet pro Christi Dei nostri gloria et Ecclesiae suae sanctae exaltatione tradere; verum et pro fidei Catholicae dilatatione tenetur proprium corpus exponere, vitamque profundere, si opportuerit.

4. Sui muneris est etiam, sanctam Dei Ecclesiam protegere ejusque Praelatos ac fideles ministros ab infidelibus, haereticis et schismaticis et a persecutoribus, quoad est, defendere.

5. Similiter injusta bella, turpia stidendia, lucra mala, hastiludia, duellum et hujusmodi diaboli studia, nisi causa militaris exercitii, et omnino devitare tenetur.

6. Insuper pacem et concordiam inter Christianos Principes et Christifideles, toto cordis affectu procurare bonumque Reipublicae quaerere et conservare debet, Viduas et orphanos defendere, juramenta execrabilia, perjuria, blasphemias, rapinas, usuras, sacrilegia, homicidia, ebrietates, loca suspecta et personas infamas, atque vitia carnis totis viribus vitare et tanquam pestem cavere, imo apud Deum et homines, quantum humana fragilitas patitur, irreprehensibilem se exhibere et non verbis, sed opere et veritate debet semper se tanto honore dignum commonstrare, Ecclesias frequentando, divino cultui serviendo, Deumque super omnia et proximum sicut te ipsum diligendo.

Haec sunt hujus sacrae Militiae instituta servanda.

Respondeat Miles. Ego quidem sum paratus, corde et ore, haec omnia non tantum jurare, verum Deo adjuvante servare et facere toto tempore vitae meae.

Deinde juret, et in Manibus Rmi. P. Guardiani faciat Professionem, dicendo: Ego N. profiteor, et promitto Deo omnipotenti et Jesu Christo filio ejus ac beatae Virgini Mariae, haec omnia pro posse ut bonus et fidelis Christi Miles observare.

Professione facta Rms. P. Guardianus ponat dexteram super caput ejus dicens:

Et tu N. esto fidelis et strenuus Miles D. N. J. C. fortis atque robustus Eques sanctissimi ejus Sepulchri, ut cum electis suis militibus in coelesti Curia adscribi et collocari valeas. Amen.

Hoc completo ponit Rms. P. Guardianus in manibus illius calcaria deaurata, quae dum ipse accipit et pedibus apponit, dicit Rms. P. Guardianus:

Accipe calcaria adjutorii in salutem, ut cum his sanctam hanc civitatem calcare, circuire et SS. Sepulchri custodiam adhibere libere possis et valeas. Amen.

Postea Rms. P. Guardianus nudatum gladium ipsi Militi porrigit, dicens:

Accipe N. santum gladium in nomine Patris † et Filii † et Spiritus sancti † Amen — eoque ad sanctae Dei Ecclesiae et tuimet defensionem, quin imo et ad confusionem inimicorum Crucis Christi ac fidei christianae propagationem semper utaris; sed cave ne eodem aliquem injuste laedas, quod ipse praestare dignetur, qui vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum. Amen.

Deinde ense in vaginam deposito, eo ipso a Rmo. P. Guardiano cingitur Miles dicendo:

Accingere N. gladio tuo super femur tuum potentissime: in nomine Domini nostri Jesu Christi, et attende, quod sancti non in gladio, sed per fidem vicerunt regna.

3. Bei so wichtigem Anlasse muß er nicht allein seine zeitlichen Güter für die Ehre Christi, unseres Gottes, und die Erhöhung seiner heiligen Kirche dahingegeben, sondern er ist auch gehalten, für die Ausbreitung des katholischen Glaubens seinen eigenen Leib bloßzustellen und erforderlichen Falls sein Leben preiszugeben.

4. Seine Pflicht ist es auch, die heilige Kirche Gottes zu schützen und ihre Vorsteher und gläubigen Diener gegen die Ungläubigen, Irrgläubigen und Schismatiker und Verfolger, so lange er lebt, zu vertheidigen.

5. Deßgleichen ist er verpflichtet, ungerechte Kriege, schimpflichen Sold, unerlaubten Gewinn, Lanzenspiele, Zweikampf und dergleichen Teufelswerk, außer zur Uebung in den Waffen, gänzlich zu vermeiden.

6. Ferner muß er den Frieden und die Eintracht unter den christlichen Fürsten und den Christgläubigen mit ganzer Seele zu fördern bemüht sein und das Wohl des Gemeinwesens suchen und erhalten, Wittwen und Waisen beschützen, verabscheuungswürdiges Schwören, Meineid, Gotteslästerung, Raub, Wucher, Gottesschändung, Mord, Trunkenheit, verdächtige Orte und verrufene Personen und Sünden des Fleisches aus allen Kräften meiden und wie die Pest fliehen, ja vor Gott und Menschen, soweit die menschliche Gebrechlichkeit es zuläßt, sich untadelig zeigen, und nicht in Worten, sondern in That und Wahrheit muß er sich immer einer so großen Ehre würdig beweisen durch Kirchenbesuch, durch fleißige Theilnahme am Gottesdienst und dadurch, daß er Gott über alles und seinen Nächsten, wie sich selbst, liebt.

Das sind die zu beobachtenden Satzungen dieser heiligen Ritterschaft.

Der Ritter antworte: Ich bin bereit, mit Herz und Mund dieses Alles nicht nur zu beschworen, sondern mit Gottes Hülfe zu halten und die ganze Zeit meines Lebens hindurch auszuführen.

Dann schwöre er und lege in die Hände des Hochw. P. Guardians folgendes Gelöbniß ab: Ich N. erkläre und verspreche Gott, dem Allmächtigen, und Seinem Sohne Jesus Christus und der seligen Jungfrau Maria, dies Alles als guter und getreuer Streiter Christi nach Vermögen zu halten.

Nach Ablegung des eidlichen Versprechens lege der Hochw. P. Guardian seine rechte Hand auf dessen Haupt und spreche:

Und Du N. mögest ein getreuer und wackerer Streiter U. H. J. Chr., ein tapferer und mannhafter Ritter Seines heiligsten Grabes sein, auf daß Du mit Seinen auserwählten Streitern dem himmlischen Hofe beigezählt und zugesellt werden könnest. Amen.

Hierauf überreicht ihm der Hochw. P. Guardian die vergoldeten Sporen, und während er sie annimmt und anlegt, sagt der Hochw. P. Guardian:

Empfange die Sporen der Hülfe zum Heile, damit Du mit denselben frei und ungehindert diese heilige Stadt betreten, durchwandern und das h.h. Grab bewachen könnest. Amen.

Darauf reicht der Hochw. P. Guardian dem Streiter das entblößte Schwert mit den Worten dar:

Empfange N. das h. Schwert im Namen des Vaters und des Sohnes und des heiligen Geistes, Amen — und gebrauche es immer zu der heiligen Kirche Gottes und Deiner eigenen Vertheidigung, ja auch zur Beschämung der Feinde des Kreuzes Christi und zur Ausbreitung des christlichen Glaubens; aber hüte Dich, irgend Jemanden ungerechter Weise damit zu verletzen, was Gott Dir verleihen wolle, Welcher lebt und regiert durch alle Ewigkeit. Amen.

Dann wird das Schwert in die Scheide gesteckt und der Streiter vom Hochw. P. Guardian mit demselben umgurtet, indem letzterer spricht:

N., laß Dir mit Deinem Schwerte mächtig Deine Lenden umgurten im Namen unseres Herrn Jesu Christi, und bedenke, daß die Heiligen nicht durch das Schwert, sondern durch den Glauben Königreiche besiegt haben.

Gladio igitur accinctus novus Miles et Eques surgit, et eumdem de vagina eductum Rmo. P. Guardiano reddit, postea statim genua flectit, et caput magna cum reverentia et devotione supra sanctissimum Christi Sepulchrum inclinat, et tunc a Rmo. P. Guardiano ordinatur, ter ipso evaginato gladio in modum Crucis ejus Scapulas leviter percutiendo his verbis:

Ego constituo et ordino N. Militem et Equitem sanctissimi Sepulchri Domini Nostri Jesu Christi — in nomine Patris † et Filii † et Spiritus sancti † Amen. Osculatur hic Equitem in fronte.

Deinde ei torquem auream cum pendenti Cruce ad collum imponit, dicens:

Accipe N. torquem auream cum pendenti cruce D. N. J. Ch. ut tali munitus dicas semper, per signum Crucis de inimicis nostris libera nos Deus noster. Amen.

Tunc ordinatus Eques omnia ornamenta restituit, statimque fratres incipiunt Hymnum dicendo:

Te Deum laudamus etc. quo finito Rms. P. Guardianus dicat Antiphonam: **Exurgat Deus et dissipenter inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus.**

V. **Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis.**

R. **A templo sancto tuo, quod est in Jerusalem.**

V. **Domine exaudi orationem meam.**

R. **Et clamor meus ad te veniat.**

V. **Dominus vobiscum.** R. **Et cum spiritu tuo.**

Oremus. **Domine Deus exercituum, qui in tuorum Militum numerum hodie pro sanctissimi Sepulchri custodia fidelem hunc famulum tuum N. per manus nostras in terris aggregare dignatus es: praesta, quaesumus, ut ipse per Angelorum mysteria in coelis triumphanti Militiae adscribi mereatur. Per Dominum nostrum etc. Amen.**

V. Dominus vobiscum. R. Et cum spiritu tuo.

V. Benedicamus Domino. R. Deo gratias.

Mit dem Schwerte umgürtet, steht der neue Streiter und Ritter auf, zieht es aus der Scheide und gibt es dem hochw. P. Guardian zurück; gleich darauf kniet er nieder, neigt mit großer Ehrfurcht und Andacht das Haupt über dem heiligsten Grabe Christi, und wird dann vom Hochw. P. Guardian geweiht, indem dieser seine Schultern dreimal mit dem aus der Scheide gezogenen Schwerte in Form eines Kreuzes leicht berührt und Folgendes spricht:

Ich bestelle und weihe Dich N. zum Streiter und Ritter des heiligsten Grabes unseres Herrn Jesu Christi — im Namen des Vaters und des Sohnes und des heiligen Geistes, Amen. Hier küßt er den Ritter auf die Stirne.

Dann legt er ihm die goldene Kette mit dem daranhangenden Kreuze um den Hals, indem er sagt:

Empfange N. die goldene Kette mit dem daranhangenden Kreuze U. H. J. Chr., damit Du, mit derselben versehen, immer sagest: durch das Zeichen des Kreuze befreie Du, unser Gott, uns von unseren Feinden, Amen.

Dann gibt der geweihte Ritter den ganzen Schmuck zurück, und sogleich beginnen die Brüder den Hymnus:

Dich, Gott, loben wir u. s. w., nach dessen Schluß der Hochw. P. Guardian die Antiphon betet: Gott erhebe sich, und Seine Feinde sollen zerstreut werden und, die Ihn hassen, vor Seinem Angesichte fliehen.

V. Befestige, o Gott, was Du in uns gewirkt hast,

R. Von Deinem heiligen Tempel zu Jerusalem aus.

V. Herr, erhöre mein Gebet!

R. Und mein Rufen komme zu Dir!

V. Der Herr sei mit euch. R. Und mit Deinem Geiste.

Laßt uns beten. O Herr, Gott der Heerschaaren, der Du heute der Zahl Deiner Streiter zum Schutze des heiligsten Grabes diesen Deinen gläubigen Diener N. durch unsere Hände auf Erden hast zugesellen wollen, verleihe, wir bitten Dich, daß er würdig werde durch die Geheimnisse der Engel unter die im Himmel triumphirende Streiterzahl aufgenommen zu werden. Durch unsern Herrn u. s. w. Amen.

V. Der Herr sei mit euch. R. Und mit Deinem Geiste.

V. Laßt uns den Herrn loben. R. Und Gott Dank sagen.

V.

JOSEPHUS VALERGA

MISERICORDIA DIVINA ET APOSTOLICAE SEDIS GRATIA

PATRIARCHA HIEROSOLYMITANUS

MAGNUS ORDINIS S. SEPULCHRI MAGISTER, ETC., ETC., ETC.

UNIVERSIS ET SINGULIS PRAESENTES HAS LITTERAS INSPECTURIS SALUTEM.

Ex gestorum monumentis tenemus, invictissimos heroes Carolum Magnum Imperat. semper August., Ludovicum VI., Philippum Sapientem, S. Ludovicum IX., Philippum Hispan. Regem, aliosque multos Reipublicae Christianae magnanimos Reges et Principes, Dei honoris et Catholicae fidei nedum zelatores, verum etiam strenuissimos defensores, sese, bonaque sua Deo immortali sponte obligasse, et noviter emancipasse, fortissimosque diversis temporibus equites sub quibusdam regulis creasse ad hunc finem, ut nefariis infidelibus devictis, S. Hierosolymorum Urbem, ac resurgentis Domini Sepulcrum libere custodire, et pro viribus defendere valerent. Et tunc praecipue Equestris hujusmodi Ordinis effloruit dignitas, cum inter Christianissimorum Principum contra infideles demandatas expeditiones praeclarus Dux Godefridus de Bullion memoria dignus anno a Partu Virgineo 1099 in sanctae civitatis expugnatione copioso tercentorum millium cruce signatorum militum sub auspiciis Urbani II. Pont. Max. comparato exercitu, ultra tercentorum millia hostium, Deo favente, devicit: unde, capta Hierosolyma, unanimi omnium voto laudatus Godefridus in Hierosolymorum regem solemniter proclamatus est. Quo in munere, nulla interposita mora, ardenti quo flagrabat animo Christi Domini Mausoleum in curam sibi recepit. Utque rite custodiretur, sacrum Ordinem ejusdem SS. Sepulcri Equitum sanctissimis legibus instaurare sategit; ac proinde plurimos nobilissimos viros resurgentis Domini Sepulcri Equites creavit, eosque rubeis crucibus in scuto argenteo sculptis armavit et decoravit, decernens ut eas deinceps tum in bello, tum in Regum aulis, necnon in quorumcumque fidelium coetibus pro gentilitio stemmate deferre tenerentur. Unde Christianissimi Reges, ut erectores, ita et rectores hujus sacri Ordinis tamdiu fuere, quousque piissimus Balduinus anno Christiani nominis 1103

Josephus Valerga

durch die göttliche Barmherzigkeit und des apostolischen Stuhles Gnade
Patriarch von Jerusalem,

Großmeister des Ordens vom heiligen Grabe ꝛc. ꝛc. ꝛc.

Allen und Jedem, welche dieses Schreiben lesen, Heil.

Aus den Denkwürdigkeiten der Geschichte wissen wir, daß die unbesiegbaren Helden, Kaiser Karl der Große, Allzeit Mehrer des Reiches, Ludwig VI., Philipp der Weise, der h. Ludwig IX., König Philipp von Spanien und viele andere hochsinnige Könige und Fürsten der Christenheit, welche nicht allein Eiferer für Gottes Ehre und den katholischen Glauben, sondern auch deren entschlossenste Vertheidiger waren, sich und ihre Güter dem unsterblichen Gott aus eigenem Antriebe verpflichtet und auf's Neue zu Eigen gegeben und die tapfersten Ritter zu verschiedenen Zeiten unter gewissen Regeln zu dem Ende erkoren haben, daß sie nach Ueberwindung der gottlosen Ungläubigen die h. Stadt Jerusalem und das Grab des auferstehenden Herrn frei zu bewachen und nach Kräften zu vertheidigen möchten. Und damals vorzüglich blühte die Würde dieses Ritterordens*) auf, als während der gegen die Ungläubigen angeordneten Kriegszüge der allerchristlichsten Fürsten der hervorleuchtende Herzog Gottfried von Bouillon, würdigen Andenkens, im Jahre nach der jungfräulichen Geburt 1099 bei Erstürmung der h. Stadt mit einem auf Betreiben Papst Urban II. ausgerüsteten, zahlreichen Heere von dreimalhunderttausend Kreuzfahrern mehr als dreimalhunderttausend Feinde durch Gottes Huld überwand; daher wurde nach Einnahme Jerusalem's der belobte Gottfried durch den einmüthigen Beschluß Aller zum Könige von Jerusalem feierlich ausgerufen. In diesem Amte nahm er ohne Verzug mit jenem feurigen Muthe, wovon er brannte, das Grabmal Christi in seine Obsorge, und damit es regelrecht bewahrt werde, befliß er sich, den Orden der Ritter desselben hh. Grabes nach den heiligsten Gesetzen einzurichten, und erkor sodann eine sehr große Zahl der edelsten Männer zu Rittern des Grabes des auferstehenden Herrn und wappnete und schmückte sie mit rothen, auf silbernem Schilde gemeißelten Kreuzen mit dem Befehl, daß sie dieselben von nun an sowohl im Kriege als an den Höfen der Könige und in den Zusammenkünften jeglicher Gläubigen als Geschlechtswappen zu tragen gehalten sein sollten. Daher waren die allerchristlichsten Könige wie die Gründer, so die Leiter dieses heiligen Ordens und so lange, bis der fromme Balduin im Jahre des christlichen

*) In Bezug auf den historischen Theil des Patentes vergleiche unsere Auseinandersetzung in Cap. IV.

supremum ipsius moderatorem et magristrum constituit Hierosolymorum Patriarcham Latini ritus, facta ei facultate, ut quos huic sacrae militiae idoneos dignoscerit, eos SS. Sepulcri Equites crearet, armaret, et institueret, eisque patentes litteras traderet sigillo ex cera alba confecto munitas, prout in suis litteris et diplomatibus Hierosolymitani Reges uti consueverant. Verum, proh dolor! capta iterum ab infidelibus Hierosolyma, el pastore una cum grege exulare coacto, sacrorum etiam Equitum Ordo labescere, et pene extingui visus est: unde omnimode facta est vidua domina gentium, et ex omnibus charis ejus jam nullus erat ei solatium praebiturus. Dominus tamen in moestitudine positam aliquantulum, ut ei placuit, consolatus est, cum Roberti devotissimi utriusque Sicilae Regis animum in illud compulit, ut SS. Redemptionis Loca ab Aegypti Sultano pro viribus compararet. Quod quidem, ut laudatus Princeps, Clemente V. Petri cathedram tenente, non sine difficultate magnisque sumptibus obtinuit, SS. Locorum custodia Seraphici S. Francisci Ordinis Fratribus commendata fuit; facta eis potestate, ut tum in celeberrimo Monte Sion, tum in omnium sanctissima Dominicae Resurrectionis Basilica commorarentur. Quocirca SS. D. Alexander Pp. VI. anno 1496 ad servandam non solum Equestris hujusmodi Ordinis memoriam, verum etiam ad augendam fidelium erga Sepulcrum Domini religionem, eorumque animos ad SS. Locorum recuperationem vehementius excitandos per sacrati Montis Sion Guardiano (hoc est totius Terrae Sanctae tunc Praesidi, et ejus Vicario), eorumque successoribus pro tempore existentibus, ejusmodi S. Sepulcri Equites ut olim creare et instituere benigne indulsit. Quam facultatem postea SS. Pp. Leo X. aliique summi Pontifices praefatum S. Francisci Ordinem de SS. hisce Locis tam praeclare meritum speciali favore prosecuti apostolicis Bullis et Constitutionibus confirmarunt. Verum Patriarchali Hierosolymorum Ecclesiae feliciter restituto Pastore, ut nuper SS. D. N. PII, Papae IX. Gratia et sollicitudine contigit, decretum est ut ad Patriarcham ipsum, prout antiquitus mos erat, hujusmodi Equitum SS. Sepulcri creatio et institutio iterum deferretur. Quamobrem Nos, quos licet immeritos ad hujus patriarchalis Cathedrae sublimitatem divinae misericordiae munus evexit, te dilectissimum in Christo *Dominum ...... natione ...... attentis tum tuae conditionis dignitate, tum tua erga D. O. M. ejusque Sanctam Ecclesiam religione ac Studio, tum demum erga SS. haec nostrae Redemptionis monimenta commendabili pietate, de quibus omnibus haud dubia Nobis praebuisti documenta in praefatum Equitum SS. Sepulcri insignem Ordinem accenseri ejusque insignibus exornari dignum existimantes, te, die ut infra, SS. Sepulcri Equitem creavimus, instituimus, nominavimus, insignivimus, armavimus ac condecoravimus, tibique, in persona Procuratoris tui, torquem auream cum pendente ad collum Cruce de more solemniter imposuimus*)*, utpote per praesentes litteras ita a nobis condecoratum, insignitum, erectum et armatum nominamus, declaramus, et publicamus cum singulari potestate ipsius militiae stemmata ad

*) Die durch den Druck hervorgehobene Stelle dieses wörtlich wiedergegebenen Patentes wird je nach den vorgelegten »litterae testimoniales« modificirt.

Namens 1103 zum obersten Lenker und Meister desselben den Patriarchen von Jerusalem lateinischen Ritus' mit der ihm verliehenen Vollmacht aufstellte, diejenigen, welche er für diese heilige Kriegsschaar tauglich erkenne, zu Rittern des heiligen Grabes zu küren, zu wappnen und einzusetzen und ihnen offene, mit dem aus weißem Wachs gefertigten Siegel, wie es die Könige von Jerusalem in ihren Briefen und Urkunden zu gebrauchen pflegten, versehene Briefe zu übergeben. Aber, o Schmerz! Nachdem Jerusalem von den Ungläubigen wieder genommen, und der Hirt zugleich mit der Heerde in die Verbannung zu gehen gezwungen worden war; sah man auch den Orden der h. Ritter wanken und beinahe erlöschen: woher die Herrin der Völker in aller Weise zur Wittwe geworden ist, und aus all' ihren Lieben war bereits Niemand, der ihr Trost bieten wollte. Doch hat der Herr die in Trübsal Versetzte einigermaßen, sowie es ihm gefallen hat, getröstet, als er Robert's, des höchstandächtigen Königs beider Sicilien, Geist dazu antrieb, die Orte der hh. Erlösung von dem Sultan Aegyptens nach Kräften zu erwerben. Und als dieses der belobte Fürst zur Zeit, da Clemens V. den Stuhl Petri einnahm, nicht ohne Schwierigkeit und große Kosten erreicht, wurde die Hut der hh. Orte den Brüdern des seraphischen Ordens vom h. Franziskus anvertraut und ihnen die Ermächtigung ertheilt, sich sowohl auf dem allberühmten Berge Sion, als auch bei der allerheiligsten Basilika der Auferstehung des Herrn aufzuhalten. Darum hat Seine Heiligkeit Papst Alexander VI. im Jahre 1496 nicht nur zur Erhaltung des Andenkens an diesen Ritterorden, sondern auch zur Mehrung der Ehrfurcht der Gläubigen gegen das Grab des Herrn, und um deren Eifer zur Wiedererwerbung der hh. Orte heftiger zu erwecken, dem Guardian des hochgeweihten Berges Sion (das heißt des ganzen h. Landes damaligem Vorsteher und dessen Stellvertreter) und deren zeitigen Nachfolgern wohlwollend gestattet, dieses h. Grabes Ritter, wie ehemals, zu küren und einzusetzen. Diese Vollmacht haben Seine Heiligkeit Papst Leo X. und andere Päpste aus besonderer Zuneigung gegen den vorgenannten, um diese hh. Orte so trefflich verdienten Orden des heiligen Franziskus durch apostolische Bullen und Satzungen bestätigt. Nachdem aber, wie es vor Kurzem durch unseres heiligsten Herrn Papst Pius' IX. Gnade und Sorgfalt sich begeben hat, der Patriarchalkirche von Jerusalem der Hirt glücklich zurückgegeben worden ist, ist bestimmt worden, daß die Wahl und Einsetzung dieser Ritter vom h. Grabe wieder, wie es von Alters her Sitte war, auf den Patriarchen selbst übertragen werde. Darum haben wir, die wir durch das Geschenk der göttlichen Barmherzigkeit, obzwar ohne unser Verdienst, zur Höhe dieses Patriarchenstuhles erhoben worden sind, Dich in Christo geliebtesten Herrn .... von Nation ..... in Anbetracht so der Würde Deines Standes, wie Deiner Ehrfurcht und Deines Eifers gegen den allerhöchsten Gott und seine heilige Kirche, wie auch endlich Deiner empfehlenswerthen Andacht gegen die hh. Denkmale unserer Erlösung, von welchem Allem Du uns unzweifelhafte Beweisstücke geliefert hast, in den vorgenannten ausgezeichneten Orden der Ritter des hh. Grabes eingeschrieben und mit seinen Insignien geschmückt zu werden, für würdig erachtend, Dich, am Tage wie unten, als des hh. Grabes Ritter erkoren, eingesetzt, ernannt, mit den Insignien bekleidet, gewappnet und geziert und Dir in der Person Deines Stellvertreters die goldene Kette mit dem am Halse hängenden Kreuze der Sitte gemäß feierlich angelegt. Wie wir denn durch gegenwärtigen Brief Dich als von uns geschmückt, mit den Insignien bekleidet, aufgerichtet und gewappnet nennen, erklären und kundmachen mit der besondern Vollmacht, die am Halse hangenden Wappen selbiger Kriegsschaar sowohl öffentlich als privat zu tragen und Dich derselben als Auszeichnungen zu bedienen, sowie auch aller Vorrechte, Nachlassungen, Gnaden, Ausnahmen und Bevorzugungen, deren die übrigen Ritter desselben

collum appensa tam publice quam private deferendi, et iisdem pro insignibus utendi; necnon omnibus privilegiis, indultis, gratiis, exemptionibus et praerogativis, quibus caeteri ejusdem Equestris Ordinis Equites gaudent, vel in posterum gaudebunt, perfruendi. In quorum omnium et singulorum fidem hoc Diploma manu nostra subscriptum ac pendenti sigillo majori Resurrectionis Dominicae, ex alba cera confecto. munitum, expedire decrevimus. Vale, Deusque pro defensione et exaltatione SS. Locorum suum tibi praestet auxilium.

Datum Hierosolymis ab Aedibus Patriarchalibus die . . . . . mensis . . . . . anno millesimo octingentesimo sexagesimo . . . . .

† *J. Patriarcha ut supra (manu propria).*

De mandato Excelmi. ac. Revmi. Domni.
. . . . ., Cancellarius (manu propria).



Ritterordens sich erfreuen oder in der Folge erfreuen werden, zu genießen. Zur Beglaubigung alles und jeglichen Dessen haben wir befohlen, diese von unserer Hand unterschriebene und mit dem aus weißem Wachs gefertigten, hängenden, größern Siegel der Auferstehung des Herrn versehene Urkunde auszufertigen. Lebe wohl, und Gott verleihe Dir zur Vertheidigung und Erhöhung der hh. Orte seine Hülfe.

Gegeben zu Jerusalem aus dem Patriarchalhause am .... Tage des Monates ..... im Jahre Ein Tausend acht Hundert sechszig und .....

(gez.) † J. Patriarch wie oben.

Aus Auftrag des Durchlauchtigsten und Hochwürdigsten Herrn
....., Kanzler.

VI.

LITTERAE APOSTOLICAE

QUIBUS ORDO EQUESTRIS S. SEPULCHRI

HONORIS INSIGNIBUS DECORATUR.

PIUS PP. IX.

Ad perpetuam rei memoriam.

„Cum multa sapienter ad Sanctissimae Religionis nostrae utilitatem a Pontificibus Maximis Praedecessoribus Nostris constituta et perfecta sunt, tum illud profecto quod instituendis deferendisque virtuti honoribus et praemiis catholicos homines ad bene de christiana republica merendum in dies magis omni studio inflammarunt. Illorum praeclara exempla Nos intuentes, Apostolici Ministerii Nostri esse duximus, ut curas illuc nostras intenderemus hac praesertim aetate tum scelerum tum magnarum etiam foecunda virtutum, quae splendorem suum longe lateque protulerunt. Hinc nos, qui a primis Pontificatus Nostri annis equestrem Ordinem Pianum Apostolica Auctoritate constituimus, nunc ultro animum ad Ordinem Equestrem S. Sepulchri novo decore augendum ornandumque adiicimus, ex quo nempe non parvum utilitatis fructum catholicae Religioni in sacratis Palestinae regionis terris obventurum esse confidimus. Hic namque Ordo, originis antiquitate commendatus, ac deinceps Praedecessorum Nostrorum auctoritate curisque excultus, ex institutione sua eo potissimum spectat, ut hominum studia ad defendendam et promovendam catholicam religionem in locis terrae sanctae incendantur, eorumque merita debito honoris praemio cohonestentur. Illud enim Nobis ex certa monumentorum fide compertum est, iam inde a saeculo christiani aevi XV. Custodem, (seu uti vocant) Guardianum Religiosae Familiae Minorum Observantium S. Francisci Hierosolymis degentis, in equestrem Ordinem S. Sepulchri, viros optime de religione meritos ex concessione Apostolica adscivisse, atque ex eo tempore iam viguisse leges ac Statuta quaedam generalia quoad praedictos Equites, quae a fel. rec. Benedicto XIV. Praedecessore Nostro Apostolicis Litteris sub plumbo editis anno MDCCXLVI. incipientibus. — In supremo militantis Ecclesiae — renovata sunt, novisque legibus ac praescriptionibus munita. Iam vero Nos eiusdem equestris Ordinis Dignitatem prae oculis habentes, anno MDCCCXLVII. Litteris a Nostra Congregatione Fidei Propagandae datis die X. Decembris et Nostra auctoritate sancitis, de iis opportune statuimus quae ad regimen Patriarchalis Sedis Hierosolymitanae latini ritus pertinebant, eodemque anno exercitium iurisdictionis latini Patriarchae Hierosolymis restituimus, iisdemque pariter litteris ius instituendi Equites S. Sepulchri ad

ocmmemoratum Patriarcham privative transtulimus, adeo ut ipse deinceps uti legitimus equestris eius Ordinis Administrator et Rector delegatione ac nomine Apostolicae Sedis, equestrem dignitatem conferre posset. His vero de administratione et regimine Ordinis Auctoritate Nostra constitutis, intelleximus deinde, nonnula esse quae ad ampliorem eiusdem splendorem opportune constituenda viderentur. Nuper enim Venerabilis Frater Iosephus Valerga Hierosolymitanae Ecclesiae Patriarcha Latinus exponendum Nobis curavit, quum unicus dumtaxat Equitum gradus in Ordine S. Sepulchri ab origine sit institutus, necessario fieri ut in remunerandis viris optime meritis nullum haberi possit honoris discrimen, quod dispar meritorum ratio, et maioris fastigii dignitas saepe requirunt, atque inde etiam consequi ut, aut paucis idem honor reservari debeat, aut communicata cum pluribus eius gloria, ipse honor apud maiorum meritorum et ordinum homines obsolescere videatur. Quamobrem idem Venerabilis Frater, ut aliquod remedium huic incommodo afferri possit a Nobis postulavit ut equestrem ordinem S. Sepulchri in tres Equitum gradus divideremus. Nos itaque et eiusdem Venerabilis Fratris postulationibus obsecundare volentes, et amplitudini praedicti Ordinis consulere cupientes, tribus Venerabilibus Fratribus S. R. E. Cardinalibus commisimus, ut de re tota cognoscerent, suamque Nobis sententiam significarent. Perspecta autem sententia eorumdem Cardinalium qui Venerabilis Fratris Patriarchae Hierosolymitani postulationibus annuendum censuerunt, Nos rebus omnibus mature perpensis, Auctoritate Nostra Apostolica tenore praesentium statuimus, atque decernimus, ut deinceps Ordo equestris S. Sepulchri tribus omnino constet distinctis Equitum gradibus, nempe, Equitum primae classis, seu Magnae Crucis, equitum secundae classis, seu Commendatorum, et Equitum tertiae classis, qui omnes insigne, quod proprium est Ordinis, distincta ratione pro suo quisque gradu praeferre debeant. Insigne autem Ordinis, ex vetere eiusdem more Crux erit, quae a Godefrido Bulionio, magno illo celebris expeditionis ad recuperandam terram Sanctam duce, nomen habet; Crux nempe aurea encausto sanguinei coloris illita, quae quatuor inter minores aureasque cruces a lateribus haerentes, eodemque encausto illitas praecellit; quae quidem maior Crux ad exclusionem quatuor minorum, eam formam praeseferat, quae potentiata dici solet. Religionis autem ratio postulat, ut nulla huic Cruci a vertice corona imponatur, nempe in memoriam pientissimi illius Ducis qui regium Diademna ibi accipere noluit ubi Christus Iesus spinea corona praecinctus apparuit. Taenia autem, ex qua Crux pendeat, serica erit undati operis, nigrantisque coloris, qualis in hoc Ordine adhiberi consuevit. Primae Classis Equites proprium Ordinis insigne ita deferent, ut e fascia serica praelonga praedicti coloris a dextero humero ad sinistrum latus sustineatur. Concedimus autem, ut qui in hanc classem cooptati fuerint privilegio item polleant gestandi in sinistro pectoris latere magnum Numisma argenteum insigne Ordinis referens ad instar eorum numismatum quae ab Equitibus primae Classis aliorum ordinum aptata sinistro lateri deferri solent. Equites secundae classis, seu Commendatores insigne Ordinis maioris modali eadem ex taenia e collo appensum deferent. Equites demum tertiae classis, insigne ipsum minoris modali ex praedicta taenia pendens sinistro pectoris latere iuxta communem Equitum morem gerant. Quoniam vero Equites S. Sepulchri ex instituto propria veste utuntur albi coloris, ita volumus ut vestis ornamenta pro vario Equitum gradu differant, iuxta schema cuiusque classis proprium quod viris inter equites cooptatis tradetur. Confidimus autem ut praestantes viri ad egregiam operam religione navandam in locis terrae Sanctae inflammentur, atque omnes qui hisce insignibus decorati fuerint dignitati Ordinis ipsius sua virtute decus ac splendorem adiiciant. Ius eligendi atque instituendi Equites Venerabili fratri Patriarchae Hierosolymitano latini ritus eiusque successoribus item confirmamus, pro certo habentes magno semper in pretio apud omnes praedicti Ordinis dignitatem et amplitudinem futuram, quippe quod ex speciali ipsius Apostolicae

Sedis deligatione et nomine eiusdem insignia conferantur. Volumus autem ut idem Patriarcha Hierosolymitanus latini ritus eiusque successor in praedictis insignibus tribuendis eam omnino normam praescriptionemque sequi debeant, quam Auctoritate Nostra sancitam eidem Patriarchae a Secretario Nostro Brevium tradi praecepimus. Haec volumus et statuimus non obstantibus quatenus opus est Nostrae et Cancellariae Apostolicae regula de iure quaesito non tollendo, nec non dicti Ordinis etiam iuramento confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis et consuetudinibus, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis speciali etiam mentione dignis caeterisque contrariis quibuscumque.

»Datum Romae apud Sanctum Petrum sub annulo Piscatoris die XXIV. Ianuarii MDCCCLXVIII. Pontific. Nostri anno XXII.»

Loco † Signi.

N. Card. Paracciani Clarelli.

Le condizioni che a tenore degli statuti Pontificii si richieggono in coloro che aspirano ad essere fregiati di quest' ordine, sono:

1º Professione e pratica della religione cattolica congiunta ad una onorevole ed irreprensibile condotta.

2º Nobiltà di natali, o per lo meno ragguardevolezza di posizione sociale, che permetta di vivere *more nobilium.*

3º Importanza di meriti personali per servigii resi alla religione cattolica particolarmente nei Luoghi Santi.

4º Largizione di una offerta da impiegarsi esclusivamente al mantenimento del Patriarcato, delle sue missioni, e di tutte le opere pie affidate alla amministrazione del Patriarca. Il montare di questa offerta è stato dalla S. Sede fissato a non meno di fr. 1,000 pei cavalieri, di 2,000 per i commendatori, e di 3,000 pei Gran Croce, comprese le spese di Cancellaria.

I doveri del Cavaliere del S. Sepolcro sono:

·1º Vivere da buon cristiano e tenersi lontano da tutto ciò che puo macchiare il nome di Cavaliere di Gesù Cristo; inoltre attendere costantemente alla pratica delle buone opere, e all' acquisto di ogni virtù a fine di mostrarsi sempre più meritevole dell'onore ricevuto e di fare viemaggiormente risplendere in se medesimo la dignità della religiosa milizia di cui porta le nobili insegne.

2º Prestarsi con ogni zelo a promuovere la causa e l'incremento del cattolicismo in Terra Santa. particolarmente allo scopo della diffesa e conservazione dei diritti cattolici sui Luoghi Santi.




THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
BOOK
CANCELLED
WIDENER
SEP 1 0 1998
JUL 1 3 1998
BOOK DUE
CANCELLED
3 2044 004 181 043

